



Contes de La Fontaine

Jean de La Fontaine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Contes de La Fontaine

Je dois trop au beau sexe; il me fait trop d'honneur De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.

Pourquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son cœur Celles qui font quelque sottise.

Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,

Rire sous cape de ces tours,

Quelque aventure qu'il y trouve ?

S'ils sont faux, ce sont vains discours ;

S'ils sont vrais, il les désapprouve.

Iroit-il après tout s'alarmer sans raison Pour un peu de plaisanterie ?

Je craindrois bien plutôt que la cajolerie

2 LES OIES DE FRERE PHILIPPE

Ne mît le feu clans la maison.

Chassez les soupirants, Relies, souffrez mon Livre ;

Je réponds de vous corps pour corps.

Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre Qu'on ne s'enferme avec les morts ?

Le monde ne vous connoît gueres S'il croit que les faveurs sont
chez vous familières : Non pas que les heureux amants Soient ni
phénix ni corbeaux blancs;

Aussi ne sont-ce fourmilières.

Ce que mon Livre en dit doit passer pour chansons. J'ai servi
des beautés de toutes les façons :

Qu ai-je gagné ? Très peu de chose;

Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause Que la moindre de
vous commît le moindre mal ! Contons, mais contons bien ; c'est
le point principal, C'est tout. A cela près, censeurs, je vous
conseille De d ormir, comme moi, sur l'une et l'autre oreille. Cen-
surez, tant qu'il vous plaira,

Méchants vers et phrases méchantes ;

Mais pour bons tours, laissez-les là,

Ce sont choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux.

Les meres, les maris, me prendront aux cheveux

LES OIES DE FRERE PHILIPPE

Pour dix ou douze contes bleus !

Voyez un peu la belle affaire!

Ce que je n'ai pas fait, mon Livre iroit le faire !

Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté,

Mais je voudrois m'être acquitté De cette grâce par avance.

Que puis-je faire en récompense ?

Un Conte, où l'on va voir vos appas triompher ; Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le Printemps et l'Aurore Dans l'esprit d'un garçon si, dès ses jeunes ans, Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,

Il eût vu les vôtres encore.

Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups.

Vous surpassâtes tout; il n'eut d'yeux que pour vous; Il laissa les palais; enfin votre personne Lui parut avoir plus d'attraits Que n'en auroient, à beaucoup près,

Tous les bijoux de la Couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.

Là, son unique compagnie Consistoit aux oiseaux ; leur aimable harmonie Le désennuyoit quelquefois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage;

4 LES OIES DE FRERE PHILIPPE

Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.

Il venoit de perdre sa mere,

Et le pauvre garçon ne connut la lumière Qu'afin qu'il ignorât les gens.

Il ne s'en figura, pendant un fort long temps, Point d'autres que les habitants De cette foret, c'est-à-dire Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire Pour respirer sans plus et ne songer à rien.

Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,

Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes ; L'une, la liaison des personnes,

L'autre, la crainte ; et, depuis qu'à ses yeux Sa femme disparut s'envolant dans les cieux,

Le monde lui fut odieux.

Las d'y gémir et de s'y plaindre,

Et partout des plaintes ouïr,

Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,

Et le reste des femmes craindre.

Il voulut être Hermite, et destina son fils A ce même genre de vie.

Ses biens aux pauvres départis,

LES OIES DE FRERE PHILIPPE

Il s'en va seul, sans compagnie Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras :

Au fond d'une forêt il arrête ses pas.

(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'Histoire.)

Là, par un saint motif, et non par humeur noire, Notre Her-
mite nouveau cache avec très grand soin Cent choses à l'enfant ;
ne lui dit près ni loin Qu'il fut au monde aucune femme,

Aucuns désirs, aucun amour,

Au progrès de ses ans réglant en ce séjour La nourriture de
son ame.

A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux ;

L'entretint de petits oiseaux Et, parmi ce discours aux enfants
agréable,

Mêla des menaces du Diable,

Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.

La crainte est aux enfants la première leçon.

Les dix ans expirés, matière plus profonde Se mit sur le tapis ;
un peu de l'autre Monde Au jeune enfant fut révélé,

Et de la femme point parlé.

Vers quinze ans, lui fut enseigné,

Tout autant que l'on put, l'Auteur de la Nature,

Et rien touchant la créature.

LES OIES DE FRERE PHILIPPE

Ce propos n'est alors déjà plus de saison

Pour ceux qu'au inonde on veut soustraire ; Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.

Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon De le mener à la ville prochaine.

Le Vieillard, tout cassé, 11e pouvoit plus qu'à peine Aller quérir son vivre, et, lui mort, après tout,

Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout De subsister sans connoître personne ?

Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône. 11 savoit bien que le garçon N'auroit de lui pour héritage Qu'une besace et qu'un bâton ;

C'étoit un étrange partage.

Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.

Au reste, il étoit peu de gens Qui ne lui donnassent la miche.

Frere Philippe eût été riche S'il eût voulu. Tous les petits enfants Le connoissoient, et, du haut île leur tête,

Ils crioient : « Apprêtez la quête !

Voilà Fi ere Philippe ! » Enfin dans la cité Frere Philippe souhaité Avoit force dévots, de dévotes pas une,

LES OIES DE FRERE PHILIPPE

Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,

Le pauvre homme le mene voir Les gens de bien, et tente la fortune.

Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos Hermites partis ;

Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,

Et de tous objets assortie;

Le Prince y faisoit son séjour.

Le jeune homme, tombé des nues,

Demandent : Qu'est-ce là ?... — Ce sont des gens de Cour — Et là?... — Ce sont palais... — - Ici?... — Ce sont statues 11 considé-
roit tout, quand de jeunes beautés,

Aux yeux vifs, aux traits enchantés,

Passèrent devant lui. Dès lors nulle autre chose Ne put ses re-
gards attirer.

Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer :

Voici bien pis, et bien une autre cause D étonnement.

Ravi comme en extase à cet objet charmant :

Qu'est-ce là, dit-il à son pere,

Qui porte un si gentil habit?

Comment l'appelle-t-on ? Ce discours ne plut guère Au bon
Vieillard, qui répondit :

LES OIES DE EH ERE PHILIPPE

C'est un oiseau qui s'appelle Oie.

— O l'agréable oiseau ! dit le fils, plein de joie. Oie, hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix Ne pourroit-on point te connoître ?

Mon pere, je vous prie et mille et mille fois, Menons-en une en notre bois ;

J'aurai soin de la faire paître.

P Martial sc

riagonard tnv

RICHARD MINUTOLO

/mj> Donml . /cris

.ololiJflil/ l'Vlf5l4*3Î H - .<

i il *V I" I

Richard Minutolo.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

RICHARD MLNUTOLO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu Régner l'amour et la galanterie.

De beaux objets cet État est pourvu Mieux que pas un qui soit en Italie; Femmes y sont qui font venir l'envie D'être amoureux quand on ne voudroit pas. Une sur-tout ayant beaucoup d'appas

Eut pour amant un jeune Gentilhomme Qu'on appeloit Richard Minutolo.

Il n'étoit lors, de Paris jusqu'à Rome, Galant qui sut si bien le numéro.

Force lui fut, d'autant que cette belle,

Dont sous le nom de Madame Catelle 11 est parlé dans le Décaméron,

Fut un long temps si dure et si rebelle Que Minutol n'en sut tirer raison.

IO

RICHARD MINUTOLO

Que fait-il clone ? Comme il voit que son zele Ne produit rien, il feint d'être guéri ;

Il ne va plus chez Madame Catelle ;

Il se déclare amant cl'une autre belle ;

Il fait semblant d'en être favori.

Catelle en rit ; pas grain de jalousie :

Sa concurrente étoit sa bonne amie.

Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis, Minutolo, pour lors de la partie,

Comme en passant mit dessus le tapis Certains propos de certaines coquettes,

Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer ;
Et fit si bien que Madame Catelle De son époux commence à
s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle. Tant en fut dit
que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entencloit parler,
Qui, quoi, comment, et ce qu'd vouloit dire : Vous avez eu, lui
dit-il, trop d'empire Sur mon esprit pour vous dissimuler.

RICHARD MINUTOLO

Votre mari voit Madame Simonne;
Vous connoissez la galante que c'est.
Je ne le dis pour offenser personne,
Mais il y va tant de votre intérêt Que je n'ai pu me taire
davantage.
Sij e vivois dessous votre servage Comme autrefois, je me gar-
derois bien De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie ;

Vous penseriez que par supercherie Je vous dirois du mal de
votre époux,

Mais, grâce à Dieu, je ne veux rien de vous Ce qui me meut
n'est du tout que bon zele. Depuis un jour j'ai certaine nouvelle
Que votre époux chez Janot le Baigneur Doit se trouver avecque
sa Donzelle.

Comme Janot n'est pas fort grand Seigneur, Pour cent ducats
vous lui ferez tout dire ; Pour cent ducats il fera tout aussi.

Vous pouvez donc tellement vous conduire Qu'au rendez-vous
trouvant votre mari,

Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.

Voici comment. La Dame a stipulé

RICHARD MINUTOLO

Qu'en une chambre où tout sera fermé L'on les mettra ; soit
craignant qu'on n'ait vue Sur le Rai gneur ; soit que, sentant son
cas, Simonne encor n'ait toute honte bue.

Prenez sa place, et ne marchandez pas : Gagnez Janot ; don-
nez-lui cent ducats ;

Il vous mettra dedans la chambre noire,

Non pour jeûner, comme vous pouvez croire; Trop bien ferez
tout ce qu'il vous plaira.

Ne parlez point, vous gêteriez l'histoire,

Et vous verrez comme tout en ira.

L'expédient plut très fort à Catelle.

De grand dépit Richard elle interrompt :

Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle, Laissez-moi faire, et le drôle et sa belle Verront beau jeu, si la corde ne rompt. Pensent-ils donc que je sois quelque buse ? Lors pour sortir elle prend une excuse,

Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,

A qui Richard avoit donné le mot.

L'argent fait tout; si l'on en prend en France Pour obliger en de semblables cas,

On peut juger avec grande apparence Qu'en Italie on n'en refuse pas.

RICHARD MINUTOLO

Pour tout carquois, d'une large escarcelle En ce pays le Dieu d'Amour se sert.

Janot en prend de Richard, de Catelle ;

Il en eût pris du grand Diable d'Enfer.

Pour abréger, la chose s'exécute Comme Richard s'étoit imaginé.

Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute Avec Janot, qui fit le réservé ;

Mais, en voyant bel argent bien compté,

Il promet plus que l'on ne lui demande.

Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande ;
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous Par où le jour
puisse nuire à sa flamme.
Guere n'attend : il tardoit à la Dame D'y rencontrer son per-
fide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en assurer.
D ans le lieu dit Janot la fit entrer;
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher,
Point de mari, point de Dame Simonne,
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser :

RICHARD MINUTOLO

Chacun s'en doute assez sans qu'on le die. De grand plaisir
notre amant s'extasie.

Que si le jeu plut beaucoup à Richard, Catelle aussi, toute ran-
cune à part,

Le laissa faire, et ne voulut mot dire.

Il en profite, et se garde de rire;

Mais toutefois ce n'est pas sans effort.

De figurer le plaisir qu'a le Sire,

Il me faudroit un esprit bien plus fort : Premièrement il jouit de sa belle;

En second lieu il trompe une cruelle,

Et croit gagner les pardons en cela.

Mais à la fin Catelle s'emporta :

C'est trop souffrir, traître, ce lui dit-elle ; .Je ne suis pas celle que tu prétends. Laisse-moi là, sinon à belles dents .le te déchire et te saute à la vue.

C'est donc cela que tu te tiens en mue, Fais le malade, et te plains tous les jours, Te réservant sans doute à tes amours?

Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue De moins d'appas, ai-je moins d'agrément, Moins de beauté, que ta Dame Simonne ? Le rare oiseau ! O la belle friponne !

RICHARD MINUTOLO i5

T'aimois-je moins? Je te hais à présent;

Et plutôt à Dieu que je t'eusse vu pendre ! Pendant cela Richard pour l'appaiser La caressoit, tâchoit de la baiser,

Mais il ne put; elle s'en sut défendre : Laisse-moi là ! se mit-elle à crier ;

Comme un enfant penses-tu me traiter ?

N'approche point, je ne suis plus ta femme ; Rends-moi mon bien, va-t'en trouver ta Dame ; Va, déloyal, va-t'en, je te le dis !

Je suis bien sotté et bien de mon pays De te garder la foi de mariage !

A quoi tient-il que, pour te rendre sage,

Tout sur-le-champ je n'envoie quérir Minutolo, qui m'a si fort chérie ?

Je le clevrois afin de te punir,

Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.

A ce propos le galant éclata.

Tu ris, dit-elle. O Dieux, quelle insolence ! Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.

Lors de ses bras la belle s'échappa,

D'une fenêtre à tâtons approcha,

L'ouvrit de force, et fut bien étonnée Quand elle vit Minutolo son amant.

RICHARD MINUTOLO

Elle tomba plus d'à demi pâmée :

Ali! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant!

Que dira-t-on ! Me voilà diffamée !

— Qui le saura ? dit Richard à l'instant ;

Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.

Excusez donc si je vous ai trahie ;

Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour : Adresse, force, et ruse, et tromperie,

Tout est permis en matière d'amour.

J'étois réduit avant ce stratagème A vous servir sans plus pour vos beaux jeux. Ai-je failli de me payer moi-même ?

L'eussiez-vous fait ? Non, sans doute, et les Dieux En ce ren-contre ont tout fait pour le mieux.

Je suis content : vous n'êtes point coupable : Est-ce de quoi paroître inconsolable ?

Pourquoi gémir ? J'en connois, Dieu merci,

Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi. Tout ce discours n'appaisa point Catelle ;

Elle se mit à pleurer tendrement.

En cet état elle parut si belle

Que Minutol, de nouveau s'enflammant,

Lui prit la main : Laisse-moi, lui dit-elle ; Contenté-toi : veux-tu donc que j'appelle

RICHARD MINUTOLO

Tous les voisins, tous les gens de Janot ?

— Ne faites point, dit-il, cette folie ;

Votre plus court est de ne dire mot;

Pour de l'argent, et non par tromperie,
(Comme le monde est à présent bâti,)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie Alloit jamais jusqu'à votre mari,

Quel déplaisir! Songez-y, je vous prie;
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cede.

La chose étant, poursuit-il, sans remede,
Le mieux sera que vous vous consoliez.

N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...

Mais bannissons bien loin toute espérance : Jamais mon zele
et ma persévérance N'ont eu de vous que mauvais traitement...

Si vous vouliez, vous feriez aisément Que le plaisir de cette
jouissance Ne seroit pas, comme il est, imparfait :

Que reste-t-il ? Le plus fort en est fait.
Tant bien sut dire et prêcher que la Dame
Séchant ses yeux, rassérénant son ame,

RICHARD MI N U T O LO

Plus doux que miel à la fin l'écouta.

D'une faveur en une autre il passa,

Eut un souris, puis après autre chose,

Puis un baiser, puis autre chose encor; Tant que la belle, après un peu d'effort, Vient à son point, et le drôle en dispose. Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été : Car, quand l'amour d'un et d'autre côté Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire, Tout va bien mieux, comme m'ont assuré Ceux que l'on tient savants en ce mystère. Ainsi Richard jouit de ses amours,

Vécut content, et fit force bons tours,

Dont celui-ci peut passer à la montre.

Pas ne voudrois en faire un plus rusé :

Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre D'un pareil cas je me fusse avisé !

Frcujonard irm P Martial sr.

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Je veux vous conter la besogne Des Cordeliers de Catalogne :

Besogne où ces Peres en Dieu Témoignèrent en certain lieu Une charité si fervente,

Que mainte femme en fut contente, Et crut y gagner Paradis.

Telles gens par leurs bons avis Mettent à bien les jeunes âmes,
firent à soi filles et femmes,

Se savent emparer du cœur,

Et dans la vigne du Seigneur Travaillent ainsi qu'on peut
croire, Et qu'on verra par cette Histoire.

LES CORDELIERS

À u temps que le sexe vivoit Dans l'ignorance, et ne savoit
Gloser encor sur l'Evangile,

(Temps à coter fort difficile,)

Un essaim de Freres Mineurs,

Pleins d'appétit et beaux dîneurs, S'alla jeter dans une ville
Enj eunes beautés très fertile.

Pour des galants, peu s'en trouvoit ; De vieux maris, il en
pleuvoit.

À l'abord une Confrérie Par les bons Peres fut bâtie.

Femme n'étoit qui n'y courut,

Qui ne s'en mît, et qui 11e crut Par ce moyen être sauvée :

Puis, quand leur foi fut éprouvée,

On vint au véritable point.

Frere André ne marchanda point,

Et 1 eur fit ce beau petit prêche :

Si quelque chose vous empêche D'aller tout droit en Paradis,

C'est d'épargner pour vos maris Un bien dont ils n'ont plus
que faire Quand ils ont pris leur nécessaire,

DE CATALOGNE

Sans que jamais il vous ait plu Nous faire part clu superflu.

Vous me direz que notre usage Répugne aux dons du Mariage
:

Nous l'avouons; et, Dieu merci, Nous n'aurions que voir en
ceci, Sans le soin de vos consciences.

La plus grieve des offenses C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit;
Pour cela Satan fut maudit.

Prenez-y garde ; et de vos restes Rendez grâce aux bontés cé-
lestes, Nous laissant dixmer sur un bien Qui ne vous coûte
presque rien.

C'est un droit, o troupe fidele, Qui vous témoigne notre zele ;
Droit authentique et bien signé, Que les Papes nous ont donné;
Droit enfin, et non pas aumône :

Toute femme doit en personne S'en acquitter trois fois le mois
Vers les enfants de saint François.

Cela fondé sur l'Écriture :

Car il n'est bien dans la Nature

LES CORDELIERS

(Je le répété, écoutez-moi,)

Qui ne subisse cette Loi De reconnaissance et d'hommage :

Or les œuvres de mariage Étant un bien, comme savez,

Où savoir chacune devez,

Il est clair que dixme en est due.

Cette dixme sera reçue

Selon notre petit pouvoir :

Quelque peine qu'il faille avoir, Nous la prendrons en patience

:

N'en faites point de conscience ; Nous sommes gens qui
n'avons pas Toutes nos aises ici-bas.

Au reste, il est bon qu'on vous dise Qu'entre la chair et la che-
mise il faut cacher le bien qu'on fait :

Tout ceci doit être secret Pour vos maris et pour tout autre.

Voici trois beaux mots de l'Apotre Qui font à notre intention :

Foi, charité, discrétion.

Frere André, par cette éloquence, Satisfit fort son audience,

DE CATALOGNE

Et passa pour un Salomon ;

Peu dormirent à son sermon.

Chaque femme, ce dit l'Histoire, Gardà très bien dans sa
mémoire,

Et mieux encor dedans son cœur,

Le discours du Prédicateur.

Ce n'est pas tout ; il s'exécute :

Chacune accourt; grande dispute A qui la première paira :

Mainte Bourgeoise murmura Qu'au lendemain on l'eût remise.

Et notre Mere Sainte Église,

Ne sachant comme renvoyer Cet escadron prêt à payer,

Fut contrainte enfin de leur dire :

De par Dieu, souffrez qu'on respire C'en est assez pour le présent :

On ne peut faire qu'en faisant.

Réglez votre temps sur le nôtre ; Aujourd'hui l'une, et demain l'autre Tout avec ordre ; et, croyez-nous, On en va mieux quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence :

Jamais de bruit pour la quittance;

LES CORDELIERS

Trop bien quelque collation,

Et le tout par dévotion;

Puis de trinquer à la commere.

Je laisse à penser quelle chere Faisoit alors Frere Frapart.

Tel d'entre eux avoit pour sa part Dix j eunes femmes bien payantes, Frisques, gaillardes, attrayantes ; Tel aux douze et quinze passoit ; Frere Roc à vingt se chaussoit.

Tant et si bien que les Donzelles, Pour se montrer plus ponctuelles, Payoient deux fois assez souvent :

Dont il avint que le Couvent,

Las enfin d'un tel ordinaire,

Après avoir à cette affaire Vaqué cinq ou six mois entiers, Eût fait crédit bien volontiers ; Mais les Donzelles, scrupuleuses, De s'acquitter étoient soigneuses, Croyant faillir en retenant Un bien à l'Ordre appartenant.

Point de dixmes accumulées ;

11 s'en trouva de si zélées,

DE CATALOGNE

Que par avance elles payoient.

Les beaux Peres n'expédioient Que les fringantes et les belles, Enjoignant aux sempiternelles De porter en bas leur tribut;

Car clans ces clixmes de rebut Les Lais trouvoient encore à frire.

Bref, à peine il se pourroit dire Avec combien de charité Le tout étoit exécuté.

11 avint qu'une de la bande,

Qui vouloit porter son offrande,

Un beau soir en chemin faisant Et son mari la conduisant,
Lui dit : Mon Dieu, j'ai quelque affair Là-dedans avec certain
Frere;

Ce sera fait dans un moment.

L'époux répondit brusquement :

Quoi ? Quelle affaire ? Êtes-vous folle 11 est minuit, sur ma
parole :

Demain vous direz vos péchés ;

Tous les bons Peres sont couchés.

— Cela n'importe, dit la femme.

— Hé, par Dieu, si, dit-il, Madame ;

LES CORDELIERS

Je tiens qu'il importe beaucoup ;

Vous ne bougerez pour ce coup.

Qu'avez-vous fait, et quelle offense Presse ainsi votre
conscience ?

Demain matin, j'en suis d'accord.

— Ah, Monsieur, vous me faites tort, Reprit-elle ; ce qui me
presse,

Ce n'est pas d'aller à confesse,

C'est de payer; car, si j'attends,

Je ne le pourrai de long-temps ;

Le Frere aura d'autres affaires.

— Quoi payer ? — La dixme aux bons Peres.

— Quelle dixme ? — Savez-vous pas ?

— Moi, je le sais ! — C'est un grand cas Que toujours femme
aux Moines donne !

— Mais cette dixme, ou cette aumône,

La saurai-je point à la fin ?

— Voyez, dit-elle, qu'il est fin !

N'entendez-vous pas ce langage ?

C'est des œuvres de mariage.

— Quelles œuvres ? reprit l'époux.

— Eh ! là ! monsieur, c'est ce que nous... Mais j'aurois payé depuis l'heure ;

Vous êtes cause qu'en demeure

DE CATALOGNE

Je me trouve présentement;

Et cela, je ne sais comment,

Car toujours je suis coutumière De payer toute la première.

L'époux, rempli d'étonnement,

Eut cent pensers en un moment ;

Par tant d'endroits tourna sa femme, Qu'il apprit que mainte
autre Dame Payoit la même pension ;

Ce lui fut consolation :

Sachez, dit la pauvre innocente,

Que pas une n'en est exempte :

Votre sœur paie à Frere Aubry ;

La Baillie au Pere Fabry;

Son Altesse à Frere Guillaume,

Un des beaux Moines du Royaume.

Moi, qui paie à Frere Girard,

Je voulois lui porter ma part.

Que de maux la langue nous cause !

Quand ce mari sut toute chose,

Il résolut premièrement D'en avertir secrètement Monsei-
gneur, puis les gens de Ville.

Mais, comme il étoit difficile

LES CORDELIERS

De croire un tel cas dès l'abord,

11 voulut avoir le rapport Du drôle à qui payoit sa femme.

Le lendemain devant la Dame 11 fait venir Frere Girard,

Lui porte à la gorge un poignard, Lui fait conter tout le mystère.

Puis, ayant enfermé ce Frere A double clef, bien garrotté,

Et la Dame d'autre côté,

Il va par-tout conter sa chance.

Au logis du Prince il commence; Puis il descend chez l'Échevin
; Puis il fait sonner le tocsin.

Chacun opine à la vengeance.

L'un dit qu'il faut en diligence Aller massacrer ces cagots ;

L'autre dit qu'il faut de fagots Les entourer dans leur repaire,

Et brûler gens et Monastère ;

Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés, Dedans leurs frocs empaquetés ;
Tel invente un autre supplice,

Et chacun selon son caprice ;

DE CATALOGNE

Bref, tous conclurent à la mort :

L'avis du feu fut le plus fort.

On court au Couvent tout-à-l'heure Mais, par respect de la demeure,
L'Arrêt ailleurs s'exécuta :

Un Bourgeois sa grange prêta.

La penaille, ensemble enfermée,

Fut en peu d'heure consumée,
 Les maris sautant à l'entour Et dansant au son du tambour.
 Rien n'échappa de leur colere,
 Ni Moinillon, ni béat Pere :
 Robes, manteaux, et capuchons, Tout fut brûlé comme cochons ; Tous périrent dedans les flammes.
 Je ne sais ce qu'on fit des femmes; Pour le pauvre Frere Girard,
 11 avoit eu son fait à part.

LE BERCEAU

.uivyywU oA — .oft

b':',;:- .->ri T ai.' âv.-Ü

i>'3VjUiD

Le Berceau.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE BERCEAU

NOUVELLE TIRÉE DE B O C G A C E

Non loin de Rome un Hôtelier étoit,
 Sur le chemin qui conduit à Florence,
 Homme sans bruit, et qui ne se piquoit

De recevoir gens de grosse dépense ;
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire.
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfants
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire,
Comme il arrive en allant et venant,
Pinuccio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette lille,
Tant la trouva gracieuse et gentille, D'esprit si doux et d'air
tant attrayant Qu'il s'en piqua. Très bien le lui sut dire Muet
n'étoit, elle sourde non plus ;

LE BERCEAU

Dont il avilit qu'il sauta par-dessus Ces longs soupirs et tout ce
vain martyre. Se sentir pris, parler, être écouté,

Ce fut tout un ; car la difficulté Ne gisoit pas à plaire à cette
belle;

Pinuce étoit Gentilhomme bien fait,

Et jusques-là la fille n'avoit fait Grand cas des gens de même
étouffe qu'elle Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ; Mais elle
avoit, nonobstant son jeune âge, Le cœur trop haut, le goût trop
délicat, Pour s'en tenir aux amours de village.

Colette donc (ainsi l'on l'appeloit),
En mariage à l'envi demandée,
Bejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.

Longs pourparlers avecque son amant N'étoient permis; tout leur faisoit obstacle. Les rendez-vous et le soulagement Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle. Cela ne lit qu'irriter leurs esprits.

Ne gênez point, je vous en donne avis,

Tant vos enfants, o vous, peres et meres ; Tant vos moitiés, vous, époux et maris :

LE BERCEAU

C'est où l'Amour fait le mieux ses affaires. Pinucio, certain soir qu'il faisoit Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie l'un sien ami, dans cette Hôtellerie Demander gîte. On lui dit qu'il venoit Un peu trop tard : Monsieur, ajouta l'Hote, Vous savez bien comme on est à l'étroit Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit : Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute ; Ce gîte n'est pour gens de votre état.

— N'avez-vous point encor quelque grabat, Reprit l'amant, quelque coin de réserve ? L'Hote repart : Il ne nous reste plus Que notre chambre, où deux lits sont tendus ; Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve Aux survenants; l'autre, nous l'occupons.

Si vous voulez coucher de compagnie Vous et Monsieur, nous vous hébergerons. Pinuce dit : Volontiers. Je vous prie Que l'on

nous serve à manger au plus tôt. Leur repas fait, on les conduit en haut. Pinucio, sur l'avis de Colette,

Marque de l'œil comme la chambre est faite :

Chacun couché, pour la belle on mettoit

LE BERCEAU

Un lit de camp ; celui de l'Hôte étoit Contre le mur, attenant de la porte ;

Et l'on avoit placé de même sorte,

Tout vis-à-vis, celui du survenant ;

Entre les deux, un berceau pour l'enfant,

Et toutefois plus près du lit de l'Hôte.

Cela fit faire une plaisante faute A. cet ami qu'avoit notre galant.

Sur le minuit, que l'Hôte apparemment Devoit dormir, l'Hôtesse en faire autant, Pinucio, qui n'attendoit que l'heure Et qui comptoit les moments de la nuit,

Son temps venu, 11e fait longue demeure,

Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.

Pas 11e trouva la pucelle endormie,

J'en jurerois. Colette apprit un jeu

Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuie.

Treuve se fit ; mais elle dura peu :

Larcins d'amour ne veulent longue pause. Tout à merveille alloit au lit de camp,

Quand cet ami qu'avoit notre galant,

Pi essé d'aller mettre ordre à quelque chose Qu'honnêtement exprimer je ne puis,

Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis

LE BERCEAU

Sans enlever le berceau cle sa place, L'enfant avec, qu'il mit près cle leur lit;

Le détourner auroit fait trop cle bruit.

Lui revenu, près de l'enfant il passe,

Sans qu'il daignât le remettre en son lieu; Puis se recouche et, quand il plut à Dieu Se rendormit. Après un peu d'espace,

Dans le logis je ne sais cjuoi tomba.

Le bruit fut grand ; l'Hôtesse s'éveilla,

Puis alla voir ce que ce pouvoit être.

A son retour le berceau la trompa.

Ne le trouvant joignant le lit du maître : Saint Jean, dit-elle en soi-même aussitôt, J'ai pensé faire une étrange bévue :

Près cle ces gens, je me suis, peu s'en faut, Remise au lit en chemise ainsi nue;

C'étoit pour faire un bon charivari.

Dieu soit loué que ce be reeau me montre Que c'est ici qu'est
couché mon mari ! Disant ces mots, auprès de cet ami Elle se
met. Fol ne fut, n'étourdi,

Le compagnon dedans un tel rencontre ;

La mit en oeuvre, et sans témoigner rien Il fit l'époux; mais il
le lit trop bien.

LE BERCEAU

Trop bien! Je faux : et c'est tout le contraire; Il le fit mal, car
qui le veut bien faire Doit en besogne aller plus doucement.

Aussi l'Hôtesse eut quelque étonnement :

Qu'à mon mari, dit-elle, et quelle joie Le fait agir en homme
de vingt ans ?

Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie ; Nous n'aurons pas
toujours tel passe-temps. Elle n'eut dit ces mots entre ses dents
Que le galant recommence la fête.

La Dame étoit de bonne emplette encor;

J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :

Ch'emin faisant, c'étoit fortune honnête. Pendant cela, Co-
lette, appréhendant D'être surprise avecque son amant,

Le renvoya, le jour venant à poindre.

Pinucio, voulant aller rejoindre

Son compagnon, tomba tout de nouveau

Dans cette erreur que causoit le berceau ;

Et pour son lit il prit le lit de Pilote.

Il n'y lut pas, qu'en abaissant sa voix,

Gens trop heureux font toujours quelque faute Ami, dit-il,
pour beaucoup je voudrais Te pouvoir dire à quel point va ma
joie.

LE BERCEAU

Je te plains fort que le Ciel ne t'envoie Tout maintenant même
bonheur qu'à moi.

Ma foi, Colette est un morceau de Roi.

Si tu savais ce que vaut cette fille !

J'en ai bien vu; mais de telle, entre nous,

11 n'en est point. C'est bien le cuir plus doux Le corps mieux
fait, la taille plus gentille ;

Et des tétons! Je 11e te dis pas tout.

Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout Gaillardement six
postes se sont faites ;

Six de bon compte, et ce 11e sont sornettes. D'un tel propos
l'Hôte tout étourdi D'un ton confus gronda quelques paroles. L'-
Hôtesse dit tout bas à cet ami,

Qu'elle prenoit toujours pour son mari :

Ne reçois plus chez toi ces têtes folles ; N'entend s-tu point
comme ils sont en débat En son séant l'Hôte sur son grabat S'é-
tant levé, commence à faire éclat :

Comment, dit-il d'un ton plein de colere, Vous veniez donc ici pour cette affaire ?

Y ous l'entendez! et je vous sais bon gré De vous moquer encor comme vous faites ! Prétendez-vous, beau Monsieur que vous êtes,

LE BERCEAU

En demeurer quitte à si bon marché ?

Quoi ! ne tient-il qu'à honnir des familles ? Pour vos ébats nous nourrirons nos filles ! J'en suis d'avis! Sortez de ma maison :

Je jure Dieu que j'en aurai raison.

Et toi, coquine, il faut que je te tue.

A ce discours proféré brusquement,

Pinucio, plus froid qu'une statue,

Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement. Chacun se tut l'espace d'un moment.

Colette entra dans des peurs nompareilles. L'Hotesse, ayant reconnu son erreur,

Tint quelque temps le loup par les oreilles. Le seul ami se souvint par bonheur De ce berceau, principe de la chose.

Adressant donc à Pinuce sa voix :

T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?

T'ai-je averti que le vin seroit cause

De ton malheur ? Tu sais que, quand tu bois,
foute la nuit tu cours, tu te démenes,
Et vas contant mille chimères vaines Que tu te mets dans l'es-
prit en dormant ; Reviens au lit. Pinuce, au même instant,
Fait le dormeur, poursuit le stratagème,

LE BERCEAU

Que le mari prit pour argent comptant.
11 ne fut pas jusqu'à l'Hôtesse même Qui n'y voulut aussi
contribuer.

Près de sa fille elle alla se placer;
Et dans ce poste elle se sentit forte :
Par quel moyen, comment, de quelle sorte, S'écria-t-elle, au-
roit-il pu coucher Avec Colette, et la déshonorer ?

Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle; Elle n'a fait ni pis ni
mieux que moi ; Pinucio nous i alloit donner belle !

L'Hôte reprit : C'est assez; je vous croi.
On se leva ; ce ne fut pas sans rire,
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret, et quiconque eut du bon Par devers soi le gar-
da sans rien dire.

l'oraison de saint julien.

Imp. D or val- Paris.

nailrjl. inica al) noaifi'io'JI

Iniifio'y.tii'? !» ni "OÛ .JAITSU.V TV-' | Ohul-UfiU 1 Ji Û'/lilO

L'Oraison de Saint Julien

NOUVELLE TIRÉE DE BOUCAU E

Beaucoup de gens ont Line ferme foi Pour les Brevets, Oraisons et Paroles;

Je me ris d eux, et je tiens, quant à moi, Que tous tels Sorts sont recettes frivoles ; Frivoles sont; c'est sans difficulté.

Bien est-il vrai qu'auprès d'une Beauté Paroles ont des vertus nompareilles ; Paroles font en amour des merveilles :

Tout coeur se laisse à ce charme am ollir. De tels Brevets je veux bien me servir; Des autres, non. Voici pourtant un Conte où ro raison de Monsieur Saint Julien A Renaud d'Ast produisit un grand bien. S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte A son argent, et mal passé la nuit.

11 s'en ail oi l devers Château-Guillaume,

L'Oraison

Quand trois quidams, (bonnes gens, et sans bruit, Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume Il n'auroit cru trois aussi gens de bien),

Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien, Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie, Après l'abord et l'ayant salué Fort

humblement : Si notre compagnie,

Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,

Et qu'il vous plut achever cette traite Avecque nous, ce nous seroit honneur.

En voyageant, plus la troupe est complété, Mieux elle vaut ; c'est toujours le meilleur.

Tant de brigands infestent la Province,

Que l'on ne sait à quoi songe le Prince De le souffrir. Mais quoi ! les mal-vivants Seront toujours. Renaud dit à ces gens Que volontiers. Une lieue étant faite,

Eux discourant, pour tromper le chemin,

De chose et d'autre, il tombèrent enfin Sur ce qu'on dit de la vertu secret e De certains Mots, Caractères, Brevets,

Dont les aucuns ont de très bons effets ;

Comme de faire aux insectes la guerre,

Cl îarmer les loups, conjurer le tonnerre,

DE SAINT JULIEN

Ainsi du reste ; où, sans pact ni demi,

(De quoi Ton soit pour le moins averti)

L'on se guérit, Ton guérit sa monture,

Soit du farcin, soit de la mémarchure;

L'on fait souvent ce qu'un bon Médecin Ne sauroit faire avec tout son Latin.

Ces survenants de mainte expérience Se vantoient tous, et Renaud en silence Les écoutoit : Mais vous, ce lui clit-on, Savez-vous point aussi quelque Oraison ?

— De tels secrets, dit-il, je n'en me pique, Comme homme simple et qui vis à l'antique. Bien vous dirai qu'en allant par chemin

J'ai certains mots que je dis au matin Dessous le nom d'Oraison ou d'Antienne De Saint Julien, afin qu'il n'en m'a vienne De mal gêter; et j'ai même éprouvé Qu'en y manquant cela m'est arrivé.

J'y manque peu; c'est un mal que j'évite Par-dessus tous, et que je crains autant.

— Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?

Lui repartit l'un des trois en riant.

— Oui, dit Renaud. — Or bien, répliqua l'autre, Gageons un peu quel sera le meilleur,

L'ORAISON

Pour ce jourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.

Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;

La nuit de plus étoit fort approchante,

Et la couchée encore assez distante.

Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi Vous servez-vous de
ees mots en voyage.

— Point, lui dit l'autre, et vous jure ma foi Qu'invoquer Saints
n'est pas trop mon usage Mais, si je perds, je le pratiquerai.

— En ce cas-là volontiers gagerai,

Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie,

Pourvu qu'alliez en quelque Hôtellerie,

Car je n'ai là nulle maison d'ami.

Nous mettrons donc cette clause au pari, Poursuivit-il, si
l'avez agréable :

C'est la raison. L'autre lui répondit :

J'en suis d'accord, et gage votre habit,

Votre cheval, la bourse au préalable ;

Sur de gagner, comme vous allez voir.

Renaud dès-lors put bien s'apercevoir Que son cheval avoit
changé d'étable.

Mais quel remede ? En côtoyant un bois,

Le parieur ayant changé de voix :

Çà, descendez, dit-il, mon Gentilhomme;

DE SAINT JULIEN

Votre Oraison vous fera bon besoin; Château-Guillaume est
encore un peu loin. Fallut descendre. Ils lui prirent en somme

Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval, Bottes aussi : Vous n'aurez tant de mal D'aller à pied, lui dirent les perfides.

Puis de chemin (sans qu'ils prissent de Guides) Changeant tous trois, ils furent aussitôt Perdus de vue, et le pauvre Renaud,

En caleçons, en chausses, en chemise,

Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,

Va tout dolent, et craint avec raison Qu'il n'ait, ce coup, malgré son Oraison,

Très mauvais gîte, hormis qu'en sa valise Il espéroit; car il est à noter Qu'un sien Valet, contraint de s'arrêter Pour faire mettre un fer à sa monture,

Devoit le joindre. Or il 11e le fit pas,

Et ce fut là le pis de l'aventure.

Le drôle, ayant vu de loin tout le cas,

(Comme Valets souvent 11e valent gueres,) Prend à côté, pourvoit à ses affaires,

Laisse son Maître, à travers champs s'enfuit, Donne des deux, gagne devant la nuit

L'Oraison

Château-Guillaume, et dans l'Hôtellerie La plus Limeuse, enfin la mieux fournie, Attend Renaud près d'un foyer ardent,

Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues, Pour en sortir
avoit fort à tirer.

Il acheva de se désespérer

Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,

Vint à flocons, et le vent qui fouettoit.

Au prix du mal que le pauvre homme avoit, Gens que l'on
pend sont sur des lits de roses. Le Sort se plaît à dispenser les
choses De la façon; c'est tout mal, ou tout bien : Dans ses faveurs
il n'a point de mesures; Dans son courroux de même il n'omet
rien Pour nous mater, témoin les aventures Q'eut cette nuit Re-
naud, qui n'arriva Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha.

Dire comment, je n'en sais pas la sorte.

Son bon destin, par un très grand hasard,

Lui fit trouver une petite avance Qu'avoit un toit, et ce toit fai-
soit part D'une maison voisine du rempart.

DE SAINT JULIEN

An ^ J

Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,

Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,

Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille Se rencon-
trant, Renaud les étendit :

Dieu soit loué ! dit-il, voilà mon lit.

Pendant cela le mauvais temps l'assaille De toutes parts : il n'en peut presque plus.

Tl 'ansi de froid, immobile, et peiclus,

Au désespoir bientôt il s'abandonne,

Claque des dents, se plaint, tremble et frissonne, Si hautement que quelqu'un l'entendit.

Ce quelqu'un-là, c'étoit une Servante Et sa Maîtresse, une Veuve galante Qui demouroit au logis que j'ai dit,

Pleine d'appas, jeune, et de bonne grâce.

Certain Marquis, Gouvenieur de la Place, U'entretenoit, et, de peur d'être vu,

Troublé, distrait, enfin interrompu Dans son commerce au logis de la Dame,

Il se rendoit souvent chez cette femme Par une porte aboutissant aux champs ;

Alloit, venoit, sans que ceux de la Ville En sussent l'ien, non pas même ses gens.

Je m'en étonne, et tout plaisir tranquille

L'ORAISON

N'est d'ordinaire un plaisir de Marquis : Plus il est su, plus il leur semble exquis. Or il avilit que la même soirée Où notre Job, sur la paille étendu,

Tenoit déjà sa fin toute assurée,

Monsieur étoit de Madame attendu ;

Le souper prêt, la chambre bien parée : Bons restaurants, champignons et ragoûts ; Bains et parfums ; matelas blancs et mous ; Vins du coucher ; toute l'artillerie De Cupidon, non pas le langoureux,

M ais celui-là qui n'a fait en sa vie Que de bons tours, le Patron des heureux, Des jouissants. Etant donc la Donzelle Pi 'ê I e à bien faire, avilit que le Marquis Ne put venir. Elle en reçut l'avis Par un sien Page, et de cela la belle Se consola ; tel étoit leur marché.

Renaud y gagne : il 11e fut écouté Plus d'un moment que, pleine de bonté, Cette Servante, et confite en tendresse,

Par aventure, autant que sa Maîtresse,

Dit à la Y euve : Un pauvre souffreteux Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;

DE SAINT JULIEN

11 peut mourir. Vous plait-il pas, Madame,

Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?

— Oui, je le veux, répondit cette femme ;

Ce galetas qui de rien ne nous sert

Lui viendra bien : dessus quelque couchette Vous lui mettez un peu de paille nette,

Et là dedans il faudra l'enfermer :

De nos reliefs vous le ferez souper Auparavant, puis l'envoirez
coucher.

Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie Du bon Renaud. On ouvre,
il remercie,

Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,

Conte son cas, reprend force et courage.

Il étoit grand, bien fait, beau personnage,

Ne sembloit même homme en amour nouveau, Quoiqu'il fût
jeune. Au reste, il avoit honte De sa misere et de sa nudité :

L'Amour est nud, mais il n'est pas crotté.

Renaud dedans, la Chambrière monte,

Et va conter le tout de point en point.

La Dame dit : Regardez si j'ai point Quelque habit d'homme
encor dans mon armoire, Car feu Monsieur en doit avoir laissé.

— Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,

L'ORAISON

Dit 1 a servante. Elle eut bientôt trouvé Le vrai ballot. Pour
plus d'honnêteté,

La Dame ayant appris la qualité De Renaud d'Ast, car il s'étoit
nommé,

Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle. Cela fut fait ; il ne se
fit prier.

On le parfume avant que l'habiller.

11 monte en haut, et fait à la Donzelle Son compliment,
comme homme bien appris. On sert enfin le souper du Marquis.

Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme, Même un peu
mieux, la chronique le dit;

On peut à moins gagner de l'appétit.

Quant à la Veuve, elle ne fit en somme Que regarder, témoi-
gnant son désir;

Soit que déjà l'attente du plaisir L'eut disposée, ou soit par
sympathie,

Ou que la mine ou bien le procédé De Renaud d'Ast eussent
son cœur touché.

De tous côtés se trouvant assaillie,

Elle se rend aux semonces d'Amour :

Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,

Qui ira dire ? Il n'y va rien du nôtre.

Si le Marquis est quelque peu trompé,

DE SAINT JULIEN

11 le mérite, et doit l'avoir gagné,

Ou gagnera; car c'est un bon Apôtre.

Homme pour homme, et péché pour péché, Autant me vaut
celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vit bien Que l'Oraison de Monsieur Saint Julien Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte.

Lui hors de table, on dessert au plus vite.

Les voilà senls, et, pour le faire court,

En beau début. La Dame s'étoit mise En un habit à donner de l'amour.

La négligence, à mon gré si requise,

Pour cette fois fut sa Dame d'atour,

Point de clinquant, jupe simple et modeste, Ajustement moins superbe que leste;

Un mouchoir noir de deux grands doigts trop cour Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour : Par-là Renaud s'imagina le reste.

Mot n'en dirai, mais je n'omettrai point Q'elle étoit jeune, agréable, et touchante,

Blanche sur-tout, et de taille avenante ;

Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.

A cet objet qui n'eût eu l ame émue ?

Qui n'eût aimé ? Qui n'eût eu des désirs ?

L'ORAISON

Un Philosophe, un marbre, une statue, Auroient senti comme nous ces plaisirs.

Elle commence à parler la première,

Et fait si bien que Renaud s'enhardit.

Il ne savoit comme entrer en matière ;

Mais pour l'aider la Marchande lui dit :

Vous rappelez en moi la souvenance D'un qui s'est vu mon unique souci ;

Plus je vous vois, plus je crois voir aussi L'air et le port, les yeux, la remembrance De mon époux; que Dieu lui fasse paix! Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits. Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire. Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous ? A nul objet; et je n'ai point mémoire D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.

Nulle beauté n'approche de la votre.

Or me voici d'un mal chu dans un autre :

Je transissois, je brûle maintenant :

Lequel vaut mieux ? La belle, l'arrêtant, S'humilia pour être contredite ;

C'est une adresse à mon sens non petite. Renaud poursuit, louant par le menu Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,

DE SAINT JULIEN

Et qu'il verroit volontiers, si la belle Plus que de droit ne se montrait cruelle :

Pour vous louer comme vous méritez, Ajouta-t-il, et marquer
les beautés Dont j'ai la vue avec le cœur frappée (Car près de vous
l'un et l'autre s'ensuit,)

Il faut un sieele, et je n'ai qu'une nuit,

Qui pourroit être encor mieux occupée.

Elle sourit ; il n'en fallut pas plus.

Renaud laissa les discours superflus ;

Le temps est cher en amour comme en guerre. Homme mortel
ne s'est vu sur la terre De plus heureux, car nul point n'y man-
quoit. On résista tout autant qu'il falloit,

Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle Sait pratiquer, pu-
celle, ou non pucelle.

Au demeurant, je n'ai pas entrepris De raconter tout ce qu'il
obtint d'elle ;

Menu détail, baisers donnés et pris ;

La petite oie ; enfin ce qu'on appelle En bon François les pré-
ludes d'Amour;

Car l'un et l'autre y savoit plus d'un tour.

Au souvenir de l'état misérable Où s'étoit vu le pauvre
voyageur,

L'ORAISON

On lui faisoit toujours quelque faveur :

Voilà, disoit la Veuve charitable,

Pour le chemin, voici pour les Brigands,

Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps, Tant que le tout piece à piece s'efface.

Qui 11e voudroit se racquitter ainsi ?

Conclusion, que Renaud sur la place Obtint le don d'amoureuse merci.

Les doux propos recommencent ensuite,

Puis les baisers, et puis la noix confite.

On se coucha. La Dame, 11e voulant Qu'il s'allât mettre au lit de sa Servante,

Le mit au sien; ce fut fait prudemment,

En femme sage, en personne galante.

Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit Ils avoient fait; mais comme avec l'habit On met à part certain reste de honte, Apparemment le meilleur de ce Conte Entre deux draps pour Renaud se passa.

Là, plus à plein il se récompensa Du mal souffert, de la perte arrivée.

De quoi s'étant la Veuve bien trouvée,

Il fut prié de la venir revoir ;

Mais en secret, car il falloit pourvoir

DE SAINT JULIEN

Au Gouverneur. La belle, non contente De ces faveurs, étala son argent.

Renaud n'en prit qu'une somme bastante Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette Hôtellerie Où son Valet étoit encore au lit.

Renaud le rosse, et puis change d'habit,

Ayant trouvé sa valise garnie.

Pour le combler, son bon destin voulut Qu'on attrapât les quidams ce jour même. Incontinent chez le Juge il courut.

Il faut user de diligence extrême En pareil cas, car le Greffe tient bon Quand une fois il est saisi des choses :

C'est proprement la caverne au Lion ;

Rien n'en revient : là les mains ne sont closes Pour recevoir ; mais pour rendre, trop bien : Fin celui-là qui n'y laisse du sien !

Le procès fait, une belle potence A trois cotés fut mise en plein marché ;

L'un des quidams harangua l'assistance Au nom de tous, et le trio branché Mourut contrit, et fort bien confessé.

Après cela, doutez de la puissance

L’ORAISON DE SAINT JULIEN

Des Oraisons, dira quelqu’un de ceux Dont j’ai parlé. Trois gens
par devers eux Ont un roussin et nombre de pistoles ;

Qui n’auroit cru ees gens-la fort chanceux ? Aussi font-il florès
et caprioles,

Mauvais présage, et, tout gais et joyeux Sont sur le point de
partir leur chevance, Lorsqu’on les vient prier d’une autre danse.
En contr’échange un pauvre malheureux S’en va périr selon toute
apparence,

Quand sous la main lui tombe une beauté Dont un Prélat se
seroit contenté.

Il recouvra son argent, son bagage,

Et son cheval, et tout son équipage,

Et, grâce à Dieu et Monsieur Saint Julien, Eut une nuit qui ne
lui coûta rien.

P. Martin L sr

•at/oruji

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Un Villageois avant perdu son veau L’alla chercher dans la forêt
prochaine.

11 se plaça sur l'arbre le plus beau,

Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine. Vient une Dame avec un jouvenceau.

Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche ; Et le galant, qui sur l'herbe la couche,

Crie, en voyant je 11e sais quels appas :

O Dieux! que vois-je! et que 11e vois-je pas! Sans dire quoi, car c'étoit lettres closes.

Lors le Manant les arrêtant tout coi :

Homme de bien, qui voyez tant de choses, Voyez-vous point mon veau ? Dites-le-moi.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS

Hans Carvel prit sur ses vieux ans Femme jeune en toute maniéré;

Il prit aussi soucis cuisants,

Car l'un sans l'autre ne va guère.

Babeau (c'est la jeune femelle, Fille du Bailli Concordat,)

Fut du bon poil, ardente, et belle, Et propre à l'amoureux combat.

Carvel, craignant de sa nature Le cocuage et les railleurs, Allé-
guoit à la créature Et la Légende, et l'Ecriture,

Et tous les Livres les meilleurs ; Blâmoit les visites secrétés ;
Fronçoit l'attirail des coquettes; Et contre un monde de recettes

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

Et de moyens de plaire aux yeux Inveetivoit tout de son mieux.

A tous ees discours la galande Ne s'arrêtoit aucunement,

Et de sermons n'étoit friande,

A moins qu'ils fussent d'un amant.

Cela faisoit que le bon Sire Ne savoit tantôt plus qu'y dire,

Eût voulu souvent être mort.

11 eut pourtant dans son martyre Quelques moments de re-
confort ; L'histoire en est très véritable.

Une nuit qu'ayant tenu table,

Et bu force bon vin nouveau, Carvel ronfloît près de Babeau,

Il lui fut avis que le Diable Lui mettoit au doigt un anneau,
Qu'il lui disoit : Je sais la peine Qui te tourmente et qui te gêne,
Carvel ; j'ai pitié de ton cas ;

Tiens cette bague, et ne la lâches, Car, tandis qu'au doigt tu
l'auras, Ce que tu crains point 11e seras, Point 11e seras sans que
le saches.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

— Trop ne puis vous remercier,

Dit Carvel, la faveur est grande :

Monsieur Satan, Dieu vous le rende !

Grand merci, Monsieur l'aumônier.

Là-dessus, achevant son somme Et les vœux encore aggravés,

Il se trouva que le bonhomme Avoit le doigt où vous savez.

\RM

.allant J — .(><)

i fi i iiu_. i'i >>l ni-- rf

■ J'.'. At.V -II'!' ' i 11 ;'l Y. (t »

6c). — L'Ermite.

Dessin de Fragonurd Gravé à l'eau-forte par Martial.

.sliff ki J — .o

(ohoVuiiH)

L'Ermite.

(Eau-forte)

L'HERMITE, OU FRÈRE LUCE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Dame Vénus et Dame Hypocrisie Font quelquefois ensemble
de bons coups; Tout homme est homme, et les Moines sur tous
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie. Avez-vous sœur, fille, ou
femme jolie ?

Gardez le froc, c'est un Maître Gonin ;

Vous en tenez, s'il tombe sous sa main Belle qui soit quelque
peu simple et neuve. Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci ; je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite étoit tenu pour Saint;

On lui gardoit place dans la Légende.

L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint

L'HERMITE

Pleine de nœuds; mais sous sa houpelande Logeoit le cœur d'un
dangereux paillard.

Un chapelet pendoit à sa ceinture,

Long d'une bi 'asse, et gros outre mesure ;

Une clochette étoit de l'autre part.

Au demeurant, il faisoit le cafard,

Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eut mangé le lard.
Un Bourg étoit dedans son voisinage,
Et dans ce Bourg une Veuve fort sage,
Qui demouroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable et gentille;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot point, d'amants pas davantage.
Du temps d'Adam qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eut eu,
Car avec rien on montoit un ménage;
Il ne falloit matelas ni linceul :
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus; Hymen, qui marchoit seul,
OU FRERE EUCE
Mene à présent à sa suite un Notaire.

L' Anachorète, en quêtant par le Bourg,
Vit cette fiRe, et dit sous son capuee :
Voici de quoi ; si tu sais quelque tour,
11 te le faut employer, Frere Luce.
Pas n'y manqua; voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déjà dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette, Dont la cloison
par notre Anachorète Etant percée aisément et sans bruit,
Le compagnon par une belle nuit,
— Belle, non pas, le vent et la tempête Favorisoient le dessein
du galant —
Une nuit donc, dans le pertuis mettant Un long cornet, tout du
haut de la tête 11 leu r cria : Femmes, écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
11 continue, et corne à toute outrance : Réveillez-vous, créa-
tures de Dieu,
Toi, femme veuve, et toi, fdle pucelle ;
Allez trouver mon serviteur fidele,
L'Hermite Euce, et partez de ce lieu Demain matin, sans le
dire à personne;

LH ER MITE

Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.

Ne craignez point, je conduirai vos pas;

Luce est bénin. Toi, Veuve, tu feras Que de ta fille il ait la compagnie ;

Car d'eux doit naître un Pape, dont la vie Réformera tout le peuple Chrétien.

La chose fut tellement prononcée Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée Ne laissa pas de l'entendre fort bien.

La peur les tint un quart-d'heure en silence. La fille enfin met le nez hors des draps,

Et puis tirant sa mère par le bras,

Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :

Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller?

Ma compagnie, hélas, qu'en veut-il faire ?

Je ne sais pas comment il faut parler;

Ma cousine Anne est bien mieux son affaire Et retiendrait bien mieux tous ses sermons.

— Sotte, tais-toi, lui repartit la mère ;

C'est bien cela ; va, va, pour ces leçons

Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :

Dès la première, ou bien dès la seconde.

Ta cousine Anne en saura moins que toi.

— Oui ? dit la fille; hé ! mon Dieu ! menez-moi

OU FRERE EU CE

Partons bientôt, nous reviendrons au gîte.

— Tout doux, reprit la mere en souriant,

11 11e faut pas que nous allions si vite;

Car que sait-on ? Le Diable est bien méchant Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,

Qui fut venu pour nous tendre des lacs !

As-tu pris garde ? il parloit d'un ton cas, Comme je crois que parle la Famille De Lucifer. Le fait mérite bien Que, sans courir ni précipiter rien,

Nous nous gardions de nous laisser surprendre. Si la frayeur t'avoit fait mal entendre...

Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.

— Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,

Dit la fille. — Or bien, reprit la mere, Puisqu'ainsi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain, tout le jour se passa A raisonner, et par-ci, et par-là,

Sur cette voix, et sur cette rencontre.

La nuit venue, arrive le eorneur;

Il leur cria d'un ton à faire peur :

Femme incrédule, et qui vas à rencontre Des volontés de Dieu
ton Créateur,

Ne tarde plus ; va-t'en trouver l'Hei 'mite,

L'HERMITE

Ou tu mourras. La fillette reprit :

Hé bien ! maman, l'avois-je pas bien dit ? Mon Dieu! partons; allons rendre visite A l'homme saint; je crains tant votre mort Que j'y court ois, et tout de mon plus fort, S'il le falloit. — Allons donc, dit la mere. La belle mit son corset des bons jours,

Son demi-ceint, ses pendants de velours, Sans se douter de ce qu'elle alloit faire ; Jeune fillette a toujours soin de plaire. Notre cagot s'étoit mis aux aguets Et, par un trou qu'il avoit fait exprès A sa cellule, il vouloit que ces femmes Le pussent voir, comme un brave Soldat, Le fouet en main, toujours en un état De pénitence, et de tirer des flammes Quelque défunt puni pour ses méfaits ; Faisant si bien, en frappant tout auprès, Qu'on crût ouïr cinquante disciplines.

11 n'ouvrit pas à nos deux Pèlerines Du premier coup, et pendant un moment Cl lacune put l'entrevoir s'escrimant Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,

Mais ce ne fut d'un bon Miserere.

OU FRERE U U CE

fi9

Le papelard contrefait l'étonné.

Tout en tremblant la Veuve lui découvre, Non sans rougir, le cas comme il étoit.

A six pas d'eux la fillette attendoit Le résultat, cjui fut que notre Hermite Les renvoya, lit le bon hypocrite :

Je crains, dit-il, les ruses du Malin : Dispensez-moi ; le sexe féminin Ne doit avoir en ma cellule entrée ; Jamais de moi Saint Pere ne naîtra.

La V euve dit, toute déconfortée :

Jamais de vous, et pourquoi ne fera?

Elle ne put en tirer autre chose.

En s'en allant la fillette disoit :

Hélas, maman, nos péchés en sont cause. La nuit revient, et l'une et l'autre étoit Au premier somme, alors que l'hypoerite Et son cornet font bruire la maison.

11 leur cria toujours du même ton :

Retournez voir Luce le saint Hermite;

Je l'ai changé; retournez dès demain.

Les voilà donc de rechef en chemin.

Pour ne tirer plus en long cette histoire, 11 les reçut. La mere s'en alla,

L'H ERMITE

Seule s'entend ; la lille demeura ;

Tout doucement il vous l'apprivoisa ;

Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire;

Puis s'approcha, puis en vint au baiser,

Puis aux beautés que l'on cache à la vue,

Puis le galant vous la mit toute nue,

Comme s'il eût voulu la baptiser.

O papelards, qu'on se trompe à vos mines! Tant lui donna du retour de Matines,

Que maux de cœur vinrent premièrement,

Et maux de cœur chassés Dieu sait comment. En lin finale, une certaine enflure La contraignit d'allonger sa ceinture,

Mais en cachette, et sans en avertir Le forge-Pape, encore moins la mere ;

Elle craignoit qu'on ne la fit partir :

Le jeu d' Amour commençoit à lui plaire. Vous me direz : D'où lui vint tant d'esprit? D'où ? De ce jeu ; c'est l'arbre de science. Sept mois entiers la galante attendit ;

Elle allé gua son peu d'expérience.

Dès que la mere eut indice certain De sa grossesse, elle lui fit soudain Trousser bagage, et remercia l'hôte.

OU FRERE EUCE

Lui de sa part rendit grâce au Seigneur,

Qui soulageoit son pauvre serviteur.

Puis, au départ, il leur dit que sans faute, Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à Lien : Gardez pourtant, Dame, de faire rien Qui puisse nuire à votre géniture.

Ayez grand soin de cette créature,

Car tout bonheur vous en arrivera.

Vous régnerez, serez la Signora,

Ferez monter aux Grandeurs tous les vôtres, Princes les uns, et Grands Seigneurs les autres, Vos Cousins Ducs, Cardinaux vos Neveux : Places, Châteaux, tant pour vous que pour eux, Ne manqueront en aucune manière,

Non plus que l'eau qui coule en la rivière.

Leur ayant fait cette prédiction,

11 leur donna sa bénédiction.

La Signora, de retour chez sa mere, S'entretenoit jour et nuit
du Saint Pere, Préparoit tout, lui faisoit des béguins ;

Au demeurant, prenoit tous les matins La couple d'œufs ; at-
tend oit en liesse Ce qui viendrait d'une telle grossesse :

Mais ce qui vint détruisit les Châteaux,

L H E R M I T E

Fit avorter les Mitres, les Chapeaux, Et les Grandeurs de toute la
famille La Signora mit au monde une fille.

MAZET DE LAMPORECHIO.

Imp Dori) al Jkrw

.uiii'j'j9'ioi]inKJ[îëxr,I/i — - . i ~

Imno, i.i'l [. ni (

" i . — Mazet de Lamporecchio.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

MAZET DE LAMPORECHIO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Le voile n'est le rempart le plus sûr Contre l'Amour, ni le
moins accessible :

Un bon mari, mieux que grille ni mur,

Y pourvoira, si pourvoir est possible.

C'est à mon sens une erreur trop visible A des parents, pour
11e dire autrement,

De présumer, après qu'une personne Bon gré mal gré s'est
mise en un Couvent, Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne
Abus, abus ! je tiens que le Malin N'a revenu plus clair et plus
certain,

Sauf toutefois l'assistance Divine.

Encore un coup, ne faut qu'o11 s' imagine Que d'être pure et
nette de péché Soit privilège à la guimpe attaché.

Nenni da, non - je prétends qu'au contraire

MAZET DE LAMPORECHIO

Filles du Monde ont toujours plus de peur Que Fou ne donne
atteinte à leur honneur; La raison est qu'elles en ont affaire.

Moins d'ennemis attaquent leur pudeur ; Les autres n'ont
pour un seul adversaire. Tentation, fille d'oisiveté,

Ne manque pas d'agir de son côté,

Puis le désir, enfant de la contrainte.

Ma fille est Nonne, ergo c'est une Sainte. Mal raisonné. Des
quatre parts les trois En ont regret et se mordent les doigts,

Font souvent pis ; au moins l'ai— je ouï dire, Car pour ce point
je parle sans savoir. Boccace en fait certain conte pour rire,

Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Lu bon Vieillard en un Couvent de filles Autrefois fut, labou-
roit le jardin.

Elles étoient toutes assez gentilles,

Et volontiers jasoient dès le matin.

Tant ne songeoient au service divin Qu'à soi montrer ès Par-
loirs aguimpées Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens;

MAZET DE LAMPOIIECHIO

Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans Fille qui n eut de quoi
rendre le change,

Se renvoyant l'une à l'autre 1 éteuf.

Huit Sœurs étoient, et l'Abbesse sont neuf,

Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.

De la beauté, la plupart en avoient ;

De la jeunesse, elles en avoient toutes.

En eettui lieu beaux Peres fréquentoient, Comme on peut
croire, et tant bien supputoient Qu'il ne manquoit à tomber sur
leurs routes.

Le bon Vieillard, Jardinier dessus dit,

Pi •ès de ces Sœurs perdoit presque l'esprit;

A leur caprice il ne pouvoit suffire.

Tout es vouloient au Vieillard commander,
Dont, ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison :
Il en sortit de la même façon
Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, et n'ayant rien en somme Qu'un vieil habit.
Certain jeune garçon,
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au Vieillard, un beau jour après boire Et raisonnant sur le
fait des Nonnains,

MAZET DE LAMPORECHIO

Qu'il passeroit bien volontiers sa vie Près de ces Sœurs, et qu'il
avoit envie De leur offrir son travail et ses mains Sans demander
récompense ni gages.

Le compagnon ne visoit à l'argent :

Trop bien croyoit, ces Sœurs étant peu sages, Qu'il en pourroit
croquer une en passant,

Et puis une autre, et puis toute la troupe. Nuto lui dit (c'est le
nom du Vieillard) : Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre
part. J'aimerois mieux être sans pain ni soupe Que d'employer en
ce lieu mon travail.

Les Nonnes sont un étrange bétail :

Qui n'a tâté de cette marchandise Ne sait encor ce que c'est
que tourment.

Je te le dis, laisse là ce Couvent;

Car d'espérer les servir à leur guise,

C'est un abus : l'une voudra du mou,

L'autre du dur : par quoi je te tiens fou, D'autant plus fou que
ces Pdles sont sottes.

Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous ;

L'une voudra que tu plantes des choux,

L'autre voudra que ce soit des carottes.

Mazet reprit : Ce n'est pas là le point.

MAZET L)E L AMPORECH 10

Vois-tu, Nuto ; je ne suis qu'une bête,

Mais dans ee lieu tu ne me verras point Un mois entier sans
qu'on m'y fasse fête :

La raison est que je n'ai que vingt ans ;

Et, connue toi, je n'ai pas fait mon temps.

Je leur suis propre, et ne demande en somme Que d'être ad-
mis. Dit alors le bonhomme :

Au Factoton tu n'as qu'à t'adresser ;

Allô ns-nous-en de ee pas lui parler.

— Allons, dit l'autre... 11 me vient une chose Dedans l'esprit ;
je ferai le muet Et l'idiot. — Je pense qu'en effet,

Reprit Auto, cela peut être cause Que le Pater avec le Factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.

La chose alla comme ils l'avoient prévue. Voilà Mazet à qui
pour bien-venue L'on fait bêcher la moitié du jardin.

Il contrefait le sot et le badin,

Et cependant laboure comme un sire ;

Autour de lui les Nonnes alloient rire.

Un certain jour, le compagnon dormant,

Ou bien feignant de dormir, il n'importe, (Boccace dit qu'il en
faisoit semblant)

MAZET DE LAMPoRECH

Deux des Nonnains le voyant de la sorte Seul au jardin, car sur le
haut du jour Nulle des Sœurs 11e faisoit long séjour Hors le logis,
le tout crainte du haie ;

De ces deux donc l'une approchant Mazet Dit à sa Sœur : De-
dans ce Cabinet Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,

Et la galande à le considérer

Avoit pris goût, pour quoi sans différer

Amour lui lit proposer cette affaire.

L'autre reprit : Là-dedans ? et quoi faire ?

— Quoi ? dit la Sœur; je ne sais; l'on verra ;

Ce que l'on lait alors qu'o11 en est là :

Ne dit-o11 pas qu'il se fait quelque chose ?

— Jésus! reprit l'autre Sœur se signant,

Que dis-tu là? notre Règle défend

De tels pensers. S'il nous fait un enfant!

Si l'on nous voit ! Tu t'en vas être cause De quelque mal. —
O11 11e nous verra point,

Dit la première; et quant à l'autre point,

(Test s'alarmer avant que le coup vienne :

Usons du temps, sans tant nous mettre en peine, Et sans prévoir les choses de si loin.

Nul 11'est ici ; nous avons tout à point,

MAZET DE LAMPORECHIO

L'heure, et le lieu, si touffu que la vue N'y peut passer; et puis
sur l'avenue Je suis d'avis qu'une fasse le guet Tandis que l'autre,
étant avec Mazet,

A son bel aise aura lieu de s'instruire :

11 est muet, et n'en pourra rien dire.

— Soit fait, dit l'autre ; il faut à ton désir Acquiescer, et te faire
plaisir.

Je passerai, si tu veux, la première,

Pour t'obliger : au moins à ton loisir Tu t'ébattras puis après
de manière Qu'il 11e sera besoin d'\ retourner :

Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.

— Je le vois bien, dit l'autre plus sincère : Tu ne voudrais sans
cela commencer Assurément, et tu serois honteuse.

Tant y resta cette Sœur scrupuleuse,

Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,

De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie :

Il s'en tira non si gaillardement ;

Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie ; Le pauvre gars ache-
va simplement Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.

MAZET DE LAMPORECHIO

Les deux Nonnains n'oublierent la trace Du Cabinet non plus
que du jardin ;

11 ne falloit leur montrer le chemin :

Mazet pourtant se ménagea de sorte

Qu'à Sœur Agnès, quelques jours ensuivant,

11 lit apprendre une semblable note En un Pressoir tout au
bout du Couvent. Sœur Angélique et Sœur Claude suivirent, Lune
au Dortoir, l'autre dans un cellier;

Tant qu'à la fin la Cave et le Grenier Du fait des Sœurs
maintes choses apprirent. Point n'en resta que le Sire Mazet Ne
régalât au moins mal qu'il pouvoit.

L'Abbesse aussi voulut entrer en danse :

Elle eut son droit, double et triple pitance; De quoi les Sœurs
jeûnerent très long-temps. Mazet n'avoit faute de restaurants;

Mais restaurants ne sont pas grande affaire A tant d'emploi.
Tant pressèrent le here Qu'avec l'Abbesse un jour venant au choc
; J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq N'en a que sept; au
moins qu'on ne me laisse Tout des les neuf. — Miracle! dit Lab-
besse; Venez, mes Sœurs; nos jeûnes ont tant fait

MAZET DE LAMPO RECHIO

Que Mazet parle. Alentour du muet,

Non plus muet, toutes huit accoururent, Tinrent Chapitre, et
sur l'heure conclurent Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé Pour le
plus sur; car qu'il fut renvoyé, Cela l'endroit la chose manifeste.

Le compagnon, bien nourri, bien payé,

Fit ce qu'il put ; d'autres firent le reste.

Il les engea de petits Mazillons,

Desquels on fit de petits M oublions ;

Ces Moinillons devinrent bientôt Peres, Comme les Sœurs de-
vinrent bientôt Meres A leur regret, pleines d'humilité,

Ma is jamais nom 11e fut mieux mérité.

La Mandragore

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LA MANDRAGORE

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

Au présent Conte on verra la sottise D'un Florentin. 11 a voit femme prise Honnête et sage, autant qu'il est besoin, Jeune pourtant, du reste toute belle,

Et n'eut-on cru de jouissance telle Dans le pays, ni même en-
cor plus loin. Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne D'un autre
époux ; car, quant à celui-ci, Qu'on appeloit Nicia Calfucci,

Ce fut un sot, en son temps, très insigne. Bien le montra
lorsque, bon gré, mal gré, Il résolut d'être pere appelé ;

Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie S'il la pouvoit orner
de Calfuccis.

Sainte ni Saint n'étoit en Paradis Qui de ses \oeux n'eût la tête
étourdie;

LA MANDRAGORE

Tous ne savoient où mettre ses présents.

Il consultoit Matrones, Charlatans,

Diseurs de mots, experts sur cette affaire ;

Le tout en vain, car il ne put tant faire Que d'être pere. Il étoit buté là,

Quand un jeune homme, après avoir en France Etudié, s'en revint à Florence,

Aussi leurré qu'aucun de par-delà ;

Propre, galant, cherchant par-tout fortune,

Bien fait de corps, bien voulu de chacune.

Il sut dans peu la carte du pays;

Connut les bons et les méchants maris,

Et de quel bois se chauffoient leurs femelles, Quels surveillants ils avoient mis près d'elles, Les si, les car, enfin tous les détours;

Comment gagner les confidents d'amours,

Et la Nourrice, et le Confesseur même,

Jusques au chien. Tout y fait quand on aime; Tout tend aux fins, dont un seul iota N'étant omis, d'abord le personnage Jette son plomb sur Messer Nicia Pour lui donner l'Ordre de Cocuage.

Hardi dessein! L'épouse de léans,

A dire vrai, recevoit bien les gens,

LA MANDRAGORE

Mais c'étoit tout; aucun de ses amants Ne s'en pou voit promettre davantage.

Celui-ci seul, Callimaque nommé,

Dès qu'il parut, fut très fort à son gré.

Le galant donc près de la forteresse Assied son camp, vous investit Lucrèce, Qui ne manqua de faire la tigresse A l'ordinaire, et l'envoya jouer.

Il ne savoit à quel Saint se vouer Quand le mari par sa sottise extrême,

Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème, Panneau n'étoit, tant étrange semblât,

Où le pauvre homme à la fin ne donnât De tout son coeur, et ne s'en affublât. L'amant et lui, comme étant gens d'étude, Avoient entre eux lié quelque habitude, Car Nice étoit Docteur en Droit Canon ; Mieux eut valu l'être en autre science Et qu'il n'eût pris si grande confiance En Callimaque. Un jour, au compagnon Il se plaignit de se voir sans lignée.

A qui la faute ? Il étoit vert-galant, Lucrèce jeune, et drue, et bien taillée. Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,

LA MANDRAGORE

Un Curieux y passa d'aventure.

Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets, Entre autres un pour avoir géniture,

Et n'étoit chose, à son compte, plus sure.

Le Grant 1 Mo ngol l'avoit avec succès Depuis deux ans éprouvé sur sa femme ; Mainte Princesse et mainte et mainte Dame En avoient fait aussi d'heureux essais.

Il disoit vrai ; j'en ai vu des elfets.

Cette recette est une médecine Faite du jus de certaine racine Ayant pour nom Mandragore, et ce jus,

Pris par la femme, opéré beaucoup plus Oue ne ht onc nulle ombre Monacale D'aucun Couvent de jeunes Freres plein : Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin, Sans demander un plus long intervalle;

Et touchez là. Dans dix mois, et devant, Nous porterons au baptême l'enfant.

— Dites-vous vrai? repartit Messer Nice; Vous me rendez un merveilleux office.

— Vrai; je l'ai vu. Faut-il répéter tant? Vous moquez-vous d'en douter seulement ? Par votre foi, le Mogol est-il homme

LA MANDRAGORE

Que Ton osât cle la sorte affronter?

Ce Curieux en toucha telle somme Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.

Nice reprit : Voilà chose admirable,

Et qui doit être à Lucrèce agréable.

Quand lui verrai-je un poupon sur le sein Notre féal, vous se rez le parrain ;

C'est la raison; dès hui je vous en prie.

— fout doux, reprit alors notre galant ;

Ne soyez pas si prompt, je vous supplie. Vous allez vite ; il faut auparavant Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire; Mais ici bas put-on jamais tant faire Que de trouver un bien pur et sans mal ? Ce jus, doué de vertu tant insigne,

Porte d'ailleurs qualité très maligne; Presque toujours il se trouve fatal A celui-là qui le premier caresse La patiente, et souvent on en meurt.

Nice reprit aussitôt : Serviteur;

Plus de votre herbe, et laissons là Lucrèce Telle quelle est; bien grand'merci du soin Que servira, moi mort, si je suis pere ? Pourvoyez-vous de quelque autre coinpere

LA MANDRAGORE

C'est trop de peine; il n'en est pas besoin. L'amant lui (lit : Quel esprit est le votre? Toujours il va d'un excès dans un autre.

Le grand désir de vous voir un enfant Vous transportoit naguère d'allégresse,

Et vous voilà, tant vous avez de presse, Découragé sans attendre un moment.

Oyez le reste, et sachez que Nature A mis reinede à tout, lors à la mort. Qu'est-il de faire afin que l'aventure Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port ? il nous faudra choisir quelque jeune homme D'entre le peuple, un pauvre malheureux, Qui vous pré-

cédé au combat amoureux, Tente la voie, attire et prene en
somme Tout le venin : puis, le danger ôté,

11 conviendra que de votre côté Vous agissiez sans tarder da-
vantage :

Car soyez sur d'être alors garanti.

Il nous faut faire in anima vili Ce premier pas, et prendre un
personnage Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant Mal f ait
de corps, ni par trop dégoûtant,

Ni d'un toucher si rude et si sauvage

LA MANDRAGORE

Qu'à votre femme un supplice ce soit.

Nous savons bien que Madame Lucrèce, Accoutumée à la déli-
catesse De Nicia, trop de peine en auroit.

Même il se peut qu'en venant à la chose Jamais son coeur n'v
voudroit consentir.

Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause; Car plus sera
d'âge pour bien agir,

Moins laissera de venin, sans nul doute ;

Je vous promets qu'il n'en laissera goutte. Nice d'abord eut
peine à digérer L'expédient, allégua le danger,

Et l'infamie; il en seroit en peine;

Le Magistrat pourroit le rechercher Sur le soupçon d'une mort
si soudaine.

Empoisonner un de ses Citadins!

Lucrèce étoit échappée aux blondins ;

On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre! Je suis d'avis
qu'on prenne un homme illustr Dit Callimaque, ou quelqu'un qui
bientôt En mille endroits cornera le mystère!

Sottise et peur contiendront ce pitaud ;

Au pis aller, l'argent le fera taire.

Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,

TI

LA MANDRAGORE

Et le coquin même n'y songeant pas,

Vous 11e tombez proprement dans le cas De cocuage. Il n'est
pas dit encore Qu'un tel paillard ne résiste au poison,

Et ce nous est une double raison De le choisir tel que la Man-
dragore Consume en vain sur lui tout son venin :

Car, quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire Assurément.
Il vous faudra demain Faire choisir sur la bi une le Sire,

Et dès ce soir donner la potion ;

J'en ai chez moi de la confection.

Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,

D'aller paroître en aucune façon.

Ligurio choisira le garçon ;

C'est là son fait, laissez-lui cet office.

Vous vous pouvez fier à ce valet Comme à vous-même ; il est sage et discret. J'oublie encor que pour plus d'assurance On bandera les yeux à ce paillard;

Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,

N'en quel logis, ni si dedans Florence,

Ou bien del lors, on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.

LA MANDRAGORE

Restoit sans plus d'y disposer sa femme.

De prime face elle crut qu'on rioit;

Puis se fâcha ; puis jura sur son ame Que mille fois plutôt on la tueroit.

Que diroit-on si le bruit en eouroit ?

Outre l'offense et péché trop énorme, Calfuce et Dieu savoient que de tout temps Elle avoit craint ces devoirs complaisants, Qu'elle enduroit seulement pour la forme. Puis il viendrait quelque matin difforme L'incommoder, la mettre sur les dents ! Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?

Quoi ! Recevoir un pitaud dans ma couche ! Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?

Et, par Saint Jean ! ni pitaud, ni blondin,

Ni Roi, ni Roc, ne feront qu'autre touche, Que N ici a, jamais
O11c à ma peau.

Lucrèce étant de la sorte arrêtée,

On eut recours à Frere Timothée :

Il la prêcha, mais si bien et si beau Qu'elle donna les mains
par pénitence.

On l'assura de plus qu'on choisirait Quelque garçon d'honnête
corpulence,

Non trop rustaud, et qui ne lui ferait

LA MANDRAGORE

Mal ni dégoût. La potion fut prise.

Le lendemain notre amant se déguise,

Et s'enfarine en vrai Garçon Meunier:

Un faux menton, barbe d'étrange guise ;

Mieux ne pouvoit se métamorphoser.

Ligurio, qui de la faciende Et du complot avoit toujours été,

Trouve l'amant tout tel qu'il le demande Et, ne doutant qu'on
n'y fût attrapé,

Sur le minuit le mene à Messer Nice,

Les yeux bandés, le poil teint, et si bien Que notre époux ne
reconnut en rien Le compagnon. Dans le lit il se glisse En grand

silence ; en grand silence aussi La patiente attend sa destinée,

Rien blanchement, et ce soir atournée.

Voire ce soir ! Atournée ! Et pour qui ?

Pour qui? J'entends; n'est-ce pas que la Dame Pour un Meunier prenoit trop de souci ?

Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi ; Meuniers ou Rois, il veut plaire à toute ame. C'est double honneur, ce semble, en une femme Quand son mérite échauffe un esprit lourd,

Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

LA MANDRAGORE

Le travesti changea de personnage Sitôt qu'il eut Dame de tel corsage A ses côtés, et qu'il fut dans le lit,

Plus de Meunier. La «alande sentit

Auprès de soi la peau d'un honnête homme Et 11e croyez qu'on employât au somme De tels moments. Elle disoit tout bas :

Qu'est-ce ci donc ? Ce compagnon 11'est pas Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine : C'est grand dommage ; il ne mérite, hélas ! Un tel destin; j'ai regret qu'au trépas Chaque moment de plaisir l'achemine.

Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,

De sa moitié plaignoit bien fort la peine.

Ce fut avec une fierté de Reine Qu'elle donna la première façon De cocuage ; et, pour le décoron,

Point 11e voulut y joindre ses caresses.

A ce Garçon la perle des Lucreces Prendroit du goût! Quand le premier venin Fut emporté, notre amant prit la main De sa maîtresse, et de baisers de flamme La parcourant : Pardon, dit-il, Madame ;

Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;

LA MANDRAGORE

C'est Callimaque; approuvez son martyre:

Vous ne sauriez ee coup vous en dédire ; Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.

S'il est fatal toutefois que j'expire,

J'en suis content. Vous avez dans vos mains Un moyen sur de me priver de vie,

Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins, M'ach evera ; tout le reste est folie.

Lucrèce avoit jusques-là résisté,

Non par défaut de bonne volonté,

Ni que l'amant ne plût fort à la belle;

Mais la pudeur et la simplicité L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.

Sans dire mot, sans oser respirer,

Pleine de honte et d'amour tout ensemble, Elle se met aussitôt à pleurer.

A son amant peut-elle se montrer Après cela ? Qu'en pourra-t-il penser ? Dit-elle en soi, et qu'est-ce qu'il lui semble ? J'ai bien manqué de courage et d'esprit. Incontinent un excès de dépit Saisit son cœur, et fait que la pauvrette Toui 'ne la tête, et vers le coin du lit Se va cacher, pour dernière retraite.

LA MANDRAGORE

Elle y voulut tenir bon ; mais en vain ;

Ne lui restant que ce peu de terrain,

La Place fut incontinent rendue.

Le vainqueur Peut à sa discrétion ;

Il en usa selon sa passion :

Et plus ne fut de larme répandue.

Honte cessa ; scrupule autant en lit.

Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit ! L'aurore vint trop tôt pour Callimaque,

Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.

Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque Contre un venin tenu si dangereux.

Les jours suivants notre couple amoureux Y sut pourvoir ; l'époux ne tarda gueres Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères. Pour ce coup-là fallut se séparer.

L'amant courut chez soi se recoucher.

A peine au lit il s'étoit mis encore Que notre époux, joyeux et triomphant,

Le va trouver, et lui conte comment S'étoit passé le jus de Mandragore.

D'abord, dit-il, j'allai tout doucement Auprès du lit écouter si le sire S'approcheroit, et s'il en voudroit dire ;

LA MANDRAGORE

Pais je priai notre épouse tout bas Qu elle lui lit quelque peu de caresse,

Et 11e craignît de gâter ses appas ;

C'étoit au plus une nuit d'embarras.

Et 11e pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,

Ni l'un ni l'autre en ceci nie tromper;

Je saurai tout; Nice se peut vanter D être homme à qui l'on en donne à garder.

Vous savez bien qu'il y va de ma vie :

N'allez donc point faire la renclière ;

Montrez par-là que vous savez aimer Votre mari plus qu'on 11e croit encore ;

C'est un beau champ. Que si cette pécore Fait le honteux, envoyez sans tarder M'en avertir, car je me vais coucher,

Et 11'y manquez; nous y mettrons lion ordre. Resoin n'en eus; tout fut bien jusqu'au bout. Savez-vous bien que ce rustre y prit

goût?

Le drôle a voit tantôt peine à démordre.

J en ai pitié; je le plains, après tout.

N'y songeons plus; qu'il meure, et qu'on l'enterre. Et quant à vous, venez nous voir souvent.

Nargue de ceux qui me faisoient la guerre;

Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.

J[^]raifortarc lino.

P. Martial sc.

LES RÉMOIS

Imp. PeilLU. Paris.

* .«iorn bs\ r*oJ — .r'-

I , f ,b nikï'Ai

taithaW i«q sl-n ■%(!(- 'i'[h èreiO

7 3. — Les Rémois

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial

LES RÉMOIS

Il n'est cité que je préféré à Reims :

C'est l'ornement et l'honneur de la France; Car, sans compter l'Ampoule et les bons vins, Charmants objets y sont en abondance.

Par ce point-là je n'entends, quant à moi, fours ni portaux,
mais gentilles Galloises, Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un Roi.

Une avoit pris un Peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession;
11 en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit, grâce à certain talent,
Ti *ès bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse

LES RÉMOIS

L'alloit trouver; et le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'Histoire :
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le Sire avoit Donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train, Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,

Et comme lui voyager en amours ;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.
Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer A l'entretien libre et gai de la Dame :
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer;
Sage sur- tout, mais aimant fort à rire :
Elle ne manque incontinent de dire A son mari l'amour des deux Bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes . Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes, Pleurs et soupirs, gémissements Gaulois.

Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,

LES RÉMOIS

Que d'ordinaire en amour on soupire ;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir.
Que bien, que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne dévoient nulle chose se taire.

Le premier d'eux qu'on favori seroit De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite.

Le seul plaisir est ce que l'on souhaite :

Amour est mort ; le pauvre compagnon Fut enterré sur les bords du Lignon :

Nous n'en avons ici ni vent ni voie.

Vous v servez de jouet et de proie A jeunes gens indiscrets, scélérats :

C'est bien raison qu'au double on le leur rende : Le beau premier qui sera dans vos lacs, Plumez-le moi, je vous le recommande.

La Dame donc pour tromper ses voisins Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire Un tour aux champs; et le bon de l'affaire,

C'est qu'il ne doit au gîte revenir.

Nous nous pourrons à l'aise entretenir.

— Bon, dirent-ils; nous viendrons sur la brune.

IOO

LES RÉMOIS

Or les voilà compagnons de fortune.

La nuit venue ils vont au rendez-vous.

Eux introduits, croyant Ville gagnée,

Un bruit survint, la fête fut troublée;

On frappe à l'huis. Le logis aux verroux Étoit fermé : la femme à la fenêtre Court en disant : Celui-là frappe en maître ! Seroit-ce point par malheur mon époux ? Oui; cachez-vous, dit-elle, c'est lui-même: Quelque accident, ou bien quelque soupçon, Le font venir coucher à la maison.

Nos deux galants, dans ce péril extrême,

Se jettent vite en certain Cabinet :

Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?

Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre, Que l'époux entre, et voit au feu le membre Accompagné de maint et maint pigeon ;

L'un au hâtier, les autres au chaudron.

Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!

Qui traitez-vous ? Alis notre voisine,

Reprit l'épouse, et Simonette aussi.

Loué soit Dieu qui vous ramene ici !

La compagnie en sera plus complété.

Madame Alis, madame Simonette,

LES REMOIS

ÏOI

N'y perdront rien. — 11 faut les avertir Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir : — J'y cours moi-même. Alors la créature Les va prier. Or c'étoient les moitiés De nos galants et chercheurs d'aventures, Qui, fort chagrins de se voir enfermés,

Ne laissoient pas de louer leur hôtesse De s'être ainsi tirée avec adresse De cet apprêt. Avec elle à l'instant Leurs deux moitiés entrent tout en chantant. On les salue, on les baise, on les loue De leur beauté, de leur ajustement ;

On les contemple, on patine, on se joue.

Cela ne plut aux maris nullement.

Du Cabinet la porte à demi close Leur laissant voir le tout distinctement,

Ils ne prenoient aucun goût à la chose :

Mais passe encor pour ce commencement.

Le souper mis presque au même moment,

Le Peintre prit par la main les deux femmes, Les fit asseoir, entre elles se plaça.

Je bois, dit-il, à la santé des Dames :

Et de trinquer : passe encor pour cela.

On fit raison : le vin 11e dura guere.

LES RÉMOIS

L'Hôtesse, étant alors sans Chambrière,

Court à la cave, et, de peur des Esprits,

Mene avec soi Madame Simonette.

Le Peintre reste avec Madame Alis,

Pi •ovineiale assez belle, et bien faite,

Et s'en piquant, et qui pour le pays Se pouvoit dire honnêtement coquette.

Le compagnon, vous la tenant seulette,

La conduisit de fleurette en fleurette Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin; Puis, tout-à-coup levant la collerette,

Prit un baiser dont l'époux fut témoin. Jusques-là passe : époux, quand ils sont sages, Ne prennent garde à ces menus suffrages;

Et d'en tenir registre c'est abus.

Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille Simples baisers font craindre le surplus;

Car Satan lors vient frapper sur l'oreille De tel qui dort et fait tant qu'il s'éveille. L'époux vit donc que, tandis qu'une main Se promenoit sur la gorge à son aise,

L'autre prenoit tout un autre chemin.

Ce fut alors, Dame! 11e vous déplaie,

Que le courroux lui montant au cerveau,

LES RÉMOIS

Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au Peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds. Gardez-vous bien
de faire une sottise,

Lui dit tout bas son compagnon d'arnours ; Tenez-vous coi ; le
bruit en nulle guise N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas; C'est le moyen
d'étouffer cette affaire.

Il est écrit qu'à nul il ne faut faire Ce qu'on ne veut à soi-
même être fait.

Nous ne devons quitter ce Cabinet Que bien à point, et tantôt
quand cet homme Étant au lit prendra son premier somme. Se-
lon mon sens, c'est le meilleur parti.

A tard viendrait aussi-bien la querelle. N'êtes-vous pas cocu
plus d'à demi ?

Madame A lis au fait a consenti :

Cela suffit; le reste est bagatelle.

L'époux goûta quelque peu ces raisons.

Sa femme fit quelque peu de façons,

N'ayant le temps d'en faire davantage.

Et puis ? Et puis, comme personne sage,

LES REMOIS

Elle remit sa coiffure en état.

O n n'eût jamais soupçonné ce ménage,

Sans qu'il restoit un certain incarnat Dessus son teint : mais
c'étoit peu de chose Dame fleurette en pouvoit être cause.

L une pourtant des tireuses de vin De lui sourire au retour ne
fit faute :

Ce fut la Peintre. On se remit en train;

On releva grillades et festin :

On but encore à la santé de l'hôte,

Et de l'hôtesse, et de celle des trois Qui, la première, auroit
quelque aventure. Le vin manqua pour la seconde fois.

L'hôtesse, adroite et line créature,

Soutient toujours qu'il revient des Esprits Chez les voisins.
Ainsi Madame Alis Servit d'escorte. Entendez que la Dame Pour
l'autre emploi inclinoit en son ame ; Mais on l'emmene, et par ce
moyen-là De faction Simonette changea.

Celle-ci fait d'abord plus la sévère,

Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire Mais, se sentant
par le Peintre tirer,

Elle d emeure, étant trop ménagère

LES RÉMOIS

Pour se laisser son habit cléç hi rer.

L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire, Voulut sortir.
L'autre lui dit : Tout doux;

Nous 11e voulons sur vous nul avantage.

C'est bien raison que Messer Cocuage Sur son état vous
couche ainsi que nous : Sommes-nous pas compagnons de fortune ?

Puisque le Peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. 11 faut, bon gré mal gré,
Qu'elle entre en danse ; et, s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pié :

Voulez ou non, elle aura son affaire.

Elle l'eut donc; notre Peintre y pourvut Tout de son mieux :
aussi le valoit-elle.

Cette dernière eut ce qu'il lui fallut ;

On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut Qu'il ne falloit s'attabler
davantage.

Il étoit tard ; et le Peintre avoit fait Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.

On dit bon soir. Le drôle, satisfait,

Se met au lit : nos gens sortent de cage.

L'hôtesse alla tirer du Cabinet

Les regardants, honteux, mal contents d'elle,

LES RÉMOIS

Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne
put venir à chef De son dessein, ni rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté : Par conséquent c'est fait, j'ai tout
conté.

P- Jlfar'/inI xc

tnr>

LA COURTISANE AMOUREUSE

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor
qu'à sa leçon,

Fut de tout temps grand faiseur de miracles : En gens coquets
il change les Catons ;

Par lui les sots deviennent des oracles ;

Par lui les loups deviennent des moutons :

Il fait si bien que l'on n'est plus le même. Témoin Hercule, et
témoin Pofyphême, Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,

Et, pour charmer sa Nymphé joliette,

Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau : L'autre changea sa
massue en fuseau Pour le plaisir d'une jeune fillette.

J'en dirois cent : Boccace en rapporte un, Dont j'ai trouvé
l'exemple peu commun.

io8

LA COURTISANE

C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage Bien fait de
corps, mais ours quant à l'esprit Amour le leche, et tant, qu'il le
polit. Chimon devint un galant personnage.

Qui fit cela? Deux beaux yeux seulement. Pour les avoir apper-
çus un moment,

Encore à peine, et voilés par le somme, Chimon aima, puis de-
vint honnête homme : Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes Qui font plaisir aux
enfants sans souci Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fiere, et bizarre sur-tout :

On ne savoit comme en venir à bout.

Rome, c'étoit le lieu de son négoce.

Mettre à ses pieds la Mitre avec la Crosse C'étoit trop peu ; les
simples Monseigneurs N'étoient d'un rang digne de ses faveurs :

Il lui falloit un homme du Conclave,

Et des premiers, et qui fut son esclave ;

Et même encore il y profitoit peu,

A moins que d'être un Cardinal neveu.

Le Pape enfin, s'il se fut piqué d'elle,

AMOUREUSE

N'auroit été trop bon pour la donzelle.

De son orgueil ses habits se sentoient ;

Foi x*e brillants sur sa robe éclatoient,

La chamarrure avec la broderie.

Lui voyant faire ainsi la renchérie,

Amour se mit en tête d'abaisser Ce coeur si haut; et, pour un
Gentilhomme Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.

L'adolescent avoit pour nom Camille ;

Elle, Constance. Et bien qu'il fut d'humeur Douce, traitable, à
se prendre facile, Constance n'eut sitôt l'amour au coeur Que la
voilà craintive devenue.

Elle n'osa déclarer ses désirs D'autre façon qu'avecque des
soupirs.

Auparavant pudeur ni retenue Ne l'arrêtoient ; mais tout fut
bien changé. Comme on n'eut cru qu'Amour se fût logé En coeur
si fier, Camille n'y prit garde. Incessamment Constance le re-
garde ;

Et puis soupirs, et puis regards nouveaux : Toujours rêveuse
au milieu des cadeaux :

Sa beauté même y perdit quelque chose;

LA COURTISANE

Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Ayant qu'un soir Camille régala De jeunes gens; il eut aussi des femmes : Constance en fut. La chose se passa Joyeusement; car peu d'entre ces Dames Étoient d'humeur à tenir des propos De sainteté ni de philosophie :

Constance seule, étant sourde aux bons mots, Laissoit railler toute la compagnie.

Le souper fait, chacun se retira.

Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,

S'allant cacher en certaine ruelle.

Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle, Indisposée, ou de mauvaise humeur,

Ou pour affaire, elle étoit retournée.

La compagnie étant donc retirée,

Camille dit à ses gens, par bonheur,

Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.

Le voilà seul, et comme le desire Celle qui l'aime, et qui ne sait comment Ni l'aborder, ni par quel compliment Elle pourra lui déclarer sa flamme.

Tremblante enfin, et par nécessité,

Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?

AMOUREUSE

Ce fut Camille : Hé quoi ! dit-il, Madame, Vous surprenez ainsi vos bons amis !

Il la fit seoir. Et puis, s'étant remis :

Qui vous crovoit, reprit-il, demeurée ?

Et qui vous a cette cache montrée ?

— L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus Elle rougit, chose que ne font guère Celles qui sont Prêtresses de Vénus ;

Le vermillon leur vient d'autre manière. Camille avoit déjà quelque soupçon Que l'on l'aimoit ; il n'étoit si novice Qu'il ne connût ses gens à la façon :

Pour en avoir un plus certain indice,

Et s'égayer, et voir si ce coeur fier Jusques au bout pourroit s'humilier,

Il fit le froid. Votre amante en soupire ;

La violence enfin de son martyre La fait parler. Elle commence ainsi :

Je ne sais pas ce que vous allez dire De voir Constance oser venir ici Vous déclarer sa passion extrême.

Je ne saurois y penser sans rougir;

Car du métier de Nymphé me couvrir,

On n'en est plus dès le moment qu'on aime.

LA COURTISANE

Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé Dans votre esprit pou-
voit être effacé !

Du moins, Camille, excusez ma franchise :

Je vois fort bien que, quoi que je vous dise, Je vous déplaïs.
Mon zèle me nuira.

Mais, nuise ou non, Constance vous adore : Méprisez-la, chas-
sez-la, battez-la ;

Si vous pouvez, faites-lui pis encore;

Eliane est à vous. Alors le jouvenceau : Critiquer gens m'est, dit-
il, fort nouveau; Ce n'est mon fait ; et toutefois, Madame,

Je vous dirai tout net que ce discours Me surprend fort, et que
vous n'êtes femme Qui dût ainsi prévenir nos amours.

Outre le sexe, et quelque bienséance Qu'il faut garder, vous
vous êtes fait tort.

A quel propos toute cette éloquence ?

Votre beauté m'eût gagné sans effort,

Et de son chef. Je vous le dis encor,

Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.

Ce propos fut à la pauvre Constance Un coup de foudre. Elle
reprit pourtant : J'ai mérité ce mauvais traitement :

Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?

AMOUREUSE

Mon procédé ne me nuirait pas tant.

Si ma beauté n'étoit point effacée.

C'est compliment ce que vous m'avez dit ;

J'en suis certaine, et lis dans votre esprit;

Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.

D'où me vient-il? Je m'en rapporte à vous. N'est-il pas vrai
que naguère, entre nous,

A mes attraits chacun rendoit hommage ?

Ils sont éteints ces dons si précieux :

L'amour que j'ai m'a causé ce dommage;

Je ne suis plus assez belle à vos yeux :

Si je l'étois, je serois assez sage.

— Nous parlerons tantôt de ce point-là,

Dit le galant. 11 est tard, et voilà

Minuit qui sonne; il faut que je me couche. Constance crut qu'elle auroit la moitié D'un certain lit que d'un oeil de pitié Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,

Elle n'osa, de crainte de refus.

Le compagnon, feignant d'être confus,

Se tut long-temps, puis dit : Comment ferai-je ? Je ne me puis
tout seul déshabiller.

— Eh bien ! Monsieur, dit-elle, appellerai-je ?

— Non, reprit-il; gardez-vous d'appeler;

LA COURTISANE

Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,

Ni qu'en ma chambre une fille de joie Passe la nuit au su de tous mes gens.

— Cela suffit, Monsieur, repartit-elle.

Pour éviter ces inconvénients,

Je me pourrois cacher en la ruelle :

Mais faisons mieux, et ne laissons venir Personne ici ; l'amoureuse Constance Veut aujourd'hui de Laquais vous servir : Aceordez-lui pour toute récompense Cet honneur-là. Le jeune homme y consent. Elle s'approche, elle le déboutonne ;

Touchant sans plus à l'habit, et n'osant Du bout du doigt toucher à la personne.

Ce ne fut tout; elle le déchaussa.

Quoi! De sa main? Quoi! Constance elle-même Qui fut -ce donc ? Est-ce trop que cela ?

Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

L'e compagnon dans le lit se plaça,

Sans la prier d'être de la partie.

Constance crut dans le commencement Qu'il la vouloit éprouver seulement,

Mais tout cela passoit la raillerie.

Pour en venir au point plus important :

AMOUREUSE

Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :

Où me coucher ?

CAMILLE

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grâce.

CAMILLE

Je ne saurois ; il fait froid; je suis nu; Délacez-vous. Notre amante ayant vu,

Près du chevet, un poignard dans sa gaine,

Le prend, le tire, et coupe ses habits,

Corps piqué d'or, garnitures de prix, Ajustements de Princesse et de Reine;

Ce que les gens en deux mois à grand'peine Avoient brodé pé-
rit en un moment,

Sans regretter ni plaindre aucunement Ce que le sexe aime
plus que sa vie.

Femmes de France, en feriez-vous autant?

LA COURTISANE

Je crois que non; j'en suis sûr, et partant Cela fut beau sans
cloute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,

Croyant tout fait, et que pour cette fois Aucun bizarre et nou-
veau stratagème Ne viendrait plus son aise reculer.

Camille dit : C'est trop dissimuler;

Femme qui vient se produire elle-même N'aura jamais de
place à mes côtés :

Si bon vous semble, allez vous mettre aux pies. Ce fut bien là
qu'une douleur extrême Saisit la belle ; et si lors, par hasard,

Elle avoit eu dans ses mains le poignard,

C'en étoit fait, elle eût de part en part Percé son cœur. Toute-
fois l'espérance Ne mourut pas encor dans son esprit.

Camille étoit trop connu de Constance :

Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit Chose si dure, et pleine
d'insolence,

Lui qui s'étoit jusques-là comporté En homme doux, civil, et sans fierté,

Cela sembloit contre toute apparence.

Elle va donc en travers se placer

Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise,

AMOUREUSE

Mais point trop fort, de peur de le blesser.

On peut juger si Camille étoit aise.

Quelle victoire ! Avoir mis à ce point Une beauté si superbe et si fiere !

Une beauté; je ne la décris point,

Il me faudroit une semaine entière :

On ne pouvoit reprocher seulement Que la pâleur à cet objet charmant;

Pâleur encor dont la cause étoit telle Qu'elle donnoit du lustre à notre belle. Camille donc s'étend, et, sur un sein Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,

Pose ses pieds, et sans cérémonie Il s'accommode, et se fait un coussin ;

Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée. Par les sanglots notre amante étouffée Lâche la bonde aux pleurs cette lois-là.

Ce fut la fin. Camille l'appela

D'un ton de voix qui plut fort à la belle :

Je suis content, dit-il, de votre amour;

Venez, venez, Constance ; c'est mon tour.

Elle se glisse, et lui, s'approchant d'elle : M'avez-vous cru si dur et si brutal Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?

LA, COURTISANE

Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal :

Je vous voulois donner lieu de me plaire.

Or bien je sais le fond de votre cœur;

Je suis content, satisfait, plein de joie,

Comblé d'amour : et que votre rigueur,

Si bon lui semble, à son tour se déploie ;

Elle le peut ; usez-en librement.

Je me déclare aujourd'hui votre amant,

Et votre époux ; et ne sais nulle Dame,

De quelque rang et beauté que ce soit,

Qui vous valût pour maîtresse et pour femme;

Car le passé rappeler ne se doit

Entre nous deux. Une chose ai-je à dire;

C'est qu'en secret il nous faut marier.

Il n'est besoin de vous spécifier Pour quel sujet : cela vous doit suffire.

Même il est mieux de cette façon-là ;

Un tel hymen à des amours ressemble :

On est époux et galant tout ensemble.

L'histoire dit que le drôle ajouta :

Voulez-vous pas, en attendant le Prêtre,

A votre amant vous fier aujourd'hui ?

Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;

Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.

AMOUREUSE

Il

A tout cela Constance ne dit rien :

C'étoit tout dire ; il le reconnut bien,

N'étant novice en semblables affaires.

Quant au surplus, ce sont de tels mystères Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.

Voilà comment Constance réussit.

Or faites-en, Nymphes, votre profit.

Amour en a dans son Académie,

Si l'on vouloit venir à l'examen,

Que jûimerois, pour un pareil hymen, Mieux que mainte autre à qui l'on se marie. Femme qui n'a filé toute sa vie Tâche à passer bien des choses sans bruit : Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit, Noviciat d'épreuves un peu dures.

Elle en reçut abondamment le fruit ;

Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit, En faire un tel, à toutes aventures.

Ce que possible on ne croira pas vrai,

C'est que Camille, en caressant la belle,

Des dons d'amour lui fit goûter l'essai. L'essai ? Je faux : Constance en étoit-elle Aux éléments ? Oui, Constance en étoit

LA COURTISANE AMOUREUSE

Aux éléments. Ce que la belle avoit Pris et donné de plaisirs en sa vie.

Compter pour rien jusqu'alors se devoit. Pourquoi cela ? Qui-conque aime le die.

NI CAI SE

Ai/< Do

J.Rtrù

Nicaise.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

NICA1SE

Un Apprenti Marchand étoit,
Qu avec droit Nicaise on nommoit; Garçon très neuf, hors sa boutique,

Et quelque peu d'arithmétique ;

Garçon novice dans les tours Qui se pratiquent en amours.

Bons Bourgeois du temps de nos peres S'avisent tard d'être bons freres ;

Ils n'apprennent cette leçon Qu'ayant de la barbe au menton ;

Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte, Ont soin de s'y rendre savants Aussitôt que les autres gens.

Le jeune homme de vieille date,

Possible un peu moins avancé,

Par les degrés n'avoit passé.

NIC AI SE

Quoi qu'il en soit, le pauvre sire En très beau chemin demeura,

Se trouvant court par celui-là :

C'est par l'esprit que je veux dire.

Une belle pourtant l'aima ;

C'étoit la fdle de son Maître,

Fille aimable autant qu'on peut l'être, Et ne tournant autour
du pot,

Soit par humeur franche et sincere.

Soit qu'il fut force d'ainsi faire,

Etant tombée aux mains d'un sot.

Quelqu'un de trop de hardiesse Ira la taxer; et moi, non :

Tels procédés ont leur raison.

Lorsque bon aime une Déesse,

Elle fait ces avances-là ;

Notre belle savoit cela.

Son esprit, ses traits, sa richesse, Engageoient beaucoup de
jeunesse A sa recherche ; heureux seroit Celui d'entre eux qui
cueilleroit,

En nom d'hymen, certaine chose Qu'à meilleur titre elle pro-
mit Au jouvenceau ci-dessus dit :

NIC AI SE

Certain Dieu par fois en dispose, Amour nommé
communément.

Il plut à la belle d élire Pour ce point F Apprenti Marchand :

Bien est vrai, car il faut tout dire, Qu'il étoit très bien fait de
corps, Beau, jeune, et frais : ce sont trésors Que ne méprise au-
cune Dame,

Tant soit son esprit précieux;

Pour une qu'Amour prend par l ame, Il en prend mille par les
veux.

Celle-ci donc, des plus galantes,

Par mille choses engageantes

Tâchoit d'encourager le gars,

N'étoit chiche de ses regards,

Le pinçoit, lui venoit sourire,

Sur les yeux lui mettoit la main,

Sur le pied lui marchoit enfin.

A ce langage il ne sut dire Autre chose que des soupirs, Inter-
prètes de ses désirs.

Tant fut, à ce que dit F Histoire,

De part et d'autre soupiré,

Que, leur feu dûment déclaré,

N1CA1SE

Les jeunes gens, comme on peut croire, Ne s'épargnèrent ni
serments,

Ni d'autres points bien plus charmants, Comme baisers à
grosse usure ;

Le tout sans compte et sans mesure :

Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment;
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus.
Somme toute, il n'y manquoit plus Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux fdles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets; Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point;
Je suis franche : n'attendez point Que, par un langage
ordinaire,
Je vous promette de me faire

NICAISE

Religieuse, à moins qu'un jour L'Hymen ne suive notre amour.
Cet H ymen seroit bien mon compte, N'en doutez point ; mais
le moyen ?

Vous m'aimez trop pour vouloir rien Qui me pût causer de la honte.

Tels et tels m'ont fait demander;

Mon pere est prêt de m'accorder :

Moi, je vous permets d'espérer Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage, Soit Conseiller, soit Président,

Soit veille ou jour de Mariage,

Je serai votre auparavant,

Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia

Comme il put. A huit jours de là,

Il s'offre un parti d'importance.

La belle dit à son ami :

Tenons-nous-en à celui-ci ;

Car il est homme, que je pense,

A passer la chose au gros sas.

La belle en étant sur ce cas,

On la promet ; on la commence :

Le jour des noces se tient prêt.

NICA1SE

Entendez ceci, s'il vous plaît.

Je pense voir votre pensée Sur ce mot-là de commencée.

C'étoit alors, sans point d'abus, Eille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée, Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord, Elle différé le négoce Jusqu'au
propre jour de la noce, De peur de certain accident Qui les
fillettes va perdant.

On mene au moûtier cependant Notre galande encor pucelle :

Le oui fut dit à la chandelle.

L'époux voulut avec la belle S'en aller coucher au retour.

Elle demande encor ce jour,

Et 11e l'obtient qu'avecque peine ; 11 fallut pourtant y passer.

Comme l'aurore étoit prochaine, L'épouse, au lieu de se cou-
cher, S'habille. On eût dit une Reine.

Rien ne manquoit aux vêtements,

NİCA1SE

Perles, bijoux, et diamants :

Son épousé la faisoit Dame.

Son ami, pour la faire femme,

Prend heure avec elle au matin :

Ils dévoient aller au jardin Dans un bois propre à telle affaire ;
Une compagne y devoit faire Le guet autour de nos amants, Com-
pagne instruite du mystère.

La belle s'y rend la première,
Sous le prétexte d'aller faire Un bouquet, dit-elle à ses gens.
Nicaise, après quelques moments,
La va trouver; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
Qu'il fait ici d'humidité !
Foin ! votre habit sera gâté ;
Il est beau ; ce seroit dommage :
Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aille quérir un tapis.
— Eh ! mon Dieu ! laissons les habits, Dit la belle toute piquée
;
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point :

NICAISE

Quand il a temps si fort à point,
Il en faut user : et périssent Tous les vêtements du pays;
Que plutôt tous les beaux habits Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer Un quart-d' heure ! un quart-d'heure est cher. Tandis que tous les gens agissent Pour ma noce,

il 11e tient qu'à vous D'employer des moments si doux.

Ce que je dis ne me sied guère;

Mais je vous chéris, et vous veux Rendre honnête homme, si je peux.

— En vérité, dit l'amoureux,

Conserver étoile si chere Ne sera point mal fait à nous :

Je cours; c'est fait; je suis à vous :

Deux minutes feront l'affaire.

Là-dessus il part, sans laisser Le temps de lui rien répliquer.

Sa sottise guérit la dame;

U11 tel dédain lui vint en l ame,

Qu elle reprit dès ce moment Son cœur, que trop indignement

NICAISE

Elle avoit placé. Quelle honte!

Prince des sots, dit-elle en soi,

Va, je n'ai nul regret de toi :

Tout autre eût été mieux mon compte.

Mon bon Ange a considéré Que tu n'avois pas mérité Une fa-
veur si précieuse :

Je ne veux plus être amoureuse Que de mon mari ; j'en fais
vœu,

Et, de peur qu'un reste de feu A le trahir 11e me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit Quand Nieaise en son lieu
seroit.
A ces mots, la pauvre épousée Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis,
Mais ce n'est plus comme jadis. Amants, la bonne heure 11e
sonne A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'Alphabet d'Amour Qu'un galant près d'une per-
sonne N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.

NICAISE

Fous délais y font du dommage :
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
11 s'en revient, bien résolu D'employer tapis el maîtresse.
Mais quoi ! la dame au bel habit, Mordant ses levres de dépit,
Retournoit voir la compagnie,
Et, de sa flamme bien guérie, Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant, Porter à son mari la chose Qui lui
causoit ce dépit-là.

Quelle chose ? C'est celle-là Que fdlle dit toujours qu'elle a.

Je le crois; mais d'en mettre jà Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose Ce que je sais, c'est qu'en tel cas Fille qui ment ne peclie pas.

Gi •ace à Nicaise, notre belle,

Ayant sa fleur en dépit d'elle,

S'en retournoit tout en grondant, Quand Nicaise, la rencontrant :

NICAISE

A quoi tient, dit-il à la Dame,

Que vous ne m'ayez attendu ?

Sur ce tapis bien étendu

Vous seriez en peu d'heure femme.

Retournons donc sans consulter :

Venez cesser d'être pucelle,

Puisque je puis, sans rien gêter,

Vous témoigner quel est mon zele.

— Non pas cela, reprit la belle ;

Mon pucelage dit qu'il faut Remettre l'affaire à tantôt.

J'aime votre santé, Nicaise,

Et vous conseille auparavant De reprendre un peu votre vent.

Or respirez tout à votre aise ;
Vous êtes Apprenti Marchand,
Faites-vous Apprenti Galant :
Vous n'v serez pas sitôt Maître.
A mon égard, je ne puis être Votre maîtresse en ce métier :
Sire Nicaise, il vous faut prendre Quelque Servante du
quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;
N1CAISE
Mais ce que vaut l'occasion Vous l'ignorez; allez l'apprendre.
Fr 'atjon/ird irzo. P. Martial SC

AUX FILLES

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle;
Il divertit et la laide et la belle ;
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle N'y fait besoin et
ne sert de deux clous :
Or devinez comment ce jeu s'appelle ?

Vous y jouez, comme aussi faisons-nous,

Soit jour, soit nuit ; à toute heure il est doux, Car on y voit assez clair sans chandelle ;

Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;

C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :

De regardants, pour y juger des coups,

Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle :

Or devinez comment ce jeu s'appelle.

COMMENT L'ESPRIT

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,

Ni badiner là-dessus davantage,

Je vais encor vous en dire un usage :

Il fait venir l'esprit et la raison ;

Nous le voyons en mainte bestiole.

Avant que Lise allât en cette école,

Lise n'étoit qu'un misérable oison ; Coudre et filer c'étoit son exercice,

Non pas le sien, mais celui de ses doigts ; Car que l'esprit eut part à cet office,

Ne le croyez : il n'étoit nuis emplois Où Lise put avoir l'ame occupée;

Lise songeoit autant que sa poupée.

Cent fois le jour sa mere lui disoit : Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse. La pauvre fille aussitôt s'en alloit Chez les voisins, affligée et honteuse,

Leur demandant où se vendoit l'esprit.

On en rioit ; à la fin on lui dit :

Ail ez trouver Pere Bonaventure,

Car il en a bonne provision.

Incontinent la jeune créature S'en va le voir, non sans confusion;

Elle eraignoit que ce ne bit dommage

VIENT AUX FILLES

De détourner ainsi tel personnage.

Me voudroit-il faire de tels présents,

A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ? Vaux-je cela ? disoit en soi la belle.

Son innocence augmentoit ses appas.

Amour n'avoit à son croc de pueelle Dont il crût faire un aussi bon repas.

Mon Révérend, dit-elle au béat homme,

Je viens vous voir : des personnes m'ont dit Qu'en ce Couvent on vendoit de l'esprit ;

Votre plaisir seroit-il qu'à crédit

J'en pusse avoir? Non pas pour grosse somme;

A gros achat mon trésor ne suffit ;

Je reviendrai s'il m'en faut davantage,

Et cependant prenez ceci pour gage.

A ce discours, je ne sais quel anneau,

Qu'elle droit de son doigt avec peine,

Ne venant point, le Pere dit : Tout beau ;

Nous pourvoirons à ce qui vous amène,

Sans exiger nul salaire de vous :

Il est marchande et marchande, entre nous ;

A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne. Entrez ici; suivez-moi hardiment;

Nul ne nous voit, aucun ne nous entend ;

COMMENT L'ESPRIT

Tous sont au Chœur; le Portier est personne Entièrement à ma dévotion,

Et ces murs ont de la discrétion.

Elle le suit ; ils vont à sa cellule.

Mon Révérend la jette sur un lit,

Veut la baiser. La pauvrette recule Un peu la tête, et l'innocente dit :

Quoi! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?

— Et vraiment oui, repart sa Révérence;

Puis il lui met la main sur le téton.

Encore ainsi ? — Vraiment oui : comment donc? La belle prend le tout en patience.

Il suit sa pointe, et d'encor en encor Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,

Tant et si bien qu'il arrive à bon port.

Lise rioit du succès de la chose.

Bonaventure à six moments de là Donne d'esprit une seconde dose.

Ce 11e fut tout, une autre succéda ;

La charité du beau Pere étoit grande.

Eh bien! dit-il, que vous semble du jeu?

— A nous venir l'esprit tarde bien peu,

Reprit la belle. Et puis elle demande :

Mais s'il s'en va ? — S'il s'en va, nous verrons ;

VIENT AUX FILLES

D'autres secrets se mettent en usage.

— N'en cherchez point, dit Lise, davantage ;

De celui-ci nous nous contenterons.

— Soit fait, dit-il ; nous recommencerons,

Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.

Le pis aller sembla le mieux à Lise.

Le secret même encor se répéta Par le Pater; il aimoit cette danse.

Lise lui fait une humble révérence,

Et s'en retourne en songeant à cela.

Lise songer! Quoi! Déjà Lise songe!

Elle fait plus, elle cherche un mensonge,

Se doutant bien qu'on lui demanderoit,

Sans y manquer, d'où ce retard venoit.

Deux jours après, sa compagne Na nette S'en vient la voir;
pendant leur entretien Lise revoit. Nanette comprit bien,

Comme elle étoit clairvoyante et finette,

Que Lise alors ne revoit pas pour rien.

Elle fait tant, tourne tant son amie Que celle-ci lui déclare le tout.

L'autre n'étoit à Four endormie.

Sans rien cacher, Lise de bout en bout,

De point en point, lui conte le mystère,

ETC

Dimensions de l'esprit du beau Pere,

Et les encore, enfin tout le Plioebé.

Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce Quand et par qui
l'esprit vous lut donné. Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre Frere Alain Qui m'a donné de l'esprit un
matin.

— Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Lise,

Alain mon frere ! Ab ! je suis bien surprise !

Il n'en a point, comme en donneroit-il ?

— Sotte, dit l'autre, bēlas ! tu n'en sais guère Apprends de moi
que pour pareille affaire

11 n'est besoin que l'on soit si subtil.

Ne me crois-tu ? Sacbe-le de ta mere ;

Elle est experte au fait dont il s'agit.

Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit :

Vivent les sots pour donner de l'esprit!

Lise s'en tint à ce seul témoignage Et ne crut pas devoir parler
de rien.

Vous voyez donc que je disois fort bien Quand je disois que ce
jeu là rend sage.

l'abbesse malade.

Imp. IJ ornai. Ion.

‘khw 1(1 /A I

b'ir.iio^Bi"i ab n i--yU

.JAiTHAl/ *j«q yJ‘K>'l-in;a'I » V/biO

L'Abbesse malade.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

L'ABBESSE MALADE

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.

Lequel des deux doit l'emporter ici ?

Ce n'est mon fait : l'un dira que l'Abbesse En usa bien, l'autre
au contraire mal,

Selon les gens : bien ou mal, je 11e laisse D'avoir mon compte,
et montre en général, Par ce que fit tout un troupeau de Nonnes,
Qu'ouailles sont la plupart des personnes : Qu'il en passe une, il
en passera cent,

Tant sur les gens est l'exemple puissant î Je le repète, et dis,
vaille que vaille :

Le monde 11'est que franche moutonnaille. Du premier coup
11e croyez que l'on aille A ses périls le passage sonder;

On est long temps à s'entre-regarder ;

Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,

L'ABBESSE MALADE

Le reste suit et fait ce qu'il voit faire.

Qu'un seul mouton se jette en la rivière, Vous ne verrez nulle
âme moutonnière Rester au bord ; tous se noieront à tas ; Maître
François en conte un plaisant cas.

Ami lecteur, ne te déplaira pas

Si, surseoyant ma principale Histoire,

Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'Oracle consulter;

Il navigeoit, ayant dans la cervelle Je 11e sais quoi qui vint
l'inquiéter.

Dindenaut passe et « Médaille » l'appelle « De vrai Cocu ». Dindenaut dans sa nef Menoit moutons. Vendez m'en un, dit l'autre. — Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre, Penseriez-vous qu'on put venir à chef D'assez priser ni vendre telle aumaille ? Panurge dit : Notre ami, coûte et vaille, Vendez m'en un pour or ou pour argent.

U11 fut vendu. Panurge incontinent Le jette en mer, et les autres de suivre;

Au Diable l'un, à ce que dit le Livre,

Qui demeura. Dindenaut au collet Prend un béliet, et le béliet l'entra jue ;

L'ABBESSE MALADE

Adieu mon homme; il va boire au godet. Or revenons; le Prologue me mène Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord Que tout exemple est de force très grande En rapportant la Moutonnière bande,

Car notre Histoire est d'ouailles encor;

Une passa, puis une autre, et puis une : Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune On vit enfin celle qui les gardoit Passer aussi : c'est en gros tout le Conte.

A oici comment en détail on le conte.

Certaine Abbessse un certain mal avoit,

Pâles couleurs nommé parmi les (illes ;

Mal dangereux, et qui des plus gentilles Détruit l'éclat, fait languir les attraits.

Notre malade avoit la face blême

Tout justement comme un Saint de Carême

Bonne d'ailleurs et gente, à cela près.

La Faculté sur ce point consultée,

Après avoir la chose examinée,

Dit que bientôt Madame tomberoit En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit. Force sera que cette humeur la mange,

L'ABBESSE MALADE

A moins que de... l à moins est Bien étrange,) A moins enfin qu'elle n'ait à souhait Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.

Jésus! reprit toute scandalisée

Madame Abbl^e : Hé! que dites-vous là?

Fi ! — Nous disons, repartit à cela La Faculté, que pour chose assurée Vous en mourrez, à moins d'un hou galant :

Bon le faut-il, c'est un point important;

Et si bon n'est, deux en prendrez, Madame.

Ce fut bien pis : non pas que dans son ame Ce bon ne bit par elle souhaité;

Mais le moyen que sa Communauté

Lui vint sans peine approuver telle chose?

Honte souvent est de dommage cause.

Sœur Agnès dit : Madame, croyez-les ;

Un tel remede est chose bien mauvaise;

S'il a le goût méchant à beaucoup près Comme la mort. Vous faites cent secrets;

Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaie? — Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise, Reprit l'Abbesse : or ça, par votre Dieu,

Le feriez-vous ? Mettez-vous en mon lieu.

L'ABBESSE MAI, A DE

— Oui-da, Madame, et dis bien davantage : Votre santé m'est chere jusques-là Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,

Je ne voudrois que dans ce témoignage D'affection pas une de céans Me devançât. Mille remercîments A Sœur Agnès donnés par son Abbesse,

La Faculté dit adieu là-dessus,

Et protesta de ne revenir plus.

Tout le Couvent se trouvoit en tristesse, Quand Sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu La moins sensée, au reste bonne lame,

Dit à ses Sœurs : Tout ce qui tient Madame Est seulement belle honte de Dieu :

Par charité n'en est-il point quelqu'une Pour lui montrer
l'exemple et le chemin ? Cet avis fut approuvé de chacune ;

On l'applaudit ; il court de main en main. Pas une n'est qui
montre en ce dessein De la froideur, soit Nonne, soit Nonnette,
Mere Prieure, ancienne, ou discrète.

Le billet trotte ; on fait venir des gens De toute guise, et des
noirs, et des blancs, Et des tannés. L'escadron, dit l'Histoire,

L'ABBESSE MALADE

Ne fut petit, ni, comme Ton peur croire, Lent à montrer de sa
part le chemin.

Ils ne céd oient à pas une Nonnain Dans le désir de faire que
Madame Ne fut honteuse, ou bien eût dans son ame Tel récipé,
possible, à contre-cœur.

De ses brebis à peine la première A fait le saut qu'il suit une
autre Sœur; Une troisième entre dans la carrière;

Nul 11e veut demeurer en arriéré.

Presse se met pour 11 être la dernière Qui feroit voir son zèle
et sa ferveur A Mere Abbessse. Il n'est aucune ouaille Qui ne s'y
jette, ainsi que les Moutons De Dindenaut, dont tantôt nous par-
lions, S'alloient jetter chez la gent port'écaille. Que dirai plus ?
Enfin l'impression Qu'avoit l'Abbesse encontre ce remede, Sage
rendue, à tant d'exemples cede.

Un jouvenceau fait l'opération Sur la malade. Elle redevient
rose,

Œillet, aurore, et si quelque autre chose De plus riant se peut imaginer.

O d'oux remede ! O remede à donner !

L'ABBESSE MALADE

Remede ami de mainte créature,

Ami des gens, ami de la nature,

Ami de tout, point d'honneur excepté.

Point d'honneur est une autre maladie ;

Dans ses écrits Madame Faculté

N'en parle point. Que de maux en la vie!

LES TROQUEURS

.fc'irroupmT ! - .8-

Ini'.iiojjiri'l ti> nir- i(f

lôn i u n f

Les Troqueurs.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LES TROQUEURS

Le changement de mets réjouit l'homme :

Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci La femme doit être comprise aussi :

Et ne sais pas comme il ne vient de Rome Permission de tro-
quer en Hymen,

Non si souvent qu'on en auroit envie,

Mais tout au moins une fois en sa vie.

Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,

Ainsi soit-il ! Semblable Induit en France Viendroit fort bien,
j'en réponds, car nos gens Sont grands troqueurs ; Dieu nous créa
changeant

Pi *ès de Rouen, pays de sapience,

Deux Villageois avoient chacun chez soi Forte femelle et d'as-
sez bon aloi.

Pour telles gens qui n'y raffinent guere,

LES T HO QUE LJ R S

Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire Qu' Amour les traite
ainsi que des Prélats.

Avint pourtant que, tous deux étant las De leurs moitiés, leur
voisin le Notaire Un jour de fête avec eux chopinoit.

Un des Manants lui dit : Sire Oudinet,

J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.

Vous avez fait sans doute en votre temps Plusieurs contrats de
diverse nature ;

Ne peut-on point en faire un où les gens Troquent de femme ainsi que de monture ? Notre Pasteur a bien changé de Cure :

La femme est-elle un cas si différent ?

Et pargué non, car Messire Grégoire Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire : cc Mes brebis sont ma femme » ; cependant 11 a ch angé ; changeons aussi, compere.

— Ti 'ès volontiers, reprit l'autre Manant ;

Mais tu sais bien que notre ménagère Est la plus belle. Or ça, sire Oudinet,

Sera-ce trop s'il donne son mulet

Pour le retour ? — Mon mulet ? eh î parguenne !

Dit le premier des villageois susdits,

Chacune vaut en ce monde son prix ;

LES TROQUE U1LS

La mienne ira but à but pour la tienne :

On ne regarde aux femmes de si près :

Point de retour,, vois-tu, compere Etienne.

Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.

Tu ne devrois me demander mon âne Tant seulement : troc pour troc, touche là.

Sire Oudinet, raisonnant sur cela,

Dit : Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens;

Mais le meilleur de la bête, à mon sens,

N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses Que je préféré, et qui sont lettres closes; Femmes aussi trompent assez souvent ;

Jà ne les faut éplucher trop avant.

Or sus, voisins, faisons les choses nettes.

Vous ne voulez chat en poche donner Ni l'un ni l'autre ; allons donc confronter Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. L'expédient fut approuvé de tous.

Trop bien voilà Messieurs les deux époux Qui sur ce point triomphent de s'étendre. Tiennette n'a ni suros ni malandre,

Dit le second. — Jeanne, dit le premier,

A le corps net comme un petit denier;

LES TROQUE U RS

Ma foi, c'est bême. — Et Tiennette est amhroise, Dit son époux; telle je la maintien.

L'autre reprit : Compere, tiens-toi bien;

Tu 11e connois Jeanne ma villageoise;

Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ?

L'autre Manant jura : Par la vertu,

Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise, C'est qui des deux
y sait de meilleurs tours;

Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.

A toi, compere. Et de prendre la tasse,

Et de trinquer : Allons, sire Oudinet,

A Jeanne. Top. Puis : A Tiennette. Masse. Somme qu'enfin la
soute du mulet Fut accordée, et voilà marché fait.

Notre Notaire assura l'un et l'autre

Que tels traités alloient leur grand chemin.

Sire Oudinet étoit un bon Apôtre,

Qui se fit bien payer son parchemin.

Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennette :

Il ne voulut rien prendre des maris.

Les Villageois furent tous deux d'avis Que pour un temps la
chose fut secrete;

Mais il en vint au Curé quelque vent.

11 prit aussi son droit ; je n'en assure,

LES TRUQUEURS

Et n'y étois , mais la vérité pure

Est que Curés y manquent peu souvent.

Le Clerc non plus ne lit du sien remise :

Rien ne se perd entre les gens d'Église.

Les permuteurs ne pouvoient bonnement Exécuter un pareil changement Dans ce village à moins que de scandale : Ainsi bien-tôt l'un et l'autre détale,

Et va planter le piquet en un lieu Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu. C'étoit plaisir que de les voir ensemble.

Les femmes même, à Lenvi des maris, S'entredisoient en leur menus devis :

Bon fait troquer, commere ; à ton avis:'

Si nous troquions de Valet ? Que t'en sein ble Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.

L'autre d'abord eut un très bon effet;

Le premier mois très bien ils s'en trouvèrent Mais à la lin nos «eus se déboutèrent.

Compere Etienne, ainsi qu'on peut penser, Fut le premier des deux à se lasser,

Pleurant Tiennette ; il y perdoit sans doute. Compere Cille eut regret à sa soute :

11 ne voulut retroquer toutefois.

LES TH OQ LEURS

Qu'en avint-il ? Un jour, parmi les bois,

Etienne vit toute fine seulette

Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette

Qui, par h asard, dormoit sous la coudrette.

11 s'approcha, l'éveillant en sursaut.

Elle du troc ne se souvint pour l'heure,

Dont le galant, sans plus longue demeure,

En vint au point. Bref, ils firent le saut.

Le Conte dit qu'il la trouva meilleure Qu'au premier jour.
Pourquoi cela ? Pourquoi Belle demande! En l'amoureuse loi,

Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette Vaut mieux
que pain qu'on cuit, et qu'on acheté .le m'en rapporte aux plus
savants ([lie moi.

11 faut pourtant que la chose soit vraie,

Et qu'après tout Hyménée et l'Amour Vie soient pas gens à
cuire en même four, Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudra ie.

On y fit chere : il ne s'y servit plat Oû Maître Amour, Cuisinier
délicat, lit plus friand que n'est Maître Hyménée,

N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compere Etienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : Cille a quelque secret ;

LES T LOQUE LUS

J'ai retrouvé Tiennette plus jolie Qu elle ne fut onc en jour de sa vie. Reprenons-la, faisons tour de Normand; Dédisons-nous, usons du Privilège.

Voilà PExploit qui trotte incontinent Aux fins de voir le troc et changement Déclaré nul, et cassé nettement.

Gill e assigné de son mieux se défend.

Un Promoteur intervient pour le Siégé Episcopal, et vendique le cas.

Grand bruit par-tout, ainsi que d ordinaire ;

Le Parlement évoque à soi l'affaire.

Sire Oudinet, le faiseur de contrats,

Est amené ; Ton l'entend sur la chose.

Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause,

Car c'est un fait arrivé depuis peu.

Pauvre ignorant que le compere Etienne !

Contre ses fins cet homme, en premier lieu,

Va de droit fil; car, s'il prit à ce jeu Quelque plaisir, c'est qu'alors la Chrétienne N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc Que, pour toujours, il la laissât à Gille,

Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,

A l'loît souvent en chantant sa chanson;

LES TROQUEURS

L'y rencontrer étoit chose facile ;

Et, supposé cpie facile ne fut,

Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.

Mais allez-moi prêcher cette doctrine A des manants : ceux-ci pourtant avoient Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient Sans le dédit ; c'étoit pièce assez line Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.

J'ai grand regret de n'en avoir les gants,

Et dis parfois, alors que j'y rumine :

Auroit-on pris des Croquants pour troquants En fait de femme? Il faut être honnête homme Pour s'aviser d'un pareil changement.

Or n'est l'affaire allée en Cour de Rome ;

Trop bien est-elle au Sénat de Rouen.

Là le Notaire aura du moins sa gamme

En plein Bureau. Dieu gard' sire Oudinet D'un Rapporteur, barbon et bien en femme, Qui f'asse aller la chose du bonnet.

('AS DE CONSCIENCE

- • h oi • : n) rx i —

lt * R, nià9a ;

Le Cas cle conscience

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE CAS DE CONSCIENCE

Les gens du Pays des Fables Donnent ordinairement Noms et titres agréables Assez libéralement ;

Cela ne leur coûte guere :

Tout leur est Nymphé ou Bergère, Et Déesse bien souvent.

Horace n'y faisoit faute :

Si la servante de Pilote Au lit de notre homme alloit, C'étoit aussitôt Ille ;

C'étoit la Nymphé Egérie ;

C'étoit tout ce qu'on vouloit.

Dieu, par sa bonté profonde,

Un beau jour mit dans le Monde Apollon son serviteur,

i 56 LE CAS DE CONSCIENCE

Et l'y mit justement comme Adam le nomenclateur,

Lui disant : Te voilà ; nomme.

Suivant cette antique loi,

Nous sommes parrains du Roi.

De ce privilège insigne,

Moi, faiseur de vers indigne,

Je pourrais user aussi Dans les Contes que voici,

Et, s'il me plaisoit de dire,

Au lieu d'Anne, Silvanire,

Et, pour Messire Thomas,

Le grand Druide Adamas,

Me mettroit-on à l'amende ?

Non ; mais, tout considéré,

Le présent Conte demande Qu'on dise Anne et le Curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son vill Pour la perle et le parangon.

Etant un jour près d'un rivage, Elle vit un jeune garçon Se ba igner nud. La fillette étoit drue, Honnête toutefois ; l'objet plut à sa vue.

LE CAS DE CONSCIENCE i57

Nuis défauts ue pouvoient être au gars reprochés; Puis, dès auparavant aimé de la bergere,

Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés; Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière. Anne ne craignoit rien; des saules la couvroient Comme eut fait une jalousie :

Cà et là ses regards en liberté couroient

Où les portoit leur fantaisie ;

Cà et là, c'est-à-dire aux différents attraits

Du garçon au corps jeune et frais,

Blanc, poli, bien formé, de taille haute et droite, Digne enfin des regards d'Annette.

D'abord une honte secrete La fit quatre pas reculer ;

L'Amour, huit autres avancer.

Le scrupule survint, et pensa tout gêter ;

Anne avoit bonne conscience ;

Mais comment s'abstenir? Est-il quelque défense Qui Lemporte sur le désir,

Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?

La belle à celui-ci fit quelque résistance :

A la fin, ne comprenant pas Comme on peut pécher de cent pas,

Elle s'assit sur l'herbe ; et, très frot attentive,

LE CAS DE CONSCIENCE

Annette la contemplative

Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu Comme on dessine sur nature ?

On vous campe une créature,

Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu; Puis force gens, assis comme notre bergere,

Font un crayon conforme à cet original.

Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire Un qui ne ressembloit pas mal.

Elle y seroit encor si Guillot, c'est le sire,

Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,

Plus fort qu'à l'ordinaire ; et c'eût été grand cas Qu'après de semblables idées Amour en fût demeuré là :

11 comptoit pour siennes déjà Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela,

Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,

Ne laissant pas pourtant de récapituler

Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.

Anne, faisant passer ses péchés en revue,

LE CAS DE CONSCIENCE

Comme un passe-volant mit en un coin ce cas,

M ais la chose fut apperçue.

Le curé Messire Thomas Sut relever le fait, et, comme I on peut croire,

En Confesseur exact il lit conter fliistoire,

Et circonstanciel' le tout fort amplement,

Pour en connoître l'importance,

Puis faire aucunement cadrer la pénitence,

Chose où ne doit errer un Confesseur prudent.

Celui-ci mal-mena la belle :

Être dans ses regards à lel point sensuelle !

C'est, dit-il, un très grand péché;

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché. Cependant la peine imposée Fut à souffrir assez aisée.

Je n'en parlerai point|; seulement on saura Que Messieurs les Curés, en tous ces cantons-là, Ainsi qu'au notre, avoient des dévots et dévotes, Qui, pour l'examen de leurs fautes,

Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon Que le compte à rendre étoit long.

Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,

Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand ; Tout aussitôt
le jeune amant

160 LE C VS DE CONSCIENCE

Le donne à sa maîtresse; elle, toute joyeuse,

Le va porter du même pas Au curé Messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire; et le drôle D'un petit coup sur l'épaule La lilette régala,

Lui sourit, lui dit : Voilà M on fait, joignant à cela D'autres petites affaires.

C étoit jour de Calende ('), et nombre de confrères Dévoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement M'obliger? dit-il à la belle;

Accommodez chez vous ce poisson promptement, Puis l'apportez incontinent :

Ma Servante est un peu nouvelle.

Anne court ; et voilà les Prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte Aucuns des vins sont approuvés;

Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table ; et le Doyen Prend place, en saluant toute la compagnie.

(i j C'est un jour où les Curés du Diocèse s'assemblent, pour parler des affaires communes, eliez quelqu'un d'eux, qui leur

donne à dîner ordinairement; et cela se fait tous les mois. (Note de La Fontaine. J

LE CAS DE CONSCIENCE

Raconter leurs propos seroit chose infinie;

Puis le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois, sans permuter pas une.

Santés, Dieu sait combien! Chacun à sa chacune But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit Potage, menus mets, et même jusqu'au fruit,

Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'aeheve Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don, L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.

Légère de brochet la troupe enfin se leve.

Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge : il alla Dire ceci, dire cela,

A Madame Anne, le jour même ;

L'appela cent fois sotté, et, dans sa rage extrême,

Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

Traiter votre Curé, dit-il, comme un coquin!

Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs, sont-ce canailles ?
Alors, par droit de représailles,

Anne dit au Prêtre outragé :

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

li.

J'r'aqoruzrd. znv . 2 ? Zfa/'tial sc.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE

Maître François dit que Papimanie Est un pays où les gens sont heureux :

Le vrai dormir ne fut fait que pour eux ; Nous n'en avons ici que la copie,

Et, par Saint Jean, si Dieu me prête vie, Je le verrai ce pays où l'on dort.

On y fait plus, on n'y fait nulle chose : C'est un emploi que je recherche encor. Ajoutez-y quelque petite dose D'amour honnête, et puis me voilà fort. Tout au rebours, il est une Province Où les gens sont haïs, maudits de Dieu : On les connoit à leur visage mince ;

Le long dormir est exclus de ce lieu.

Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente A vos regards, ayant face riante,

LE DIABLE

Couleur vermeille et visage replet,

Taille 11011 pas de quelque mingrelet,

Dire pourrez, sans que Ton vous condamne : Cettui me semble, à le voir, Papimane.

Si, d'autre part, celui que vous verrez N'a l'oeil riant, le corps rond, le teint frais, Sans hésiter qualifiez cet homme Papefiguier. Papefigue se nomme L'Isle et Province où les gens autrefois Firent la figue au portrait du Saint-Pere : Punis en sont, rien chez eux ne prospéré ; Ainsi nous l'a conté Maître François.

L'Isle fut lors donnée en apanage A Lucifer; c'est sa maison des champs.

On voit courir par tout cet héritage Ses Commensaux, rudes à pauvres gens, Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes, Si maints tableaux ne sont point apocryphes. Avilit un jour qu'un de ces beaux Messieurs Vit un Manant rusé, des plus trompeurs, Verser un champ dans l'Isle dessusdite.

Bien paroissoit la terre être maudite,

Car le Manant avec peine et sueur La retournoit et faisoit son labeur.

DE PAPEF1GUIEHE

Survient un Diable, à titre de Seigneur;

Ce Diable étoit des gens de l'Evangile,

Simple, ignorant, à tromper très facile,

Bon Gentilhomme, et qui, dans son courroux, N'avoit encor tonné que sur les choux ;

Plus ne savoit apporter de dommage :

Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage N'est mon talent; je suis un Diable issu De n obi e race, et qui n'a jamais su Se tourmenter ainsi que font les autres.

Tu sais, Vilain, que tous ces champs sont nôtres ; Ils sont à nous dévolus par l'Edit Qui mit jadis cette îsle en interdit;

Vous y vivez dessous notre police :

Partant, Vilain, je puis avec justice M'attribuer tout le fruit de ce champ ;

Mais je suis bon, et veux que dans un an Nous partagions sans noise et sans querelle. Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?

Le Manant dit : Monseigneur, pour le mieux,

Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle,

Car c'est un grain qui vient fort aisément.

— Je ne commis ce grain-là nullement,

Dit le Lutin. Comment dis-tu?... Touzelle?...

LE DIABLE

Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle De cette sorte : or emplis-en ce lieu : Touzelle soit, touzelle, de par Dieu!

J'en suis content. Fais donc vite, et travaille ; Manant, travaille, et travaille, Vilain : Travailler est le fait de la canaille ;

Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,

Ni que par moi ton labeur se consomme :

Je t'ai jà dit que j'étois Gentilhomme,

Né pour cliommer, et pour 11e rien savoir. Voici comment ira
notre partage :

Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir Ce qui hors terre et
dessus l'héritage Aura poussé, demeurera pour toi ;

L'autre dans terre est réservé pour moi. L'août arrivé, la tou-
zelle est sciée,

Et tout d'un temps sa racine arrachée,

Pour satisfaire au lot du Diableteau.

Il y eroit la semence attachée,

Et que l'épi, non plus que le tuyau,

N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.

Le Laboureur vous la serra très bien.

L'autre au marché porta son chaume vendre. O11 le hua, pas
un n'en offrit rien :

DE PAPEFIGU1ERE

Le pauvre Diable étoit prêt à se pendre.

11 s'en alla chez son co-partageant :

Le drôle avoit la touzelle vendue,

Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,

Ne manquant pas de bien cacher l'argent. Bien le cacha; le
Diable en fut la dupe. Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;

C'est ton métier : je suis Diable de Cour, Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe. Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain Planter me faut ou navets ou carottes;

Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes, Si mieux n'aimez raves dans la saison.

— Raves, navets, carottes, tout est bon,

Dit le Lutin : mon lot sera hors terre;

Le tien dedans, ^e ne veux point de guerre Avecque toi, si tu ne m'y contrains ;

Je vais tenter quelques jeunes Nonnains. L'auteur ne dit ce que firent les Nonnes.

Le temps venu de recueillir encor,

Le Manant prend raves belles et bonnes; Feuilles sans plus tombent pour tout trésor Au Diableteau, qui, l'épaule chargée,

LE DIABLE

Court au marché. Grande fut la risée ; Chacun lui dit son mot cette fois-la : Monsieur le Diable, où croît cette denrée ? Où mettez-vous ce qu'on en donnera ?

Plein de courroux, et vuide de pécune, Léger d'argent, et chargé de rancune, l! va trouver le Manant, qui rioit A\ ec sa femme, et se solacioit.

Ah! par la mort! par la sang! par la tête ! Dit le Démon, il le paiera, parbieu !

Vous voici donc, Phli pot, la bonne bête! Cà, ca, galons-le en enfant de bon lieu. Mais il vaut mieux remettre la partie ;

.l'ai sur les bras une Dame jolie A qui je dois faire franchir le pas.

L!le le veut, et puis ne le veut pas. L'époux n'aura dedans la Confrérie Sitôt un pied qu'à vous je reviendrai, Maître Phlipot, et tant vous galeraï Que ne jouerez ces tours de votre vie.

A coups de griffe il faut que nous voyions Lequel aura de nous deux belle amie,

Et j ouira du fruit de ces sillons.

Prendre pourrois d'autorité suprême

DE PAPEFIGUIERE

Touzelle et grain, champ et rave, enfin tout; M ais je les veux avoir par le bon bout. N'espérez plus user de stratagème.

Dans huit jours d'hui je suis à vous, Phlipot; Et touchez là, ceci sera mon arme.

Le Villa geois, étourdi du vacarme,

Au Farfadet ne put répondre un mot.

Perrette en rit : c'éloit sa ménagère,

Bonne galante en toutes les façons,

Et qui sut plus ([ue garder les moutons,

Tant qu'elle fut en âge de bergere.

Elle lui dit : Phlipot, ne pleure point;

Je veux d'ici renvoyer de tout point Ce Diableteau : c'est un
jeune Novice Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors :

Mon petit doigt sauroit plus de malice,

Si je voulois, que n'en sait tout son corps.

Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,

Se va cacher, non point dans une cave,

Trop bien va-t-il se plonger tout entier Dans un profond et
large bénitier.

Aucun Démon n'eût su par où le prendre, Tant fût subtil ; car
d'étoles, dit-on,

Il s'affubla le chef pour s'en défendre,

LE DIABLE

S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.

Or le laissons, il n'en viendra pas faute.

Tout le Clergé chante autour, à voix haute :

« Vade rétro ». Perrette cependant Est au logis le Lutin
attendant.

Le Lutin vient; Perrette, échevelée,

Sort et se plaint de Phlipot, en criant :

Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !

Il m'a perdue, il m'a toute affolée !

Au nom de Dieu ! Monseigneur, sauvez-vous ; A coups de griffe, il m'a dit en courroux Qu'il se devoit contre votre Excellence Battre tantôt, et battre à toute outrance.

Pour s'éprouver le perfide m'a fait Cette balafre. A ces mots au Folet Elle fait voir... Et quoi? Chose terrible.

Le Diable en eut une peur tant horrible Qu'il se signa, pensa presque tomber :

One n'a voit vu, ne lu, n'ouï conter Que coups de griffe eussent semblable forme. Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme Solution de continuité,

11 demeura si fort épouvanté

Qu'il prit la luite, et laissa là Perrette.

DE PAPEFIGUIERE

Tous les voisins chommerent la De ce Démon ; le Clergé ne fut Des plus tardifs à prendre part

défaite

pas

au cas.

I' l'RONDI

[mmogxrfi ab rii-goO .jiiTa/.W 'IB») iaïlOI-IJfi') t f; Vvi/iûJ

(Si. — Féronde.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

FÉRONDE

OU LE PURGATOIRE

Vers le Levant le Vieil de la Montagne Se rendit craint par un moyen nouveau.

Craint n'étoit-il pour l'immense campagne Qu'il possédât, ni pour aucun monceau D'or ou d'argent, mais parcequ'au cerveau De ses sujets il imprimoit des choses Qui de maint fait courageux étoient causes. 11 choisissoit entre eux les plus hardis,

Et leur faisoit donner du Paradis Un avant-goût à leur sens perceptible,

Du Paradis de son Législateur;

Rien n'en a dit ce Prophète menteur Oui ne devint très croyable et sensible A ces gens-là. Comment s'v prenoit-on ?

On I es faisoit boire tous de façon

Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison

FEU ONDE

En cet état, privés de connoissance,

On 1 es portoit en d'agréables lieux.

Ombres frais, jardins délicieux,
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés, et beaux par excellence; Chaque réduit en
avoit à couper.

Si se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se crovoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus Le faux Mahom. Loi
s de faire accointance,
Tu res d'approcher, tendrons d'entrer en danse, Au gazouillis
des ruisseaux de ces bois,

Au son des luths accompagnant les voix Des rossignols. 11
n'est plaisir au monde Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis ;

Les gens trouvoient en son charmant pourpris Les meilleurs
vins de la machine ronde,

Dont ne manquoient encor de s'enivrer Et de leurs sens perdre
l'entier usage.

On les faisoit aussitôt reporter Au premier lieu. De tout ce tri-
potage Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement

OU LE PURGATOIRE

Que quelque jour de semblables délices Les attendoient, pour-
vu (jue hardiment,

Sans redouter la mort ni les supplices,

Us fissent chose agréable à Mahoin,

Servant leur Prince en toute occasion.

Par ce moyen leur Prince pou voit dire Qu'il avoit gens à sa dévotion,

Déterminés, et qu'il n'étoit Empire Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolix sur ce cas Pour confirmer l'histoire de Féronde.

Féconde étoit un sot de par le monde,

Riche Manant, ayant soin du tracas,

Dixmes, et cens, revenus, et ménage D'un Abbé blanc, j'en sais de ce plumage Qui valent bien les noirs, à mon avis,

En fait que d'être aux maris secourables, Quand forte tâche ils ont en leur logis,

Si qu'il y faut Moines et gens capables.

Au lendemain celui-ci ne songeoit,

Et tout son fait dès la veille mangeoit,

Sans rien garder, non plus qu'un droit Apôtre N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre, Que de chercher où gisoient les bons vins,

FERONDE

Les bons morceaux, et les bonnes commeres, Sans ou bl ier les
gaillardes Nonnains,

Dont il faisoit peu de part à ses Freres.

Féronde avoit un joli chaperon Dans son logis, femme sienne;
et dit-on Que parentelle étoit entre la Dame Et notre Abbé ; car
son prédécesseur,

Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l ame, En étoit pere,
et la donna pour femme A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race Communément lille bâ-
tarde chasse.

Celle-ci donc 11e lit mentir le mot.

Si n'étoit pas l'époux homme si sot Qu'il n'en eut doute, et 11e
vit en l'affaire Un peu plus clair qu'il n étoit nécessaire.

Sa femme alloit toujours chez le Prélat,

Et prétextoit ses ail ées et venues Des soins divers de cet
Economat.

Elle allé guoit mille affaires menues ;

C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;

C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine;

Bref il n étoit nul jour en la semaine,

Nulle heure au jour, qu'on 11e vit en ce lieu

OU UE PURGATOIRE

Ua Receveuse. Alors le Pere en Dieu Ne manquoit pas d'écarter tout son monde; Mais le mari, qui se doutoit du tour, Rompoit les chiens, 11e manquant au retour D'imposer mains sur Madame Féronde;

One il 11e fut un moins commode époux. Esprits ruraux volontiers sont jaloux,

Et sur ce point à chausser difficiles,

N'étant pas faits aux coutumes des Ailles. Monsieur l'Abbé trouvoit cela bien dur, Comme Prélat qu'il étoit, partant homme Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,

Ainsi que fait lout bon suppôt de Rome.

Ce n'est mon goût ; je 11e veux de plein saut Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;

En amour dea, non en guerre ; il ne faut Prendre ceci pour guerriere bravade,

Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.

Que l'autre usage ait la raison pour soi,

Je m'en rapporte, et reviens à l'Histoire Du Receveur, qu'on mit en Purgatoire Pour le guérir; et voici comme quoi.

Par le moyen d'une poudre endormante,

U' Abbé le plonge en un très long sommeil.

FÉRONDE

On le croit mort; on l'enterre; l'on chante.

Il est surpris de voir, à son réveil,

Autour de lui gens d'étrange maniéré ;

Car il étoit au large dans sa biere,

Et se pouvoit lever de ce tombeau Qui conduisoit en un profond caveau.

D'abord la peur se saisit de notre homme. Qu'est-ce cela ? Songe-t-il ? Est-il mort ? Seroit-ce point quelque espece de sort ?

Puis il demande aux gens comme on les nomme Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu L'on le retient, et qu'a-t-il fait à Dieu ?

L'un d'eux dit : Console-toi, Féronde;

Tu te verras citoyen du haut monde Dans mille ans d'hui, complets et bien comptés Auparavant il faut d'aucuns péchés Te nettoyer en ce saint Purgatoire :

Ton aine un jour plus blanche que l'ivoire En sortira. If Ange consolateur

Donne, à ces mots, au pauvre Receveur Huit ou dix coups de forte discipline,

En lui disant : C'est ton humeur mutine,

Et trop jalouse et déplaisant à Dieu,

Qui te relie pour mille ans en ce lieu.

OU LE PURGATOIRE

Le Receveur, s'étant frotté l'épaule,

Fait un soupir : Mille ans! c'est bien du temps! Vous noterez
que l'Ange étoit un drôle,

Un Frere Jean, Novice de léans.

Ses compagnons jouoient chacun un rôle Pareil au sien des-
sous un feint habit.

Le Receveur requiert pardon, et dit :

Las! si jamais je rentre dans la vie,

Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,

Ne rentreront dans mon maudit esprit :

Pourrois-je point obtenir cette grâce ?

On la lui fait espérer, non si tôt ;

Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;

Là cependant il aura ce qu'il faut Pour sustenter son corps,
rien davantage, Quelque grabat, du pain pour tout potage, Vingt
coups de fouet chaque jour, si l'Abbé, Comme Prélat rempli de
charité,

N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette, Non le total des
coups, mais quelque quart, Voire moitié, voire la plus grand'part
;

Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,

A ce sujet disant mainte oraison.

L'Ange en après lui fait un long sermon :

FÉIVONDE

A tort, dit-il, tu conçus du soupçon :

Les gens d'Église ont-ils de ces pensées ?

Un Abbé blanc! C'est trop d'ombrage avoir; Il n'écherroit que dix coups pour un noir. Défais-toi donc de tes erreurs passées.

Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? Cependant Sire Prélat et Madame Féronde Ne laisse perdre un seul petit moment.

Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?

— Ce qu'elle y fait ? Tout bien. Notre Prélat L'a consolée, et Ion Économat

S'en va son train toujours à l'ordinaire.

— Dans le Couvent toujours a-t-elle affaire ?

— Où donc ? Il faut qu'ayant seule à présent Le faix entier sur soi, la pauvre femme,

Bon gré, mal gré, léans aille souvent,

Et plus encor que pendant ton vivant.

Un tel discours ne plaisoit point à l'Ame ; Ame j'ai cru le devoir appeler,

Ses pourvoyeurs ne le faisant manger Ainsi qu'un corps. Un
mois à celte épreuve Se passe entier, lui jeûnant, et l'Abbé Multi-
pliant œuvres de charité,

Et mettant peine à consoler la veuve.

OU LE PURGATOIRE

Tenez pour sûr qu'il y lit de son mieux.

Son soin ne fut long-temps infructueux;

Pas ne semoit en une terre ingrate.

Pater Abbas avec juste sujet Appréhenda d'être pere en effet.

Comme il n'est bon que telle chose éclate Et que le fait ne
puisse être nié,

Tant et tant fut par sa Paternité

Dit d'oraisons qu'on vit du Purgatoire

L'Ame sortir, légère, et n'ayant pas

Once de chair. Un si merveilleux cas

Surprit les gens. Beaucoup n'e vouloient croire

Ce qu'ils voyoient. L'Abbé passa pour saint...

L'époux pour sien le fruit posthume tint,

Sans autrement de calcul oser faire.

Double miracle étoit en cette affaire,

Et la grossesse, et le retour du mort.

On en chanta Te Deum à renfort;

Stéril ité régnoit en mariage

Pendant cet an, et même au voisinage De l'Abbaye, encor bien
que léans On se vouât pour obtenir enfants.

A tant laissons l'Econome et sa femme,

Et ne soit dit que nous autres époux

F E R O N D E O U L E P U R G A T O I R E

INous méritons ce qu'on fit à cette Ame Pour la guérir de ses
soupçons jaloux.

LE PSAUTIER

/isifjif»?/] f)k J — .e8

trtr.nn^ivrl oh fiis- <T

■ JAI I î-IAI/. 'I i '< l'H ll-iJJt'l I i; ôvi-îi.)

Le Psautier.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

Nonnes, souffrez pour la dernière lois Qu'en ce Recueil, malgré moi, je vous place.

De vos bons tours les Contes ne sont froids ; Leur aventure a
11e sais quelle grâce Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix. En-
core un donc, et puis c'en seront trois.

Trois! Je faux d'un; c'en seront au moins quatre. Comptons-les bien : Mazet le compagnon ; L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon

J Os

Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;

Ce Conte-ci, qui n'est le moins frippon ;

Quant à Sœur Jeanne ayant fait un poupon,

Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.

Les voilà tous; quatre, c'est compte rond.

Vous me direz : C'est une étrange affaire Que nous ayons tant de part en ceci.

LE PSAUTIER

One voulez-vous? Je n'y saurois que faire; Ce n'est pas moi (jui le souhaite ainsi.

Si vous teniez toujours votre Bréviaire, Vous n'auriez rien à démêler ici,

Mais ce n'est pas votre plus grand souci. Passons donc vite à la présente Histoire.

Dans un Couvent de Nonnes fréquentoit Un jouvenceau, friand, comme on peut croire De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit Goût à le voir, et des vœux le couvoit,

Lui sourioit, faisoit la complaisante Et se disoit sa très humble servante,

Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.

Le Conte dit (pie léans il n'étoit Vieille ni jeune à qui le personnage Ne fit songer quelque chose à part soi ; Soupîrs trottoient ; bien voyoit le pourquoi, Sans qu'il s'en mît en peine davantage.

Sœur Isabeau seule pour son usage Eut le galant. Elle le méritoit,

Douce d'humeur, gentille de corsage,

Et n'en étant qu'à son apprentissage,

Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit

LE PSAUTIER

Pour deux raisons : son amant, et ses charmes. Dans ses amours chacune Lépioit ;

Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes. Tant et si bien Pépièrent les Sœurs Qu'une nuit sombre, et propre à ces douceurs Dont on confie aux ombres le mystère.

En sa cellule on ouït certains mots,

Certaine voix, enfin certains propos

Qui n'étoient pas sans doute en son Bréviaire.

C'est le galant, ce dit-on; il est pris :

Et de courir. L'alarme est aux esprits ;

L'essaim frémit ; sentinelle se pose.

On va conter en triomphe la chose A Mere Abbessé; et heurtant à grands coups On lui cria : Madame, levez-vous;

Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme ! Vous noterez que Madame n'étoit En oraison, ni ne prenoit son somme;

Trop bien alors dans son lit elle a voit Messire Jean, Curé du voisinage.

Pour ne donner aux Sœurs aucun ombrage,

Elle se leve en hâte, étourdimement,

Cherche son voile, et ma lh eureusement Dessous sa main tombe du personnage

LE PSAUTIER

Le haut-de-chausse, assez hieu ressemblant, Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,

A certain voile aux Nonnes familier,

Nommé pour lors entre elles leur Psautier. La voilà donc de «reques affublée.

Chapitre donc, puisque Chapitre y a

Fut assemblé. Mere Abbessé, entourée De son Sénat, fit venir isabeau,

Qui s'arrosait de pleurs tout le visage,

Se souvenant qu'un maudit jouvenceau Venoit d'en faire un différent usage.

Ouoi ! dit l'Abbesse, un homme dans ce lieu Un tel scandale en la maison de Dieu!

N êtes-vous point morte de honte encore? Qui vous a fait recevoir parmi nous Cette voirie ? Isabeau, savez-vous,

LE PSAUTIER

(Car désormais qu'ici Pou vous honore Du nom de Sœur, ne le prétendez pas), Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas, Notre Institut condamne une méchante ?

Vous Rapprendrez avant qu'il soit demain. Parlez, parlez. Lors la pauvre Nonnain,

Qui jusques-là, confuse et repentante, N'osoit branler et la vue abaissoit,

Leve les yeux, par bonheur apperçoit Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande, Par un effet d'émotion trop grande,

N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent. Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant S'en apperçut. Aussitôt la pauvrette Reprend courage, et dit tout doucement : Votre Psautier a ne sais quoi qui pend ; Raccommodez-le. Or c'étoit l'aiguillette; Assez souvent pour bouton l'on s'en sert. D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air D'un haut-de-chausse, et la jeune Nonnette, Ayant l'idée encor fraîche des deux,

Ne s'y méprit. Non pas que le Messire Eut chausse faite ainsi qu'un amoureux, Mais à-peu-près ; cela devoit suffire.

LE PSAUTIER

L'Abbesse dit : Elle ose encore rire!

Quelle insolence! Un péché si honteux Ne la rend pas plus humble et plus soumise Veut-elle point que l'on la canonise ?

Laissez mon voile, Esprit de Lucifer; Songez, songez, petit tison d'Enfer,

Comme on pourra raccommoder votre aine.

Pas ne finit Mere Abbesse sa gamme Sans sermonner et tem-pêter beaucoup.

Sœur Isabeau lui dit encore un coup :

Raccommodez votre Psautier, Madame.

Tout le troupeau se met à regarder;

Jeunes de rire, et vieilles de gronder.

La voix manquant à notre sermonneuse,

Qui, de son troc bien fâchée et honteuse, N'eut pas le mot à dire en ce moment, L'essaim fit voir par son bourdonnement Combien rouloient de diverses pensées Dans les esprits. Enfin l'Abbesse dit :

Devant qu'on eut tant de voix ramassées,

Il seroit tard; que chacune en son lit S'aille remettre. A demain toute chose.

Le lendemain, ne lut tenu, pour cause, Aucun Chapitre, et le jour ensuivant,

LE PSAUTIER

Tout aussi peu. Les sages du Couvent Furent d'avis que l'on se devoit taire,

Car trop d'éclat eut pu nuire au troupeau. On n'en vouloit à la pauvre Isabeau Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire Qu'elle lâchât aux autres le morceau, Chaque Nonnain, faute de jouvenceau, Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire. Les vieux amis reviennent de plus beau. Par préciput à notre belle on laisse Le jeune fils, le Pasteur à l'Abbesse,

Et l'union alla jusques au point Qu'on en prétoit à qui n'en avoit point.

LE ROI G AND AULE

ET LE MAITRE EN D R O I T

Force gens ont été l'instrument de leur mal :

Candaule en est un témoignage.

Ce Roi fut en sottise un très grand personnage ;

Il fit pour Gvgès, son vassal,

Une galanterie imprudente et peu sage.

Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant Et les traits délicats dont la Reine est pourvue ;

Je vous jure ma foi que l'accompagnement Est d'un tout autre
prix, et passe infiniment ;

Ce n'est rien qui ne l'a vue foute nue.

Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien, Car j'en
sais un très bon moyen;

Mais à condition... Vous m'entendez fort bien Sans que j'en
dise davantage ;

Gvgès, il vous faut être sage ;

LE ROI CANDAULE

Point de ridicule désir.

Je ne prendrais pas de plaisir Aux vœux impertinents qu'une
amour sotte et vaine Vous feroit faire pour la Reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant Comme un
beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que Part, que la pensée, Que même le
souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connoisseur; venez être témoin De ma félicité
suprême.

Ils vont. Gvgès admire. Admirer, c'est trop peu ; Son étonne-
ment est extrême.

Ce doux objet joua son jeu.

Gvgès en fut ému, quelque effort qu'il put faire.

Il auroit voulu se taire Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti,

Mais son silence eût fait soupçonner du mystère : L'exagération fut le meilleur parti.

Il s'en tint donc pour averti,

Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,

Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué : Dieux! disoit-il au Roi, quelle félicité!

Le beau corps! le beau cuir! o ciel ! et tout le reste!

ET LE MAITRE EN DROIT 193

De ce gaillard entretien La Reine n'entendit rien;

Elle r eut pris pour outrage,

Car, en ce sieele ignorant,

Le beau sexe étoit sauvage.

Il ne lest plus maintenant;

Et des louanges pareilles De nos Dames d'à présent IN'éorclient point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau; L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.

Le Prince, s'en doutant, l'emmena, mais son aine Emporta
cent traits de flamme;

Chaque endroit lança le sien.

Hélas! fuir n'y sert de rien;

Tourments d'amour font si bien Qu'ils sont toujours de la
suite.

Près du Prince, Gygès eut assez de conduite,

Mais de sa passion la Reine s'aperçut.

Elle sut

L'origine du mal; le Roi, prétendant rire,

S'avisa de lui tout dire.

Ignorant! Savoit-il point Qu'une Reine sur ce point

i94 LE H 01 CANDAULE

N'ose entendre raillerie Et, supposé qu'en son cœur Cela lui
plaise, elle rie,

Il lui 1 aut, pour son honneur, Contrefaire la Furie.

Celle-ci le fut vraiment,

Et réserva dans soi-même De quelque vengeance extrême Le
désir très véhément.

.le voudrois pour un moment,

Lecteur, que tu fusses femme ;

Tu ne saurois autrement Concevoir jusqu'où la Dame Porta
son secret dépit.

Un mortel eut le crédit De voir de si belles choses,

A tous mortels lettres closes!

Tels dons étoient pour des Dieux; Pour des Rois, voulois-je
dire :

L'un et l'autre y vient de cire;

Je ne sais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance. Honte, dépit,
courroux, son cœur employa tout Amour même, dit-on, fut de
l'intelligence :

ET LE MAITRE EN DROIT

De quoi il vient-il point à bout ?

Gygès étoit bien fait; on l'excusa sans peine :

Sur le montreur d'appas tomba toute la haine, il étoit mari,
c'est son mal,

Et les gens de ce caractère Ne sauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.

Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ? Voilà le Roi
haï, voilà Gygès aimé ;

Voilà tout fait et tout formé L'In époux du grand catalogue,

Dignité peu brigüée et qui fleurit pourtant.

La sottise du Prince étoit d'un tel mérite Qu'il fut fait in petto
confrère de Vulcan ;

De là jusqu'au bonnet la distance est petite.

Cela n'étoit que bien; mais la Parque maudite Fut aussi de l'in-
trigue, et, sans perdre de temps,

Le pauvre Roi par nos amants Fut député vers le Cocyte ;

Où le fit trop boire d'un coup :

Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.

Bientôt un certain breuvage Lui fit voir le noir rivage,

Tandis qu'aux yeux de Gygès

196 le roi candaule

S'étaient de blancs objets :

Car, fut-ce amour, fut-ce rage,

Bientôt la Iphigénie le mit Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette Histoire ;

On la savoit assez; mais je me fais bon gré,

Car l'exemple a très bien cadré ;

Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire Que le
Docteur en Lois dont je vais discourir Puisse mieux que Candaule
à mon but concourir. Rome pour ce coup-ci me fournira la scène
;

Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps Rendoient
triste, sévère, incommode aux galants,

Et de sottes femelles pleine,

M ais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau, Où l'on
suit un train plus nouveau.

Le plaisir est la seule affaire Dont se piquent ses habitants :

Qui n'auroit que vingt ou trente ans,

Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un Maître dans cet art Qui du tien et
du mien tire son origine,

Homme qui hors de là faisoit le goguenard ;

ET LE MAITRE EN DROIT

Tout passoit par son étamine ;

Aux dépens du tiers et du quart 11 se divertissoit. Avint que le
Légiste Parmi ses Ecoliers, dont il avoit toujours

Longue liste,

Eut un François, moins propre à faire en Droit un cours

Qu'en amours.

Le Docteur un beau jour, le voyant sombre et triste, Lui dit :
Notre féal, vous voilà de relais,

Car vous avez la mine, étant hors de l'École,

De ne lire jamais Barthole.

Que ne vous poussez-vous? Un François être ainsi Sans intrigue et sans amourettes !

Vous avez des talents, nous avons des coquettes,

Non pas pour une, Dieu merci.

L'Etudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome.

Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens

Pour la somme,

Je ne vois pas que les galants Trouvent ici beaucoup à faire.

Toute maison est monastère;

Double porte, verroux, une matrone austere,

Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,

LE KOI CA N DA U LE

Chercher en de pareils logis?

Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.

— Ha! ha! la lune aux dents! repartit le Docteur;

Vous nous laites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre Ville Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.

Vous crovez donc qu'il faill e avoir Beaucoup de peine à Rome
en fait (pie d'aventures ? Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus Sur la moustache des Argus ;

La chose est chez nous très commune.

Témoignez seulement (pie vous cherchez fortune ; Placez-vous
dans l'Eglise auprès du bénitier; Présentez sur le doigt aux
Dames l'eau sacrée,

C'est d'amourettes les prier, si r air du suppliant à quelque
Dame agréée, Celle-là, sachant son métier,

Vous enverra faire un message.

Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu Qui ne fut connu
que de Dieu ;

Une vieille viendra, qui, laite au badinage,

Vous saura ménager un secret entretien.

Ne vous embarrassez de rien.

ET LE MAITRE EN DROIT

De rien ; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose :

11 est bon de vous dire en passant, notre ami,

Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.

En France on peut conter des ileurettes, l'on cause; Ici tous les
moments sont chers et précieux : Romaines vont au but. If autre
reprit : Tant mieux; Sans être Gascon, je puis dire Que je suis un
merveilleux sire.

Peut-être ne l'étoit— il point;

Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du Docteur furent bons ; le jeune homme Se campe
en une Eglise où venoit tous les jours La fleur et l'élite de Rome,

Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours

D'Amours,

C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d' Anges femelles. Sous
leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles; bénitiers, le lieu
saint n'étoit pas sans cela.

Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là A
chaque objet qui passe adoucit ses prunelles : Révérences, le
drôle en faisoit des plus belles,

Des plus dévotes; cependant il offroit l'eau lustrale. Un Ange,
entre les autres,

Eu prit de bonne grâce. Alors l'Etudiant

LE ROI GAIN D 4L) LE

Dit en son coeur : Elle est des nôtres.

Il retourne au loⁱs. Vieille vient; rendez-vous.

D en conter le détail, vous vous en doutez tous ;

il s'y lit nombre de folies.

La Dame étoit des plus jolies;

Le passe-temps fut des plus doux.

11 le conte au Docteur. Discretion Françoise

Est chose outre nature et d'un trop grand effort ; Dissimuler
un tel transport,

Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit d e ses conseils le Docteur s'applaudit,

Rit en Jurisconsulte, et des maris se raille :

Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit De garder du loup leur
ouaille !

Un berger en a cent; des hommes ne sauront Garder la seule
qu'ils auront !

Rien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée, Ma is non
pas impossible, et, sans qu'il eût cent jeux Il défioit, grâces aux
Cieux,

Sa femme, encor que très rusée.

A ce discours, ami lecteur,

Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte, Que l'hé-
roïne de ce Conte Fût propre femme du Docteur :

ET LE MAITRE EN DROIT

Elle l étoit pourtant. Le pis fut que mon homme, En s'infor-
mant de tout, et des si, et des cas,

Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas, Vit que c'étoit sa femme en somme.

Un seul point l'arrêtoit, c'étoit certain talent Qu avoit en sa moitié trouvé l'Etudiant,

Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.

A ce signe, ce n'est pas elle,

Disoit en soi le pauvre époux,

Mais les autres points y sont tous;

(Test elle. Mais ma femme au logis est rêveuse, Et celle-ci paroît causeuse Et d'un agréable entretien;

Assurément c'en est une autre :

Mais du reste il n'y manque rien,

Taille, visage, traits, même poil ; c'est la notre. Après avoir bien dit tout bas :

Ce l'est, et puis : Ce ne l'est pas,

Foi ce fut qu'au premier en demeurât le Sire.

Je laisse à penser son courroux,

Sa fureur, afin de mieux dire :

Vous vous êtes donnés un second rendez-vous ?

Poursuivit-il. — Oui, reprit notre Apôtre; Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,

LE ROI GAN DALLE

Nous trouvant trop bien du premier Pour n'en pas ménager un autre,

Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.

— La résolution, dit le Docteur, est belle.

Je saurois volontiers quelle est cette donzelle. L'écolier repartit : Je ne l'ai pu savoir,

Mais qu'importe? Il suffit que je sois content d'elle.

Dès-à-présent je vous réponds Que l'époux de la Dame a toutes ses façons;

Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons, Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps, Champ de bataille propre à de pareils combats.

Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute;

Le logis est propre et paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage Où jamais le jour n'est entré;

Mais, aussitôt après, la vieille du message M'a conduite en des lieux où loge, en bonne foi, tout ce qu'Amour a de délices :

On peut s'en rapporter à moi.

A ce discours jugez quels étoient les supplices Qu'enduroit le Docteur. Il forme le dessein ! Je s'en aller le lendemain

ET LE MAITRE EN DROIT

Au lieu de l'Écolier, et, sous ce personnage, Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage Dont il fut à jamais parlé.

N'en déplaise au nouveau Confrère,

Il n'étoit pas bien conseillé;

Mieux valoit pour le coup se taire,

Sauf d'apporter en temps et lieu Remède au cas, moyennant Dieu.

Quand les épouses font un Récipiendaire Au benoît état de Cocu,

S'il peut en sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;

Mais, quand il est déjà reçu,

Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.

Le Docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant Qu'il ne fit rien qui vaille. 11 crut qu'en prévenant Son parrain en Cocuage,

Il feroit tour d'homme sage :

Son parrain, cela s'entend Pourvu que sous ce galant Il eût fait apprentissage,

Clôse dont, à bon droit, le lecteur peut douter. Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller Au logis de l'aventure,

Croyant que l'allée obscure,

LE ROI CANDAULE

Son silence, et le soin de se cacher le nez,

Sans qu'il fut reconnu, le feroient introduire En ces lieux si fortunés.

Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire Une lanterne sourde et, plus fine cent fois Que le plus fm Docteur en Lois,

Elle reconnut l'homme, et, sans être surprise,

Elle lui dit : Attendez là;

Je vais trouver Madame El ise.

11 la faut avertir; je n'ose sans cela Vous mener dans sa chambre, et puis vous devez être Eu autre habit pour l'aller voir,

C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir; Madame attend au lit. A ces mots, notre Maître Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,

Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme, Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome, Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait Si r on eût attendu le Cardinal Préfet.

Le Docteur se dépouille; et cette Gouvernante Revient, et par la main le conduit en des lieux Oû notre homme, privé de l'usage

des vœux,

Va d'une façon chancelante.

ET EE MAITRE EN DROIT 205

Après ces détours ténébreux,

La vieille ouvre une porte, et vous pousse le Sire En un fort mal plaisant endroit,

Quoique ce fût son propre empire.

C'étoit en l'École de droit.

En l'École de Droit! Là même. Le pauvre homme, Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison, Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les Écoliers alors attendoient leur Régent :

Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée et grand chuchillement, Universel étonnement :

Est-il fou? Qu'est-ce là? Vient-il de voir quelqu'une? Ce 11e fut pas le tout ; sa femme se plaignit.

Procès. La parenté se joint en cause, et dit Oue du Docteur venoit tout le mauvais ménage; Que cet homme étoit fou; (pie sa femme étoit sage. O11 lit casser le mariage,

Et puis la Dame se rendit Belle et bonne Religieuse A Saint-Croissant en Vavoureuse ;

Un Prélat lui donna l'habit.

LE DIABLE EN ENFER

n 9 sld/iicf sA — . î 8

1' I -Uml . ! •> ,

'1 II »'l

Le Diable en enfer.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE DIABLE EN ENFER

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,

S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.

Je vous eonnois, objets doux et puissants; Plus ne m'irai brû-
ler à la chandelle.

Une vertu sort de vous, ne sais quelle,

Qui dans le cœur s'introduit par les vœux :

Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;

On meurt d'amour, on languit, on soupire : Pas ne tiendrait
aux gens qu'on ne fit mieux. X tels périls ne faut qu'on
s'abandonne.

J'en vais donner pour preuve une personne Dont la beauté lit
trébucher llustic.

Il en avint un fort plaisant trafic :

Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;

Car pour ce point je l'excepte, et je Pote,

Et ne suis pas du goût de celle-là

LE DIABLE EN ENFER

Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome), Disoit : Que n'est-ce un péché que cela!

Je la condamne, et veux prouver en somme Qu'il fait bon craindre, encor que bon soit saint. Bien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint,

11 n'auroit pas retenu cette fdle,

Qui, jeune et simple, et pourtant très gentille, Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire;

Fille un peu neuve, à ce que dit l'Histoire. Lisant un jour comme quoi certains Saints,

Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,

Se séquestroient, vivoient comme des Anges, Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges, Pour Alibech avoient quelques appas :

Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie D'aller mener une semblable vie.

Alibech donc s'en va sans dire adieu ;

Mere, ni sœur, nourrice, ni compagne N'est avertie. Alibech en campagne Marche toujours, n'arrête en pas un lieu ;

Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre ; Et dans ce bois elle trouve un vieillard,

LE DIABLE EN ENFER

Homme possible autrefois plus gaillard,

Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris,

C'est d'être Sainte, et mériter pour prix Qu'on me révére, et qu'on chomme ma Fête.

Oh ! quel plaisir j'aurois si tous les ans,

La palme en main, les rayons sur la tête,

Je recevois des fleurs et des présents!

Votre métier est-il si difficile?

Je sais déjà jeûner plus d'à demi.

— Abandonnez ce penser inutile,

Dit le vieillard ; je vous parle en ami.

La sainteté n'est chose si commune Que le jeûner suffise pour l'avoir.

Dieu gard' de mal fille et femme qui jeûne,

Sans pour cela guère mieux en valoir !

Il faut encor pratiquer d'autres choses,

D'autres vertus, qui me sont lettres closes,
Et qu'un Hermite habitant de ces bois Vous apprendra mieux
que moi mille fois.
Allez le voir , ne tardez davantage ;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.

IO

LE DIABLE EN ENFEU

Tl 'ès sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeune, ni haire, enfin à l'ien qui soit.
Non loin de là notre Sainte apperçoit Celui de qui ce bon
vieillard parloit, Homme ayant lame en Dieu toute occupée, Et se
faisant tout blanc de son épée,
C'étoit Ilustic, jeune Saint très fervent ;
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être Sainte Lui fut d'abord par la
belle expliqué ; Appétit tel qu'Alibech avoit crainte Que quelque

jour son fruit n'en fut marqué. Rustic sourit d'une telle innocence
:

Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance En ce métier; mais ce
peu-là que j'ai Bien volontiers vous sera partagé ;

Nous vous rendrons la chose familière. Maître Rustic eut dû
donner congé Tout dès l'abord à semblable écolière.

Il ne le lit; en voici les effets.

Comme il vouloit être des plus parfaits,

Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire? Veiller, prier, jeûner,
porter la haire.

LE DIABLE EN ENFEU

Qu'est-ce cela? Moins que rien; tous le font. Mais d'être seul
auprès de quelque belle. Sans la toucher, il n'est victoire telle;
Triumphes grands chez les Anges en sont : Méritons-les ; rete-
nons cette fdlle :

Si je résiste à chose si gentille,

J'atteins le comble, et me tire du pair.

11 la retint, et fut si téméraire Qu'outre Satan il défia la chair,

Deux ennemis toujours prêts à mal faire.

Or sont nos Saints logés sous même toit : Rustie apprête, en
un petit endroit,

Un petit lit de jonc pour la Novice;

Car de coucher sur la dure d'abord,

Quelle apparence ? Elle n'étoit encor Accoutumée à si rude exercice.

Quant au souper, elle eut, pour tout service, Un peu de fruit, du pain non pas trop beau. Faites état que la magnificence De ce repas ne consiste qu'en l'eau,

Claire, d'argent, belle par excellence.

Rustie jeûna; la fille eut appétit.

Couchés à part, Alibech s'endormit ; L'Hermite non. Une certaine bête,

LE DIABLE EN ENFEU

Diable nommée, un vrai serpent maudit,

N'eut point de paix qu'il 11e fut de la fête.

O11 l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,

Tantôt les traits de la jeune beauté,

Tantôt sa grâce et sa naïveté,

Et ses façons, et sa maniéré douce,

L'âge, la taille, et sur-tout l'embonpoint,

Et certain sein 11e se reposant point,

Allant, venant, sein qui pousse et repousse Certain corset en dépit d'Alibech,

Qui tâche en vain de lui clorre le bec,

Car toujours parle; il va, vient, et respire : C'est son patois;
Dieu sait ce qu'il veut dire. Le pauvre Hermite, ému de passion,

Fit de ce point sa méditation.

Adieu la haire, adieu la discipline;

Et puis voilà de ma dévotion !

Voilà mes Saints! Celui-ci s'achemine Vers Alibech, et l'éveille
en sursaut :

Ce n'est bien fait que de dormir si tôt,

Dit le F rater ; il faut au préalable

Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable.

Emprisonnant en Enfer le Malin;

Créé 11e fut pour aucune autre fin :

LE DIABLE EN ENFER

Procédons-y. Tout-à-l'heure il se glisse Dedans le lit. Alibech,
sans malice, N'entendoit rien à ce mystere-là,

Et, ne sachant ni ceci ni cela,

Moitié forcée, et moitié consentante,

Moitié voulant combattre ce désir,

Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,

Elle crut faire acte de repentante ;

Bien humblement rendit grâce au Frater; Sut ce que c'est que le Diable en Enfer. Désormais faut qu' Alibech se contente D'être martyr, en cas que Sainte soit : Frere Rustic peu de vierges faisoit.

Cette leçon 11e fut la plus aisée,

Dont Alibech, non encor déniaisée,

Dit : 11 faut bien que le Diable en effet Soit une chose étrange et bi en mauvaise ; 11 brise tout ; voyez le mal qu'il fait A sa prison : non pas qu'il m'en déplaie ; Mais il mérite, en bonne vérité,

D'y retourner. — Soit fait, ce dit le Frere. Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,

Tant prit de soin, tant eut de charité Qu'enfui l'Enfer s'accoutumant au Diable

LE DIABLE EN ENFER

Eût eu toujours sa présence agréable,

Si r autre eut pu toujours en faire essai.

Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai Qu'il 11'est prison si douce que son bote En peu de temps 11e s'v lasse sans faute. Bientôt nos gens ont noise sur ce point.

En vain l'Enfer son prisonnier rappelle ;

Le Diable est sourd, le Diable n'entend point. L'Enfer s'ennuie, autant en fait la belle;

Ce grand désir d'être Sainte s'en va,

Bustic voudroit être dépêtré d'elle :

Elle pourvoit d'elle-même à cela.

Furtivement elle quitte le Sire,

Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire A ses parents; c'est ce qu'en bonne foi Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre. Apparemment elle leur fit entendre Que son coeur, mu d'un appétit d'enfant, L'avoit portée à tâcher d'être Sainte.

Ou l'on la crut, ou l'on en lit semblant.

Sa p a renté prit pour argent comptant U11 tel motif : non que de quelque atteinte A son Enfer o11 n'eût quelque soupçon;

LE DIABLE EN ENFEU

Mais cette chartre est faite de façon

Qu'on n'y voit goutte, et maint Geôlier s'y trompe. Alibech fut festinée en grand' pompe.

L'Histoire dit que, par simplicité,

Elle conta la chose à ses compagnes :

Besoin n'étoit que votre Sainteté,

Ce lui dit -on, traversât ces campagnes;

On vous auroit, sans bouger du logis,

Même leçon, même secret appris.

— Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere.

— Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin,

Et Néherbal, notre prochain voisin,

N'est pas non plus novice en ce mystère :

Il vous recherche; acceptez ce parti,

Devant qu'on soit d'un tel cas averti.

Elle le fit. Néherbal n'étoit homme A cela près. On donna telle somme Qu'avec les traits de la jeune Alibech 11 prit pour bon un Enfer très suspect,

Usant des biens que l'Hymen nous envoie.

A tous époux Dieu doint pareille joie,

Ne plus ne moins qu'employoit au désert Rustic son Diable,
Alibech son Enfer.

La Jument du Compère Pierre

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LA JUMENT

DU COMPERE PIERRE

Messire Jean, c'étoit certain Curé

Qui prêchait peu, sinon sur la vendange ;

Sur ce sujet, sans être préparé,

Il triomphoit ; vous eussiez dit un Ange. Encore un point étoit touché de lui,

ÎNon si souvent qu'eût voulu le Messire; Et ce point-là, les enfants d'aujourd'hui Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.

Messire Jean, tel que je le décris,

Faisoit si bien que femmes et maris Le recherchoient, estimoient sa science ; Au demeurant, il n'étoit conscience

LA JUMENT

Un peu jolie, et bonne à diriger,

Qu'il ne voulut lui-même interroger,

Ne s'en liant aux soins de son Vicaire. Messire Jean auroit voulu tout faire, S'entremettoit en zélé Directeur,

Alloit par-tout, disant qu'un bon Pasteur Ne peut trop bien ses ouailles commît re, Dont par lui-même instruit en vouloit être. Parmi les gens de lui les mieux venus, il fréquentoit chez le compere Pierre,

Bon Villageois, à qui pour toute terre,

Pour tout domaine, et pour tous revenus, Dieu ne donna que ses deux bras tout nus, Et son loucliet, dont, pour tout ustensille, Pierre faisoit subsister sa famille.

Il avoit femme et belle et jeune encor, Ferme sur-tout; le haie avoit fait tort A son visage, et non à sa personne.

Nous autres gens peut-être aurions voulu Du délicat; ce rustique ne m'eût plu;

Pour des Curés la pâte en étoit bonne Et convenoit à serti
blable s amours.

Messire Jean la regard oit toujours Du coin de l'oeil, toujours
tournoit la tête

DU COMPERE PIERRE

De son coté, comme un chien qui fait fête Aux os qu'il voit n
être par trop chétifs :

Que s'il en voit un de belle apparence,

Aon décharné, plein encor de substance,

11 tient dessus ses regards attentifs;

Il s'inquiète, il trépigne, il remue Oreille et queue; il a toujours
la vue Dessus cet os, et le ronge des yeux Vingt fois devant que
son palais s'en sente. Messire Jean tout ainsi se tourmente,

A cet objet pour lui délicieux.

La Villa geoise étoit fort innocente,

Et n'entendoit aux façons du Pasteur Mvstere aucun ; ni son
regard flatteur,

Ni ses présents, ne touchoient Magdeleine; Rouquets de thym
et pots de marjolaine Tomboient à terre : avoir cent menus soins,
C'étoit parler bas-breton tout au moins.

11 s'avisa d'un plaisant stratagème.

Pierre étoit lourd, sans esprit; je crois bien Qu'il ne se fut pré-
cipité lui-même,

Mais par-delà de lui demander rien C'étoit abus et très grande sottise.

L'autre lui dit : Compere, mon ami,

LA JUMENT

Te voilà pauvre, et n'ayant à demi Ce qu'il te faut; si je t'apprends la guise Et le moyen d'être un jour plus content Qu'un petit Roi, sans te tourmenter tant,

Que me veux-tu donner pour mes étrennes ? Pierre répond : Parbleu ! Messire Jean,

Je suis à vous; disposez de mes peines,

Car vous savez que c'est tout mon vaillant. Notre cochon ne nous faudra pourtant;

Il a mangé plus de son, par mon aine !

Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ; Et d'abondant la vache à notre femme Nous a promis qu'elle feroit un veau :

Prenez le tout. — Je ne veux nul salaire,

Dit le Pasteur; obliger mon compere,

Ce m'est assez ; je te di rai comment :

Mon dessein est de rendre Magdeleine

Jument le jour, par art d'enchantement,

Lui redonnant sur le soir forme humaine.

Très grand profit pourra certainement T'en revenir; car ton âne est si lent Que du marché l'heure est presque passée Quand il arrive; ainsi tu ne vends pas,

Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,

DU COMPERE PIERRE

Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas. Ta femme, étant jument forte et membrue, Ira plus vite, et, si tôt que chez toi Eli e sera du marché revenue,

Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi!

Messire Jean, vous êtes un sage homme; Voyez que c'est que d'avoir étudié !

Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,

Je vous l'aurois parbleu bientôt payé.

Jean poursuit : Or ça, je t'apprendrai Les mots, la guise, et toute la maniéré Par où jument bien faite et poulinière Auras de jour, belle femme de nuit.

Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit, Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire. Tais-toi sur-tout, car un mot seulement Nous gêteroit tout notre enchantement; Nous ne pourrions revenir au mystère De notre vie. Encore un coup, motus, Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus : Toi-même après pratiqueras la chose.

Pierre promet de se taire;* et Jean dit :

Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,

LA JUMENT

Dépouiller nue et quitter eet habit :

Dégraffez-moi cet atour des dimanches.

Fort bien. Otez ce corset et ces manches.

Encore mieux. Défaites ce jupon.

Très bien cela. Quant vint à la chemise,

La pauvre épouse eut en quelque façon De la pudeur. Être nue ainsi mise Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux Demeurer femme et juroit ses grands Dieux De ne souffrir une telle vergogne.

Pierre lui dit : Voilà grande besogne!

Eh bien! tous deux nous saurons comme quoi Vous êtes faite : est-ce, par votre foi,

De quoi tant craindre ? Eh ! las ! las! Magdeleine, Vous n'avez pas toujours eu tant de peine A tout bter : comment donc faites-vous Quand vous cherchez vos puces? dites-nous. Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange?

Que craignez-vous ? Eh quoi ! qu'il ne vous mange? Ça, dépêchons : c'est par trop marchandé.

Depuis le temps Monsieur notre Curé Auroit déjà parfait son entreprise.

Disant ces mots, il ote la chemise,

Regarde faire, et ses lunettes prend.

DU COMPERE PIERRE

Messire Jean par le nombril commence,

Pose dessus une main en disant :

Que ceci soit beau poitrail de jument.

Puis cette main dans le pays s'avance.

L'autre s'en va transformer ces deux monts Qu'en nos climats
les gens nomment tétons; Car quant à ceux qui sur l'autre bemis-
pliere Sont étendus, plus vastes en leur tour,

Par révérence on 11e les nomme guere.

Messire Jean leur fait aussi sa cour,

Disant toujours pour la cérémonie :

Que ceci soit telle ou telle partie,

Ou belle croupe, ou beaux lianes, tout enfin. Tant de façons
mettoient Pierre en chagrin ; Et, 11e voyant nul progrès à la
chose,

11 prioit Dieu pour la métamorphose.

C'étoit en vain ; car de l'enchantement Toute la force et l'ac-
complissement Gisoit à mettre une queue à la bête.

Tel ornement est chose fort honnête;

Jean, 11e voulant un tel point oublier, L'attache donc. Lois
Pierre de crier,

Si haut qu'on feût entendu d'une lieue: Messire Jean, je n'y
veux point de queue!

J, A JUMENT

Vous lattaciez trop bas, Messire Jean!

Pierre à crier ne lut y si diligent Que bonne part de la cérémo-
nie Ne fut déjà par le Prêtre accomplie.

A bonne fin le reste auroit été Si, non content d'avoir déjà
parlé,

Pierre encor n'eût tiré par la soutane Le Curé Jean, qui lui dit :
Foin de toi ! T'avois-je pas recommandé, gros âne,

De ne rien dire, et de demeurer coi ?

Tout est gâté; ne t'en prends qu'à toi-même. Pendant ces mots
l'époux gronde à part soi; Magdeleine est en un courroux ex-
trême, Querelle Pierre, et lui dit : Malheureux !

Tu 11e seras qu'un misérable gueux Toute ta vie! et puis viens-
t'en me braire, Viens me conter ta peine et ta douleur! Voyez un
peu! Monsieur notre Pasteur Veut de sa grâce à ce traîne-mal-
heur Montrer de quoi finir notre misere :

Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ? Messire Jean, laissons
là cet oison :

Tous les matins, tandis que ce veau lie Ses choux, ses aulx, ses
herbes, son oignon,

DU COMPERE PIERRE

Sans l'avertir, venez à la maison;

Vous me rendrez une jument polie.

Pierre reprit : Plus de jument, m'amie : Je suis content de n'avoir qu'un grison.

LES LUNETTES

Les Lunettes

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LES LUNETTES

.Pavois juré de laisser là les Nonnes;

Car que toujours on voie en mes écrits Mêmes sujets et semblables personnes,

Cela pourroit fatiguer les esprits.

Ma muse met guimpe sur le tapis;

Et puis quoi ? guimpe, et puis guimpe sans cesse Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse C'est un peu trop : je veux que les Nonnains Fassent les tours en amour les plus fins ;

Si ne faut-il pour cela qu'on épuise fous les sujets. Le moyen ? C'est un fait Par trop fréquent; je n'aurois jamais fait;

Il n'est Greffier dont la plume y suffise.

Si j'v tàchois, on pourroit soupçonner Que quelque cas m'y feroit retourner ;

Tant sur ce point mes vers font de rechutes :

LES LUNETTES

Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

Or apportons à cela quelque fin ;

Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin Chez des Nonnains, à titre de fillette.

Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ; Dont le galant passa pour Sœur Colette, Auparavant que la barbe lui crût.

Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le Sire L'employa bien : Agnès en profita.

Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire Qu' à sœur Agnès malheur en arriva.

Il lui fallut élargir sa ceinture,

Puis mettre au jour petite créature Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau Ce dit l'histoire, à la Sœur jouvenceau. Voilà scandale et bruit dans l'Abbaye :

D'où cet enfant est-il plu ? Comme a-t-on, Disoient les sœurs en riant, je vous prie, Trouvé céans ce petit champignon ?

Si ne s'est-il après tout fait lui-même.

La Prieure est en un courroux extrême : Avoir ainsi souillé cette maison!

LES LUNETTES

Bientôt on mit l'accouchée en prison,

Puis il fallut faire enquête du père :

Comment est-il entré? comment sorti?

Les murs sont hauts, antique la tourière,

Double la grille, et le tour très petit.

Seroit-ce point quelque garçon en fille ?

Dit la Prieure ; et, parmi nos brebis, N'aurions-nous point
sous de trompeurs habits Un jeune loup? Sus, qu'on se
deshabille;

Je veux savoir la vérité du cas.

Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille :

Plus son esprit à songer se travaille,

Moins il espère échapper d'un tel pas.

Nécessité, mere de stratagème,

Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment Lier... Eh quoi? Foin!
Je suis court moi-même: Où prendre un mot qui dise honnête-
ment Ce que lia le père de l'enfant ?

Comment trouver un détour suffisant Pour cet endroit? Vous
avez ouï dire Qu'au temps jadis le genre humain avoit Fenêtre au
corps, de sorte qu'on pouvoit Dans le dedans tout à son aise lire :

Chose commode aux Médecins d'alors.

LES LUNETTES

Mais si d'avoir une fenêtre au corps Étoit utile, une au cœur au contraire Ne l'étoit pas, dans les femmes sur-tout;

Car le moyen qu'on pût venir à bout De rien cacher? Notre commune mere,

Dame Nature, y pourvut sagement Par deux lacets de pareille mesure.

L'homme et la femme eurent également De quoi fermer une tell e ouverture.

La femme fut lacée un peu trop dru :

Ce fut sa faute; elle-même en fut cause, N'étant jamais à son gré trop bien close. L'homme au rebours ; et le bout du tissu Pendit en lui la nature perplexe.

Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,

Aux femmes court, aux hommes un peu long. 11 est facile à présent qu'on devine Ce que lia notre jeune imprudent :

C'est ce surplus, ce teste de machine,

Bout du lacet aux hommes excédant.

D'un brin de 1 il il l'attacha de sorte

Que tout sembloit aussi plat qu'aux Nonnains

Ma is, fil ou soie, il n'est bride assez forte

LES LUNETTES

Pour contenir ce que bientôt je crains Qui ne s'échappe. Amenez-moi des Saints; Amenez-moi, si vous voulez, des Anges ;

Je les tiendrai créatures étranges.

Si vingt Nonnains, telles qu'on les vit lors,

Ne font trouver à leur esprit un corps : J'entends Nonnains ayant tous les trésors De ces trois sœurs dont la hile de Fonde Se fait servir; chiches et fiers appas Que le Soleil ne voit qu'au nouveau Monde, Car celui-ci ne les lui montre pas.

La Pi ieure a sur son nez des lunettes,

Pour ne juger du cas légèrement.

Tout à l'entour sont debout vingt Nonnettes,

En un habit que vraisemblablement N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent. Figurez-vous la question qu'au Sire On donna lors ; besoin n'est de le dire.

Touffes de lis, proportions du corps,

Secrets appas, embonpoint, et peau fine,

Fermes tétons, et semblables ressorts,

Eurent bientôt fait jouer la machine :

Elle échappa, rompit le fil d'un coup,

Comme un coursier qui romproit son licou,

LES LUNETTES

Et sauta droit au nez de la Prieure,

Faisant voler lunettes tout-à-l'heure Jusqu'au plancher. 11 sen
fallut bien peu Oue Ton 11e vît tomber la lunettiere.

Elle 11e prit cet accident en jeu.

L'on tint Chapitre; et, sur cette matière, Fut raisonné long-
temps dans le logis.

Le jeune loup fut aux vieilles brebis Livré d'abord. Elle vous
l'empoignerent,

A certain arbre en leur cour rattachèrent, Ayant le nez devers
l'arbre tourné,

Le dos à l'air avec toute la suite.

Et cependant que la troupe maudite Songe comment il sera
guerdonné,

Que l'une va prendre dans les cuisines Tous les bal ais, et que
l'autre s'en court A l'arsenal où sont les disciplines,

Qu'une troisième enferme à double tour Les Soeurs qui sont
jeunes et pitoyables ;

Bi ef, que le Sort, ami du marjolet,

Écarte ainsi toutes les détestables;

Vient un Meunier monté sur son mulet, Garçon carré, garçon
couru des filles,

Bon compagnon, et beau joueur de quilles.

LES LUNETTES

Oh ! oh ! dit-il, qiTest-ce là que je voi ?

Le plaisant Saint! Jeune homme, je te prie,

Qui ta mis là? sont-ce ces Sœurs? dis-moi : avec quelqu'une
as-tu fait la folie ?

Te plaisoit-elle ? Etoit-elle jolie ?

Car, à te voir, tu me portes, ma foi,

(Plus je regarde et mire ta personne,)

Tout le minois d'un vrai croqueur de Nonne. L'autre répond :
Hélas! c'est le rebours;

Ces Nonnes m'ont en vain prié d'amours :

Voilà mon mal. Dieu me doint patience !

Car de commettre une si grande offense,

J'en fais scrupule, et fût-ce pour le Roi,

Me donnât-on aussi gros d'or que moi.

Le Meunier rit et, sans autre mystère,

Vous le délie, et lui dit : Idiot,

Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre here!

(Test bien à nous qu'il appartient d'en faire! Notre Curé ne se-
roit pas si sot.

Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place ;

Car aussi-bien tu n'es pas, comme moi,

Erane du collier et bon pour cet emploi;

Je n'y veux point de quartier ni de grâce : Viennent ces Sœurs;
toutes, je te répond,

Et.

LES LUNETTES

Verront beau jeu, si la corde 11e rompt.

L'autre deux fois 11e se le fait redire;

11 vous l'attache, et puis lui dit adieu.

Large d'épaule, o11 auroit vu le Sire Attendre nud les Non-
nains en ce lieu.

L'escadron vient, porte en guise de cierges Gaules et fouets,
procession de verges,

Qui fit la ronde à l'entour du Meunier,

Sans lui donner le temps de se montrer,

Sans l'avertir. Tout beau ! dit-il, Mesdames, Vous vous trom-
pez; considérez-moi bien :

Je 11e suis pas cet ennemi des femmes,

Ce scrupuleux qui 11e vaut rien à rien. Employez-moi, vous
verrez des merveilles :

Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.

D'un certain jeu je viendrai bien à bout :

Mais quant au fouet je n'y vaux rien du tout.

— Qu’entend ce rustre, et que nous veut-il dire ? S’écria lors
une de nos sans-dents :

Quoi ! tu n’es pas notre faiseur d’enfants ?

Tant pis pour toi, tu païras pour le Sire :

Nous n’avons pas telles armes en main Pour demeurer en un
si beau chemin.

Tiens, tiens, voilà l’ébat que l’on desire.

LES LUNETTES

A ce discours, fouets de rentrer en jeu,

Verges daller, et non pas pour un peu; Meunier de dire en
langue intelligible,

Crainte de n être assez bien entendu : Mesdames, je... ferai
tout mon possible Pour m’acquitter de ce qui vous est du.

Plus il leur tient des discours de la sorte, Plus la fureur de l’an-
tique cohorte Se fait sentir. Long-temps il s’en souvint. Pendant
qu’on donne au Maitre l’anguillade, Le mulet fait sur l’herbette
gambade.

Ce qu’à la fin l’un et l’autre devint,

Je ne le sais, ni ne m’en mets en peine :

Suffit d’avoir sauvé le jouvenceau.

Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine De ces Non-
nains au corps gent et si beau, N’auroient voulu, je gage, être en
sa peau.

LE CUVIER

;ioWnl) a J — .p8

p**® * "maa

.javtsu U. icq yJ-io'j-nc'j'J y. y/iyii)

Le Cuvier.

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE CUVIER

Soyez amant, vous serez inventif ;

Tour ni détour, ruse ni stratagème,

Ne vous faudront : le plus jeune apprentif Est vieux routier
dès le moment qu'il aime On ne vit onc que cette passion Demeu-
rât court faute d'invention ;

Amour fait tant qu'enfin il a son compte. Certain cuvier, dont
on fait certain conte, En fera foi. Voici ce que j'en sais,

Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province (N'importe pas du titre
ni du nom)

Un Tonnelier et sa femme Nanon Entrenoient un ménage
assez mince.

De l'aller voir Amour n'eut à mépris,

LE CUVIER

Y conduisant un de ses bons amis,

C'est Cocuage ; il fut de la partie ;
Dieux familiers et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit Madame Anne;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu Notre cuvier. — Combien? dit madame Anne.
— Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un gros âne,
Repartit-elle ; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.

Le Marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte piece à piece,

LE CUVIER

Examinant si tout est comme il faut,

Si quelque endroit 11a point quelque défaut. Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme? Monsieur s'en va cliopiner, cependant Qu'on se tourmente ici le corps et l ame ;

11 faut agir sans cesse en l'attendant.

Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :

J'en goûterai désormais, attends-t'y.

Voyez un peu : le galant a bon foie !

Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari Telle moitié ! — Doucement, notre épouse,

Dit le bon-homme. Or sus, monsieur, sortez ; Ça, que je racle un peu de tous cotés Votre cuvier, et puis que je l'arrouse ;

Par ce moien vous verrez s'il tient eau :

Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau. Le galant sort ; l'époux entre en sa place,

Racle par-tout, la chandelle à la main,

Deçà, delà, sans qu'il se doute brin De ce qu' Amour en dehors vous lui brasse : Rien n'en put voir; et, pendant qu'il repasse Sur chaque endroit, affublé du cuveau,

Les Dieux susdits lui viennent de nouveau Rendre visite, im-
posant un ouvrage

LE CUVIER

A nos amants bien différent du sien.

11 regratta, gratta, frotta si bien

Que notre couple, ayant repris courage,

Reprit aussi le fil de l'entretien

Qu'avoit troublé le galant

personnage.

Dire comment le tout se put passer,

Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :

Suffit (jue j'ai très bien prouvé ma these. Ce tour fripon du
couple augmentait l'aise Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprenti f.
Soyez amant, vous serez inventif.

• cixj o nsir d itxx>

LA CHOSE IMPOSSIBLE

.okli£*o<fmt aaorL) «J

I füfli.-ivi -I n U!'.DU

i -U »«<! ohol-jjtf&'l V; vyui o

La Chose impossi

Dessin de Fragonard

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Un Démon, plus noir que malin,
Fit un charme si souverain Pour l'amant (le certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait De sa charmante
inexorable.
Je le la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au Diable Quand il a fait
ce plaisir-là,
4 tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même ; et puis, sur la même heure, Ton serviteur
Lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement,
Que tu lui feras promptement ; fou jours ainsi, sans nul retardement :

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Sinon ni ton corps ni ton ame N'appartiendront plus à ta
dame ;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le galant s'accorde à cela.

Commander étoit-ce un mystère ?

Obéir est bien autre affaire.

Sur ce penser-là notre amant S'en va trouver sa belle, en a contentement ; Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles*
Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment Le Diable étoit à ses oreilles.

Alors l'amant lui commandoit Tout ce qui lui venoit en tête ;

De bâti r des palais, d'exciter la tempête :

En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit. Mainte pistole se glissoit Dans l'escarcelle de notre homme.

Il envoioit le Diable à Home;

Le Diable revenoit tout chargé de pardons ; Aucuns voyages
Il étoient longs,

Aucune chose mal-aisée.

L'amant, à force de rêver Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Vit bientôt sa cervelle usée, il s'en plaignit à sa divinité.

Lui dit de bout en bout toute la vérité.

Quoi ! ce n'est que cela ! lui repartit la Dame : Je vous aurai bientôt tiré Une telle épine de l'ame.

Quand le Diable viendra, vous lui présenterez Ce que je tiens, et lui direz :

Déf rise-moi ceci, fais tant par tes journées Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna Je 11e sais quoi, qu elle tira Du verger de Cypris, labyrinthe des Fées,

Ce qu'un Duc autrefois jugea si précieux,

Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie,

Illustre et noble Confrérie Moins pleine d'hommes que de Dieux.

L'amant dit au Démon : C'est ligne circulaire Et courbe que ceci; je t'ordonne d'en faire Ligne droite et sans nuis retours.

Va-t'en y travailler, et cours.

L'Esprit s'en va, n'a point de cesse Qu'il n'ait mis le lil sous la presse; Tache de l'applatir à grands coups de marteau, Fait séjourner au fond de l'eau,

244 LA CHOSE IMPOSSIBLE

Sans que la ligne fût d'un seul point étendue ;

De quelque tour qu'il se servit,

Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fit C'étoit temps et peine perdue :

11 ne put mettre à la raison La toison.

Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,

La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit, Moins l'anne-lure se lâchoit.

Qu'est-ce ci? disoit-il; je ne vis de ma vie Chose de telle étoffe :
il n'est point de Lutin Qui n'y perdît tout son latin.

Messire Diable un beau matin S'en va trouver son homme, et
lui dit : Je te laisse A pp rends-moi seulement ce que c'est que
cela :

Je te le rends; tiens, le voilà.

Je suis vi 'dus, je le confesse.

— Notre ami, Monsieur le Luiton,

Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage Celui-ci
n'est pas seul, et plus d'un compagnon Vous auroit taillé de
l'ouvraee.

LE TALEE ALT

.IFGsldfïï '> '

I.t*i i: h iqr.-i'il al, nir.v«(f MTJïaI IBq SllOÎ-UBS'I B éveil

Le Tableau

Dessin de Fragonard Gravé à l'eau-forte par Martial

L E rr A B L E A l

Ou m'engage à conter d une maniéré honnête 3,e sujet d'un de
ces tableaux Sur lesquels on met des rideaux :

Il me faut tirer de ma tête Nombre de traits nouveaux, pi-
quants et délicats, Qui disent et ne disent pas,

Et qui soient entendus sans notes Des Agnès même les plus
sottes.

Ce n'est pas coucher gros; ces extrêmes Agnès Sont oiseaux
qu'on ne vit jamais, boute Matrone sage, à ce crue dit Catulle, Re-
garde volontiers le gigantesque don Fait au fruit de Vénus par la
main de Junou :

A ce plaisant objet si quelqu'une recule,

Cette quelqu'une dissimule.

Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,

Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux? Puisqu'on
le veut ainsi, je ferai de mon mieux : Nuis traits à découvert n'au-
ront ici de place;

Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien

Que je crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement et s'exprime avec grâce Fait tout passer;
car tout passe :

Je l'ai cent fois éprouvé :

Quand le mot est bien trouvé,

Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :

Ce n'est plus elle alors; c'est elle encor pourtant : Vous ne
faites rougir personne,

Et tout le monde vous entend.

J'ai besoin aujourd'hui de cet art important. Pourquoi ? me
dira-t-on, puisque sur ces merveilles Le sexe porte l'oeil sans
toutes ces façons.

Je réponds à cela, Chastes sont ses oreilles,

Encor que les yeux soient frippons.

Je \ eux, quoi qu'il en soit, expliquer à des bell es Cette chaise
rompue, et ce rustre tombé.

Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,

Au joli jeu d' Amour ne sachant A ni B.

Muses, ne bougez donc; seulement par bonté Dites au Dieu
des vers que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise,

Et de mes mots fasse le choix,

Ou je dirai quelque sottise Qui me fera donner du busqué sur
les doigts. C'est assez raisonner; venons à la peinture.

Elle contient une aventure Arrivée au pays d' Amours.

Jadis la ville de Cythere Avoit en l'un de ses Fauxbourgs Un
Monastère;

Vénus en lit un Séminaire :

Il étoit de Nonnains, et je puis dire ainsi Qu'il étoit de galants
aussi.

En ce lieu hantoient d'ordinaire Gens de cour, Gens de Ville,
et Sacrificateurs,

Et Docteurs,

Et Bacheliers sur-tout. Un de ce dernier Ordre Passoit dans la maison pour être des amis. Propre, toujours rasé, bien disant, et beau lils, Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis, La médisance n'eut su mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant,

C'est que deux des Nonnains alternativement

En tiroient maint et maint service.

L'une n'avoit cjuitté les atours de Novice Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit. La moins jeune à peine comptoit Un an entier par-dessus seize :

Age propre à soutenir These,

These d'Amour; le Bachelier Leur avoit rendu familier Chaque point de cette science,

Et le tout par expérience.

Une assignation pleine d'impatience

Fut un jour par les Sœurs donnée à cet amant;

Et, pour rendre complet le divertissement,

Bacchus avec Gérés, de qui la compagnie M et Vénus en train bien souvent,

Dévoient être ce coup de la cérémonie.

Propreté toucha seule aux apprêts du régal;

Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce, foute passa par ses mains, et le vin, et la glace,

Et les carafes de erystal ;

On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre Sema de fleurs
toute la chambre;

Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs Formoient des lacs
d'Amours, et le chiffre des Sœurs.

LE TABLEAU

Leurs Cloîtrieres Excellences Aimoient fort ces magnificences
:

C'est un plaisir de Nonne. Au reste, leur beauté Aiguisoit l'ap-
pétit aussi de son coté.

Mille secrétés circonstances De leurs corps polis et charmants
Augmentoient l'ardeur des amants.

Leur taille étoit presque semblable ; Blancheur, délicatesse,
embonpoint raisonnable, Fermeté, tout charmoit, tout étoit fait
au tour;

En mille endroits nichoit l'Amour,

Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire, Sous ceci,
sous cela que voit peu l'œil du jour,

Si celui du galant ne l'appelle au mystère.

A ces Sœurs l'Enfant de Cytliere Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, et les prenoit L'une après l'autre pour sa mere.

Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent ;

Et de lui, tout en l'attendant,

Elles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles Imputaient son retardement A quelques amitiés nouvelles.

Qui peut le retenir? disoit l'une; est-ce amour?

LE TABLEAU

Est-ce affaire ? est-ce maladie ?

Qu il \ revienne de sa vie,

Disoit l'autre; il aura son tour.

Tandis qu elles cherchoient là-dessous du mystère, Passe un Mazet portant à la Dépositaire Certain fardeau peu nécessaire :

Ce n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit,

Cette Dépositaire, ayant grand appétit,

Faisoit sa portion des talents de ce rustre,

Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.

Le coquin, lourd d'ailleurs, et de très court esprit,

A la cellule se méprit :

Il alla chez les attendantes Frapper avec ses mains pesantes.

On ouvre; on est surpris; on le maudit d'abord ;

Puis on voit que c'est un trésor.

Les Nonnains s'éclatent de rire.

Tout es deux commencent à dire.

Comme si toutes deux s'étoient donné le mot : Servons-nous de ce maître sot ;

Il vaut bien l'autre : que t'en semble ?

La Professe ajouta : C'est très bien avisé. Qu'attendions-nous ici ? Qu'il nous fut débité De beaux discours ? Non, non, ni rien qui leur ressemble.

LE TABLEAU

Ce pitaud doit valoir, pour le point souhaité, Bachelier et Docteur ensemble.

Elle en jugeoit très bien : la taille du garçon,

Sa simplicité, sa façon,

Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre, Faisoient de lui beaucoup attendre.

C'étoit l'homme d'Ésope ; il ne songeoit à rien ; Mais il buvoit et mangeoit bien,

Et, si Xantus l'eut laissé faire,

Il auroit poussé loin l'affaire.

Ainsi, bientôt apprivoisé,

Il se trouva tout disposé Pour exécuter sans remise S, es ordres des Nonnains, les servant à leur guise Dans son office de Mazet,

Dont il lui fut donné par les Sœurs un brevet.

Ici la peinture commence ;

Nous voihà parvenus au point.

Dieu des vers, ne me quitte point;

J'ai recours à ton assistance.

Dis-moi pourquoi ce rustre assis,

Sans peine de sa part, et très fort à son aise, Laisse le soin de
tout aux amoureux soucis

De Sœur Claude et de Sœur Thérèse.

LE TABLEAU

A'uroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise ? il me
semble déjà que je vois Apollon

Qui me dit : Tout beau; ces matières

A fond ne s'examinent gueres.

.l'entends, et l'Amour est un étrange garçon ;

J'ai tort d'ériger un fripon En Maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en une maison,

Réglés et lois en sont bannies ;

Sa fantaisie est sa raison.

Le voilà qui rompt tout; c'est assez sa coutume : Ses jeux sont
violents. A terre on vit bientôt Le galant cathédral. Ou soit par le
défaut De la cl iaise un peu foible, ou soit que du pitaud Le corps
ne fût pas fait de plume,

Ou soit que Sœur Thérèse eût chargé d'action Son discours véhément et plein d'émotion,

On entendit craquer l'amoureuse tribune :

Le rustre tombe à terre en cette occasion.

Ce premier point eut par fortune Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane. Vous, gens de bien, voyez comme Sœur Claude mit Un tel incident à profit.

LE T A B L E /VU

Thérèse en ce malheur perdit la tramontane: Claude la débusqua, s'emparant du timon.

Thérèse, pire qu'un Démon,

Tache à la retirer, et se remettre au trône;

Mais celle-ci n'est pas personne A céder un poste si doux.

Sœur Claude, prenez garde à vous,

Thérèse en veut venir aux coups ;

Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien répondre : Qui-conque est occupé comme vous ne sent rien.

Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colere marquée Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien :
Thérèse est mal contente, et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoin les combats Qu'on vit sur la terre et sur
l'onde,
Lorsque Paris à Ménélas Ota la merveille du monde.
Quoique Bellone ait part ici,
Qu'un pitaud faisoit naistre un aussi grand procès,

LE TABLEAU

Tint ici lieu d'Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien; troublez Nonne en sa joie,
Vous aurez la guerre de Troie.
y vois peu de corps de cuirasse :
Dame Vénus se couvre ainsi Quand elle entre en champ clos
avec le Dieu de Thrace Cette armure a beaucoup de grâce.
Belles, vous m'entendez; je n'en dirai pas plus : L'habit de
guerre de Vénus Est plein de choses admirables :
Les Cyclopes aux membres nus Forgent peu de harnois qui lui
soient comparables; Celui du preux Achille auroit été plus beau,

Si Vulcan eut dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des Nonnains mis en vers l'aventure,

Mais non avec des traits dignes de l'action;

Et comme celle-ci déchoit dans la peinture,

La peinture déchoit dans ma description :

Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles,

Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé long-temps au filet Sœur Thérèse la détrônée.

Elle eut son tour; notre Mazet Part agea si bien sa journée
de

LE TABLEAU

Que chacun fut content. L'Histoire finit là :

Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause, Que l'on
but et que l'on mangea ;

Ce fut rintermede et la pause.

Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi L'heure du ren-
dez-vous m'embarrasse. Et pourquoi ? Si l'amant ne vint pas,
Sœur Claude et Sœur Thérèse Eurent à tout le moins de quoi se
consoler :

S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise ; L'amant trou-
va bientôt encore a qui parler.

ÏYagonard i/m. P Martial sc

LE BAT

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme, Allant aux champs, lui peignit un baudet Sur le nombril, en guise de cachet.

Un sien confrère, amoureux de la Dame,

La va trouver, et l'âne efface net,

Dieu sait comment ; puis un autre en remet Au même endroit, ainsi que bon peut croire. A celui-ci, par faute de mémoire,

Il mit un bât; l'autre n'en avoit point. L'époux revient, veut s'éclaircir du point : Voyez, mon fds, dit la bonne commere ;

L'âne est témoin de ma fidélité.

— Diantre soit fait, dit l'époux en colere,

Et du témoin, et de qui l'a bâté !

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES ET D'UN CONTE DE BOCCACE

Sire Guillaume, allant en marchandise, Laissa sa femme enceinte de six mois, Simple, jeunette, et d'assez bonne guise, Nommée Alix, du pays champenois.

Compere André Lalloit voir quelquefois : A quel dessein ? Besoin n'est de le dire, Et Dieu le sait. C'étoit un maître Sire;

11 ne tendoit guère en vain ses filets;

Ce n'étoit pas autrement sa coutume :

Sage eût été l'oiseau qui de ses rets Se fût sauvé sans laisser
quelque plume. Alix étoit fort neuve sur ce point ;

Le trop d'esprit ne l'incommodoit point;

LE FAISEUR

De ce défaut on n'accusoit la belle :

Elle ignoroit les malices d' Amour;

La pauvre Dame alloit tout devant elle,

Et n'y savoit ni finesse ni tour.

Son mari donc se trouvant en emplette,

Elle au logis, en sa chambre seuûette,

André survient, qui, sans long compliment, La considéré, et
lui dit froidement :

Je m'ébahis comme au bout du royaume S'en est allé le com-
pere Guillaume Sans achever l'enfant que vous portez ;

Car je vois bien qu'il 1 ui manque une oreille Votre couleur me
le démontre assez,

En ayant vu mainte épreuve pareille.

— Bonté de Dieu! reprit-elle aussitôt,

Que dites-vous ? Quoi ! D'un enfant monaut J'accoucherois !
N'y savez-vous remede ?

— Si dà, fit-il, je puis vous donner aide En ce besoin, et vous jurerai bien Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire : Le mal d'autrui ne me tourmente en rien, Fors excepté ce qui touche au compere; Quant à ce point, je m'y ferois mourir.

Or essayons, sans plus en discourir,

D'OREILLES

Si je suis maître à forger des oreilles.

— Souvenez-vous de les rendre pareilles, Reprit la femme. — Allez, n'ayez souci, Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci.

Puis le galant montre ce qu'il sait faire. Tant ne fut nice (encor que nice fût Madame Alix, que le jeu ne lui plût.

Philosopher ne faut pour cette affaire.

André vaquoit de grande affection

A son travail, faisant ore un tendon,

Ore un repli, puis quelque cartilage,

Et n'y plaignant l'étoffe et la façon : Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage, Puis le mettrons en sa perfection,

Tant et si bien qu'en ayez bonne issue.

— Je vous en suis, dit-elle, b ien tenue : Ron fait avoir ici-bas un ami.

Le lendemain, parei lie heure venue, Compere André ne fut pas endormi.

Il s'en alla chez la pauvre innocente :

Je viens, dit-il, toute affaire cessante, Pour achever l'oreille que savez.

— Et moi, dit-elle, allois par un message Vous avertir de hâter cet ouvrage :

LE FAISEUR

Montons en haut. Dès qu'ils furent montés, On poursuivit la chose encommencée.

Tant fut ouvré qu'Alix dans la pensée Sur cette affaire un scrupule se mit;

Et l'innocente au bon Apôtre dit :

Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,

Ce ne seroit à vous bien besogné.

— Rien, rien, dit-il ; à cela j'ai soigné : Jamais ne faux en rencontres pareilles.

Sur le métier l'oreille étoit encor,

Quand le mari revient de son voyage,

Cai •esse Al ix, qui, du premier abord :

Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage! Nous en tenions sans le compere André,

Et notre enfant d'une oreille eut manqué. Souffrir n'ai pu chose tant indécente;

Sire André donc, toute affaire cessante,

En a fait une : il ne faut oublier De l'aller voir, et l'en remercier;

De tels amis on a toujours affaire.

Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,

Ne comprenant comme il se pouvoit faire Que son épouse eût eu si peu d'esprit,

Par plusieurs fois lui fit faire un récit

D'OREILLES

De tout le cas ; puis, outré de colere, h Pi it une arme à coté de son lit,

Voulut tuer la pauvre Champenoise,

Qui prétend oit 11e l'avoir mérité.

Son innocence et sa naïveté

E11 quelque sorte apaiserent la noise.

Hél as ! Monsieur, dit la belle en pleurant,

En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ? Je n'ai donné vos draps ni votre argent,

Le compte y est; et, quant au demeurant, André me dit, quand il parfit l'enfant,

Qu'en trouveriez plus que pour votre usage : Vous pouvez voir; si je mens, tuez-moi ;

Je m'en rapporte à votre bonne loi.

L'époux, sortant quelque peu de colere,
Lui répondit : Or bien, n'en parlons plus ;
On vous l'a dit ; vous avez cru bien faire ;
J'en suis d'accord : contester là-dessus Ne produiroit que discours superflus.

Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte Qu'en ce logis j'attrape le galant :

Ne parlez point de notre différend ;
Soyez secreta, ou bi en vous êtes morte.
11 vous le faut avoir adroitement,

LE FAISEUR

Me feindre absent, en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra ; puis de quelque propos L'amusera, sans toucher à l'oreille ;

Car elle est faite, il n'y manque plus rien.

Notre innocente exécuta très bien L'ordre donné : ce ne fut pas merveille;

La crainte donne aux bêtes de l'esprit.

André venu, l'époux guere ne tarde,

Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde Où se sauver : nul
endroit il ne vit Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.

Le mari frappe : vVlix ouvre la porte,

Et de la main fait signe incontinent Qu'en la ruelle est caché le
galant.

Sire Guillaume étoit armé de sorte

Que quatre And rés n'auroient pu l'étonner.

Il sort pourtant, et va quérir main-forte,

Ne le voulant sans doute assassiner,

Mais quelque oreille au pauvre homme couper, Peut-être pis,
ce qu'on coupe en Turquie,

Pays cruel et plein de barbarie.

C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas;

D'OREILLES

Puis Remmena, sans qu'elle osât rien dire ; Ferma très bien la
porte sur le Sire.

André se crut sorti d'un mauvais pas,

Et que l'époux 11e savoit nulle chose.

Sire Guillaume, en rêvant à son cas,

Change d'avis, en soi-même propose De se venger avecque
moins de bruit,

Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit : Alix, dit-il, allez quérir la femme De sire André; contez-lui votre cas De bout en bout; courez; n'y manquez pas. Pour l'amener, vous direz à la dame Que son mari court un péril très grand ;

Que je vous ai parlé d'un châtiment Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles On fait souffrir, en rencontres pareilles,

Chose terrible, et dont le seul penser Vous fait dresser les cheveux à la tête ;

Que son époux est tout près d'y passer; Qu'on n'attend quelle afin d'être à la fête; Que toutefois, comme elle n'en peut mais, Elle pourra faire changer la peine.

Amenez-la, courez; je vous promets

D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne,

LE FAISEUR

Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut Chez Sire André, dont la femme accourut En diligence et quasi hors d'haleine ;

Puis monta seule, et, ne voyant André, Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la Dame étoit en ces alarmes,

Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,

La fait asseoir, et puis commence ainsi : L'ingratitude est mere de tout vice :

André m'a fait un notable service ;

Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,

Je lui rendrai, si je puis, la pareille.

En mon absence, il a fait une oreille Au fruit d'Alix; je veux d'un si bon tour Me revancher; et je pense une chose :

Tous vos enfants ont le nez un peu court ; Le moule en est assurément la cause :

Or je les sais des mieux raccommoder.

Mon avis donc est que, sans retarder,

Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire. Disant ces mots, il vous prend la commere, Et, près d'André, la jeta sur le lit ;

Moitié raisin, moitié figue, en jouit.

La Dame prit le tout en patience ;

D'OREILLES

Bénit le Ciel de ce que la vengeance Tomboit sur elle, et non sur Sire André, Tant elle avoit pour lui de charité !

Sire Guillaume étoit de son côté Si fort ému, tellement irrité,

Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grâce Du talion, rendant à son époux Feves pour pois, et pain blanc pour fouace. Qu'on dit bien vrai que se venger est doux ! Ti 'ès sage fut d'en user de la sorte ;

Puisqu'il vouloit son honneur réparer,

Il ne pouvoit mieux que par cette porte D'un tel affront, à mon sens, se tirer.

André vit tout, et n'osa murmurer ;

Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire ; Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.

Pour une oreille il auroit composé ;

Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles : Je dis à moins; car mieux vaut, tout prisé, Cornes gagner que perdre ses oreilles.

LE FLEUVE SCAM ANDRE

Me voilà prêt à conter de plus belle ;

Amour le veut, et rit de mon serment : Hommes et Dieux, tout est sous sa tutelle ; Tout obéit, tout cede à cet Enfant.

J'ai désormais besoin, en le chantant,

De traits moins forts et déguisant la chose; Car, après tout, je ne veux être cause D'aucun abus : que plutôt mes écrits Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix ! Si, dans ces vers, j'introduis et je chante Certain trompeur et certaine innocente, C'est dans la vue et dans l'intention Qu'on se méfie en telle occasion.

J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile A se garder de ces piégés divers.

Notte ignorance en fait trébucher mille, Contre une seule à qui nuïroient mes vers.

LE FLEUVE SCAMANDRE

J'ai lu qu'un Orateur estimé dans la Grèce,

Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse,

Banni de son pays, voulut voir le séjour Où subsistoient encor
les ruines de Troie ;

Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.

Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg Noble par ses malheurs : là, Priam et sa Cour N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie. Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;

Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,

Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place De ces murs élevés
et détruits par des Dieux,

Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,

Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace Qui put me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre, Cimon, le héros de ces vers,

Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vint rendre,

Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts : Son voile
au gré des vents va flottant dans les airs;

Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,

Une beauté naïve, une taille légère.

Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords

LE FLEUVE SCAMANDRE

Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.

Le chaud, la solitude, et quelque Dieu malin, L'inviterent d'abord à prendre un demi-bain.

Notre banni se cache ; il contemple, il admire,

Il ne sait quels charmes élire ;

Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.

Comme on étoit rempli de ces Divinités Que la Fable a dans son Empire,

Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;

Prend l'air d'un Dieu des eaux, mouille ses vêtements Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,

Puis invoque Mercure et le Dieu des amants. Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ? La belle enfin découvre un pied dont la blancheur Auroit fait honte à Galatée ;

Puis le plonge en fonde argentée,

Et regarde ses lis non sans quelque pudeur. Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,

Cimon approche d'elle; elle court se cacher Dans le plus profond du rocher.

Je suis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde; Soyez-en la Déesse, et réglez avec moi :

LE FLEUVE SC AMANDRE

Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde Partager avec vous un aussi digne emploi.

Mon crystal est très pur ; mon cœur Test davantage : Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage : Trop heureux si vos pas le daignent honorer,

Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer ! Je rendrai toutes vos compagnes Nymphes aussi, soit aux montagnes,

Soit aux eaux, soit au bois ; car j'étends mon pouvoir Sur tout ce que votre oeil à la ronde peut voir. L'éloquence du Dieu, la peur de lui déplaire, Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère, Conclurent tout en peu de temps.

La superstition cause mille accidents.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.

Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.

Revenez, dit-il, en ce lieu :

Vous garderez que l'on ne sache Un hymen qu'il faut que je cache;

Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé /Vu conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.

La nouvelle Déesse à ces mots se retire,

Contente, Amour le sait. Un mois se passe, et deux, Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.

LE FLEUVE SCAMANDRE

O mortels, est-il dit qu'à force d'être heureux Vous ne le soyez plus! Le banni, sans rien dire,

Ne va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant,

Tous, pour la voir passer, sous forme se vont rendre.

La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :

Ah ! voilà le Fleuve Scamandre !

On s'étonne, on la presse ; elle dit bonnement Que son hymen se va conclure au Firmament.

On en rit, car que faire ? Aucuns, à coups de pierre, Poursuivirent le Dieu, qui s'enfuit à grande erre ;

D autres rirent, sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci L'on feroit au Scamandre un très méchant parti.

En ce temps-là semblables crimes S'excusoient aisément ; tous
temps, toutes maximes. L'épouse du Scamandre en fut quitte à la
fin Pour quelque trait de raillerie ;

Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :

C'est un goût ; il s'offrit à lui donner la main.

Les Dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,

Vous trouverez qui la prendra :

L'argent répare toute chose.

ni.

LE STRATAGÈME

Je ne connois Rhéteur ni Maître ès Arts Tel que l'Amour; il ex-
celle en bien dire; Ses arguments, ce sont de doux regards,

De tendres pleurs, un gracieux sourire.

La guerre aussi s'exerce en son Empire ; Tantôt il met aux
champs ses étendards ; Tantôt, couvrant sa marche et ses
finesses,

11 prend des cœurs entourés de remparts.

Je le soutiens : posez deux forteresses;

Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars; Que celui-ci fasse
agir tout un monde,

Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien; Devant son fort je
veux qu'il se morfonde : Amour tout nud fera rendre le sien;

LA CONFIDENTE

C'est l'inventeur des tours et stratagèmes. J'en vais dire un de
mes plus favoris ;

J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes.

Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,

Méritoit mieux qu'un si triste hyménée ;

Elle avoit pris en cet homme un époux Mal-gracieux, incom-
mode, et jaloux.

Il étoit vieux ; elle, à peine en cet âge Où, quand un coeur n'a
point encore aimé, D'un doux objet il est bientôt charmé.

Celui d' Aminte ayant sur son passage Ti ouvé Cléon, beau,
bien fait, jeune et sage, Il s'acquitta de ce premier tribut,

Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallût Non toutefois que
la belle n'oppose Devoir et tout à ce doux sentiment,

M ais, lorsqu'Amour prend le fatal moment, Devoir et tout, et
rien, c'est même chose.

Le but d'Aminte en cette passion

Etoit, sans plus, la consolation

D'un entretien sans crime, où la pauvrete

Versât ses soins en une ame discrète.

SANS LE SAVOIR

Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend,

Mais l'appétit vient toujours en mangeant ;

Le plus sûr est ne se point mettre à table. Aminte croit rendre
Cléon traitable ;

Pauvre ignorante ! Elle songe au moyen De l'engager à ce
simple entretien ;

De lui laisser entrevoir quelque estime,

Quelque amitié, quelque chose de plus,

Sans y mêler rien que de légitime :

Plutôt la mort empêchât tel abus !

Le point étoit d'entamer cette affaire.

Les lettres sont un étrange mystère ;

Il en provient maint et maint accident;

Le meilleur est quelque sûr confident.

Où le trouver ? Géronte est homme à craindre. J'ai dit tantôt
qu'Amour savoit atteindre A ses desseins d'une ou d'autre façon
;

Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente,

Sévère et prude, et qui s'attribuoit Autorité sur lui de gouvernante.

Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)

Par un beau jour eut de la jeune Aminte Ce compliment, ou plutôt cette plainte :

LA CONFIDENTE

Je ne sais pas pourquoi votre parent,

Qui m'est et fut toujours indifférent,

Et le sera tout le temps de ma vie,

A de m'ai mer conçu la fantaisie.

Sous ma fenêtre il passe incessamment ; Je ne saurois faire un pas seulement Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ; Lettres, billets, pleins de paroles douces, Me sont donnés par une dont le nom Vous est connu : je le tais pour raison. Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite Elle n'aura qu'une mauvaise suite ;

Mon mari peut prendre feu là-dessus.

Quant à Cléon, ses pas sont superflus ; Dites-le-lui de ma part, je vous prie.

Madame Alis la loue, et lui promet De voir Cléon, de lui parler si net Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain ;

Elle lui parle, et le pauvre homme nie, Avec serment, qu'il eut un tel dessein. Madame Alis l'appelle enfant du Diable : fout vi-

lain cas, dit-elle, est reniable;

Ces serments vains et peu dignes de foi

SANS LE SAVOIR

Méritoient qu'on vous fit votre sauce. Laissons cela. La chose est vraie ou fausse, Mais, fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi, Vous mettre bien dans la tête qu'Aminthe Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte. Renoncez-y. — Je le puis aisément,

Reprit Cléon. Puis, au même moment,

Il va chez lui songer à cette affaire ;

Rien ne lui peut débrouiller le mystère. Trois jours n'étoient passés entièrement Que revoici chez Alis notre belle :

Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle, Encore vu, je pense, notre amant;

De plus en plus sa poursuite s'augmente. Madame Alis s'emporte, se tourmente :

Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant, Elle le mande. 11 vient tout à l'instant.

Dire en quels mots Alis lit sa harangue,

11 me faudroit une langue de fer

Et, quand de fer j'aurois même la langue,

Je n'y pourrois parvenir; tout l'Enfer Fut employé dans cette réprimande :

Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,

Maudit de Dieu. La fureur fut si grande

LA CONFIDENTE

Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord, Ne sut que dire ;
avouer qu'il eût tort,

C'étoit trahir par trop sa conscience.

Il s'en retourne, il rumine, il repense,

Il rêve tant qu'enfin il dit en soi :

Si c'étoit là quelque ruse d' Aminte !

Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte. Elle me dit : ce O
Cléon, aime-moi,

Aime-moi donc », en disant que je l'aime.

Je l'aime aussi, tant pour son stratagème Que pour ses traits.
J'avoue en bonne foi Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte,
Mais à présent je ne fais aucun doute ; Aminte veut mon cœur
assurément.

Ali ! si j'osois, dès ce même moment Je l'irois voir, et, plein de
confiance,

Je lui dirois quelle est la violence,

Quel est le feu dont je me sens épris. Pourquoi n'oser ? Of-
fense pour offense, L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis !... Laissons-la faire, et lais-
sons-nous conduire. Trois autres jours n'étoient passés encor Qu'
Aminte va chez Alis pour instruire

SANS LE SAVOIR

Son cher Cléon du bonheur de son sort :

Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;

Votre parent a résolu ma perte ;

Il me prétend avoir par des présents :

Moi, des présents ! C'est bien choisir sa femme ! Tenez, voilà rubis et diamants :

Voilà bien pis ; c'est mon portrait, Madame : Assurément de mémoire il l'a fait,

Car mon époux a tout seul mon portrait.

A mon lever, cette personne honnête Que vous savez, et dont je tais le nom,

S'en est venue, et m'a laissé ce don.

Votre parent mérite qu'à la tête On le lui jette, et, s'il étoit ici...

Je ne me sens presque pas de colère.

Quez le reste : il m'a fait dire aussi Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire Mon mari couche à sa maison des champs ; Qu'incontinent qu'il croira que mes gens Seront couchés et dans leur premier somme,

Il se rendra devers mon cabinet.

Qu'espère-t-il ? Pour qui me prend cet homme ? En rendez-vous ! Est-il loi en effet ?

Sans que je crains de commettre G ron te,

LA CONFIDENTE

Je poserois tantôt un si bon guet Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,

O u s'enfueroit avec sa courte honte.

Ces mots finis, Madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint, et d'abord On lui jeta les bijoux et la boîte;

On l'auroit pris   la gorge au besoin :

Eh bien, cela vous semble-t-il honnête ?

Mais ce n'est rien ; vous allez bien plus loin.

Al is dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte Venoit de dire en sa dernière plainte.

Cléon se tint pour d m nt averti :

J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle ;

Mais, puisqu'il faut  rien espérer d'elle,

Je me retire, et prendrai ce parti.

— Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre, Lui dit Al is.
11 ne le prit pourtant.

Trop bien, minuit   grand'peine sonnant,

Le compagnon sans faute se va rendre Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué ;

Le rendez-vous étoit bien expliqué ;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte ;
Un profond somme occupoit tous les yeux;

SANS LE SAVOIR

Meme ceux-là qui brillent dans les Cieux Etoient voilés par
une épaisse nue.

Comme on avoit toute chose prévue,
Il entre vite, et, sans autre discours,
Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès bâbord se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté ; la bonté vint après,
Et celle-ci suivit l'autre de près.

Mais, dites-moi, de grâce, .je vous prie, Qui vous a fait aviser
de ce tour ?

Car jamais tel ne se ht en amour ;

Sur les plus fins je prétends qu'il excelle, Et vous devez vous-
même l'avouer.

Elle rougit, et n'en lut que plus belle.

Sur son esprit, sur ses traits, sur son zele, 11 la loua. Ne fit-il que louer .’

LE

Le Remède

Dessin de Fragonard Gravé à l’eau-forte par Martial.

LE REMEDE

si r on se plaît à l image clu vrai,

Combien doit-on rechercher le vrai même !

J en fais souvent dans mes Contes Fessai,

Et vois toujours que sa force est extrême Et qu'il attire à soi tous les esprits.

Non qu’il ne faille en de pareils écrits Feindre les noms; le reste de l’affaire Se peut conter sans en rien déguiser,

Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire, Et c’est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,

Cens pesant l’air, line fleur de Normand,

Une pucelle eut naguère un amant Frais, délicat, et beau par exc ell enee,

Jeune sur-tout ; à peine son menton

LE REMEDE

S'étoit vêtu de son premier coton.

La lille étoit un parti d'importance;

Charmes et dot, aucun point n'y manquoit,

Tant et si bien que chacun s'appliquoit A la gagner. Tout le Mans y couroit.

Ce fut en vain, car le cœur de la lille Inclinoit trop pour notre jouvenceau ;

Les seuls parents, par un esprit Manceau,

La destinoient pour une autre famille.

Elle fit tant autour d'eux que l'amant,

Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,

Eut à la fin accès chez sa maîtresse.

Leur indulgence, ou plutôt son adresse, Peut-être aussi son sang et sa Noblesse,

Les lit changer; que sais-je quoi? Tout duit Aux gens heureux, car aux autres tout nuit. L'amant le fut; les parents de la belle Surent priser son mérite et son zele.

C'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor ?

Force comptant; les biens du siecle d'or Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine. O temps heureux, je prévois qu'avec peine Tu reviendras dans le pays du Maine!

Ton innocence eut secondé l'ardeur

LE REMEDE

De notre amant, et hâté cette affaire ;

Mais des parents l'ordinaire lenteur Fit que la belle, ayant fait dans son cœur Cet hvrnée, acheva le mystère Selon les us de l'iste de Cythere.

Nos vieux Romans, en leur style plaisant, Nomment cela paroles de présent.

Nous y voyons pratiquer cet usage, Demi-amour, et demi-mariage,

Table d'attente, avant goût de l'hymen.

Amour n'y fit un trop long examen ;

Prêtre et parent, tout ensemble, et Notaire, En peu de jours il consumma l'affaire : L'esprit Manceau n'eut point part à ce fait. Voilà notre homme heureux et satisfait, Passant les nuits avec son épousée.

Dire comment, ce seroit chose aisée;

Les doubles clefs, les brèches à l'enclos, Les menus dons qu'on lit à la Soubrette, Rendoient l'époux jouissant en repos D'une faveur douce autant que secrette.

Avint pourtant que notre belle un soir,

E11 se plaignant, dit à sa Gouvernante,

Qui du secret n'étoit participante :

LE REMEDE

Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir? L'autre reprit : 11
vous faut un remede ; Demain matin nous en dirons deux mots.

Minuit venu, l'époux mal-à-propos,

Tout plein encor du feu qui le possédé, Vient de sa part cher-
cher soulagement,

Car chacun sent ici-bas son tourment.

On ne l'avoit averti de la chose.

Il n'étoit pas sur les bords du sommeil, Qui suit souvent
l'amoureux appareil, Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'Orient,

La Gouvernante ouvrit tout en riant, Remede en main, les
portes de la chambre. Par grand bonheur il s'en rencontra deux ;
Car la saison approchoit de Septembre, Mois où le chaud et le
froid sont douteux. La fdle alors 11e fut pas assez fine ;

Elle 11'avoit qu'à tenir bonne mine,

Et faire entrer l'amant au fond des draps, Cl îose facile autant
que naturelle.

L'émotion lui tourna la cervelle ;

Eli e se cache elle-même, et tout bas Dit en deux mots quel est
son embarras.

LE REMEDE

L'amant fut sage; il présenta pour elle Ce que Brunei à Marphise montra.

La Gouvernante, ayant mis ses lunettes,

Sur le galant son adresse éprouva;

Du bain interne elle le régala,

Puis dit adieu, puis après s'en alla.

Dieu la conduise, et toutes celles-là Qui vont nuisant aux amitiés secrétés !

Si tout ceci passoit pour des sornettes,

(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),

Où chercheroit de quoi me censurer.

Les critiqueurs sont un peuple sévère ; ils me diront : Votre belle en sortit En l'ille sotte et n'ayant point d'esprit ;

Vous lui donnez un autre caractère;

Cela nous rend suspecte cette affaire ;

Nous avons lieu d'en douter, auquel cas Votre prologue ici ne convient pas.

Je répondrai... Mais que sert de répondre? C'est un procès qui n'auroit point de fin.

Par cent raisons j'aurois beau les confondre; Cicéron même y perdrait son latin.

Il me suffit de 11'avoir en l'ouvrage Bien avancé qu'après des gens de foi ;

LE REMEDE

J'ai mes garants. Que veut-on davantage Chacun ne peut en dire autant que moi.

LKS AVEUX INDISCRETS

.«ia'iDeihm xuavA taA

ab ni- Al

TAIT iU \i TIWJ ShoVlJBSİ /; ^YAi'llI

Les Aveux indiscrets.

Dessin de Pragonard Gravé à l'eau-forte par Martial.

LES AVEUX INDISCRETS

Paris sans pair n'a voit en son enceinte Rien dont les vœux semblassent si ravis Que de la belle aimable et jeune A milite, Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.

Sa mere encor la tenoit sous son aile;

Son pere avoit du comptant et du bien; Faites état qu'il ne lui manquoit rien.

Le beau Damon s'étant piqué pour elle,

Elle reçut les offres de son coeur.

Il fit si bien l'esclave de la belle

Qu'il en devint le maître et le vainqueur,

Rien entendu sous le nom d'hyménée ;

Pa s ne voudrais qu'on le crût autrement. L'an révolu, ce couple si charmant,

Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant, (Vous eussiez dit la première journée),

LES AVEUX INDISCRETS

Se promettent la vigne de l'Abl)é ;

Lorsque Damon, sur ce propos tombé,

Dit à sa femme : Un point trouble mon ame; .le suis épris
(Tune si douce flamme Que je voudrons n'avoir aimé que vous,

Que mon cœur n'eût senti que vos coups, Qu'il n'eût logé
que votre seule image,

Digne, il est vrai, de son premier hommage. J'ai cependant
éprouvé d'autres feux :

J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux. Il m'en souvient;
la Nymphé étoit gentille, Au fond d'un bois l'Amour seul avec
nous;

Il fit si bien (si mal, me direz-vous),

O ne de ce fait il me reste une fille.

— Voilà mon sort, dit Aminte à Damon.

J'étois un jour seuleté à la maison;

11 me vint voir certain fils de famille,

Rien fait et beau, d'agréable façon :

J'en eus pitié, mon naturel est bon,

Et, pour conter tout de lil en aiguille,

Il m'est resté de ce fait un «arçon.

Elle eut à peine achevé la parole Que du mari l'ame jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt :

LES AVEUX INDISCRETS

Il sort plein d'ire, il descend tout d'un saut,, Rencontre un bât,
se le met, et puis crie :

Je suis bûté! Chacun au bruit accourt,

Les pere et mere et toute la mégnie, Jusqu'aux voisins. Il dit,
pour faire court,

Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie Que les parents d'Aminte,
bons bourgeois, Et qui n'avoient que cette fille unique,

La nourrissoient, et tout son domestique,

Et son époux, sans que, hors cette fois,

Rien eut troublé la paix de leur famille.

La mere donc s'en va trouver sa fille ;

Le pere suit, laisse sa femme entrer,

Dans le dessein seulement d'écouter.

La porte étoit entrouverte ; il s'approche; Bref, il entend la
noise et le reproche Que fit sa femme à leur fille, en ces mots :
Vous avez tort. J'ai vu beaucoup de sots,

Et plus encor de sottises en ma vie :

Mais qu'on pût voir telle indiscretion,

Qui l'auroit cru ? Car enfin, je vous prie, Qui vous foireoit ?
Quelle obligation De révéler une chose semblable ?

LES AVEUX LM) LS GUE TS

Plus d'une fille a forligné. Le Diable Est bien subtil; bien malins
sont les gens Mon pour cela que l'on soit excusable; il nous fau-
droit toutes dans des Couvents Claquemurer jusqu'à notre b y
menée.

Moi qui vous parle ai même destinée;

J'en ai gardé au cœur un sensible regret ; J'eus trois enfants
avant mon mariage.

A votre père ai-je dit ce secret?

En avons-nous fait plus mauvais ménage ? Ce discours fut à
peine proféré Que l'écoutant s'en court, et, tout outré, Trouve du
bât la sangle, et se l'attache, Puis va criant par-tout : Je suis san-
glé! Chacun en rit, encor que chacun sache Qu'il a de quoi faire
rire à son tour.

Les deux maris vont dans maint carrefour Criant, courant,
chacun à sa manière,

Bâté le gendre, et sanglé le beau-pere.

On doutera de ce dernier point-ci,

Mais il 11e faut telle chose mécroire,

Et, par exemple, écoutez bien ceci.

Quand Roland sut les plaisirs et la gloire Que dans la grotte
avoit eus son rival,

LES AVEUX INDISCRETS

D'un coup de poing il tua son cheval.

Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,

Mettre de plus la selle sur son dos,

Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,

Faire crier et redire aux échos :

Je suis bât é, sanglé ! car il n'importe,

Tous deux sont bons ? Vous voyez de la sorte Que ceci peut
contenir vérité.

Ce n'est assez, cela ne doit suffire;

Il faut aussi montrer l'utilité De ce récit : je m'en vais vous la
dire. L'heureux Damon me semble un pauvre Sire; Sa confiance
eut bientôt tout gâté.

Pour la sottise et la simplicité

De sa moitié, quant à moi, je l'admire.

Se confesser à son propre mari,

Quelle folie ! Imprudence est un terme Foible à mon sens pour exprimer ceci.

Mon discours donc en deux points se renferme. Le nœud d'hymen doit être respecté,

Veut de la foi, veut de l'honnêteté ;

Si par malheur quelque atteinte un peu forte Le fait clocher d'un ou d'autre côté, Comportez-vous de maniéré et de sorte

LES AVEUX INDISCRETS

Que ce secret ne soit point éventé.

Gardez de faire aux égards banqueroute; Mentir alors est digne de pardon.

Je donne ici de beaux conseils sans doute : Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.

LES QUIPROQUOS

Imp Dorval Pan,

.üioupmqiuP «9.1 —

fmnogKi'tf f.»b n'f-'Ml

Les Quiproquos.

Dessin de Fragonard

LES QUIPROQUO

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer ;
Ce sont ses jeux. J'en parle à juste cause;

Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour. Cloris et moi, nous
nous aimions d'amour : Au bout d'un an la belle se dispose A me
donner quelque soulagement,

Foible et léger, à parler franchement;
C'étoit son but, mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.

Je vais un soir chez cet objet charmant ; L'époux étoit aux
champs heureusement ,

Mais il revint, la nuit à peine close,

LES QUIPROQUO

Point de Cloris. Le dédommagement Fut que le Sort en sa
place suppose Une Soubrette à mon commandement :

Elle paya cette fois pour la Dame.

Disons un troc où réciproquement Pour la Soubrette on em-
ploya la Femme; De pareils traits tous les livres sont pleins. Bien

est-il vrai qu'il faut d'habiles mains Pour amener chose aussi surprenante :

Il est besoin d'en bien fonder le cas,

Sans rien forcer, et sans qu'on violente Un incident qui ne s'attend oit pas.

L'aveugle Enfant, joueur de passe-passe Et qui voit clair à tendre maint panneau, Fait de ces tours : celui-là du berceau Leve la paille à l'égard du Boccace ;

Car, quant à moi, ma main pleine d'audace En mille endroits a peut-être gâté Ce que la sienne a bien exécuté.

Or il est temps de finir ma préface,

Et de prouver par quelque nouveau tour Les quiproquo de Fortune et d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose Que par un fait à Marseille arrivé ;

LES QUIPROQUO

Tout en est vrai, rien n'en est eontrouvé.

Là Clid amant, que par respect je n'ose Sous son nom propre introduire en ces vers, Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme Mieux que pas un qui fût en l'univers. L'honnêteté, la vertu de la Dame,

Sa gentillesse, et même sa beauté,

Dévoient tenir Clidamant arrêté.

Il l'ê le fut. Le Diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piège aussi facile
Qu'est le désir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une personne,
Une Suivante, ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps ; il l'ê lui manquoit l'ien De ce qui plaît aux
chercheurs d'aventures. J, a Dame avoit un peu plus d'agrément,
M'ais sous le masque oîl n'eût su bonnement Laquelle élire
entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plutôt Madame Alix, c'étoit cette
Soubrette. Madame Alix, encor qu'un peu coquette,

LES QUIPROQUO

Renvoya l'homme. Enfin il lui promet Cent beaux écus bien
comptés clair et net. Payer ainsi des marques de tendresse En la
Suivante, étoit, vu le pays,

Selon mon sens, un fort honnête prix.

Sur ce pied-là qu'eût coûté la Maîtresse ? Peut-être moins, car
le hasard y fait.

Mais je me trompe, et la Dame étoit telle Que tout amant, et tant fût-il parfait, Auroit perdu son latin auprès d'elle :

Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi. Devrois-je y faire entrer les dons aussi ? Las! ce n'est plus le siècle de nos peres : Amour vend tout, et Nymphes, et Bergeres Il met le taux à maint objet divin :

C'étoit un Dieu ; ce n'est qu'un Échevin.

O temps ! o mœurs ! o coutume perverse ! Al ix d'abord rejette un tel commerce,

Fait l'irritée et puis s'appaise enfin,

Change de ton, dit que le lendemain, Comme Madame avoit dessein de prendre Certain remede, ils pourroient le matin Tout à loisir dans la cave se rendre.

Ainsi lut dit, ainsi fut arrêté;

LES QUIPROQUO

30i

Et la Soubrette ayant le tout conté A sa Maîtresse, aussitôt les femelles D'un quiproquo font le projet entre elles. Le pauvre époux n'y reconnoît rien, Tant la Suivante avoit l'air cle la Dame : Puis, supposé qu'il reconnût la Femme, Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien ? Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme. Le lendemain, par hasard, Clidamant,

Qui ne pouvoit se contenir de joie,

Trouve un ami, lui dit étourdiment Le bien qu' Amour à ses
désirs envoie.

Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu Que le marché pour
moins se fût conclu ; Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit : Eh bien ! soyons chacun Et du plaisir et des frais en
commun.

L'époux n'ayant alors sa bourse pleine, Cinquante écus à sau-
ver étoient bons ; D'autre côté, communiquer la belle,

Quelle apparence ? Y consentiroit-elle ? S'aller ainsi livrer à
deux Gascons !

Se tairoient-ils d'une telle fortune,

Et devoit-on la leur rendre commune ?

LES QUIPROQUO

L'ami leva cette difficulté,

Représentant que dans l'obscurité Alix seroit fort aisément
trompée :

Une plus fine y seroit attrapée :

Il suffiroit que tous deux, tour-à-tour,

Sans dire mot, ils entrassent en lice,

Se remettant du surplus à l'Amour,

Qui volontiers aideroit l'artifice.

Un tel silence en rien ne leur nuiroit; Madame Alix, sans
manquer, le prendroit Pour un effet de crainte et de prudence :

Les murs ayant des oreilles, dit-on,

Le mieux étoit de se taire ; à quoi bon D'un tel secret leur faire confidence ?

Les deux galants, ayant de la façon Régulé la chose, et disposés à prendre tout le plaisir qu' Amour leur promettoit, Clôt le mari d'abord ils se vont rendre.

Là, dans le lit l'épouse encore étoit.

L'époux trouva près d'elle la Soubrette, Sans nuis atours qu'une simple cornette, Bref, en état de ne lui point manquer. L'heure arriva : les amis contestèrent Touchant le pas, et longtemps disputèrent

LES QUIPROQUO

L'époux ne fit l'honneur de la maison.

Tel compliment n'étant là de saison.

A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglèrent Le précurseur, ainsi que de raison :

Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme Dans cette cave, attendant de pied ferme Madame Alix, qui ne vient nullement.

Trop bien la Dame, en son lieu, s'en vint faire Tout doucement le signal nécessaire.

On ouvre, on entre; et sans retardement,

Sans lui donner le temps de reconnoître Ceci, cela, l'erreur, le changement,

La différence enfin qui pou voit être Entre l'époux et son associé,

Avant qu'il pût aucun change paroître,

Au dieu d' Amour il fut sacrifié.

L'heureux ami n'eut pas toute la joie Qu'il auroit eue en connoissant sa proie;

La Dame avoit un peu plus de beauté,

Outre qu'il faut compter la qualité.

A peine fut cette scene achevée

Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,

Jette la Dame en quelque étonnement ;

Car, comme époux, comme Clidamant même,

LES QUIPROQUO

11 11e montrait toujours si fréquemment De cette ardeur l'emportement extrême.

On imputa eet excès de fureur A la Soubrette, et la Dame en son cœur Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la sorte passée,

Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir. L'associé des frais et du plaisir S'en court en haut en certain vestibule : Mais, quand l'époux vit sa Femme monter Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,

On peut juger quel soupçon, quel scrupule, Quelle surprise,
eurent les pauvres gens ;

Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps De composer leur
mine et leur visage.

L'époux vit bien qu'il falloit être sage,

Mais sa moitié pensa tout découvrir.

J'en suis surpris; femmes savent mentir;

La moins habile en connoît la science.

Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience De n'avoir pas mieux ga-
gné son argent, Plaignant l'époux, et le dédommageant,

Et voulant bien mettre tout sur son compte Tout cela n'est que
pour rendre le conte

LES QUIPPOQUO

Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir Deux questions :
l'une, c'est à savoir Si l'époux fut du nombre des confrères,

A mon avis n'a point de fondement,

Puisque la Dame et l'ami nullement Ne prétendoient vaquer à
ces mystères.

L'autre point est touchant le talion,

Et Ton demande en cette occasion Si, pour user d'une juste
vengeance, Prétendre erreur et cause d'ignorance A cette Dame
auroit été permis.

Bien que ce soit assez là mon avis,

La Dame fut toujours inconsolable.

Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable Il ne faudroit nullement consoler !

J'en commis bien qui n'en feroient que rire : De celles-là je n'ose plus parler,

Et je ne vois rien des autres à dire.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Du temps des Grecs deux sœurs disoient avoir Aussi beau cul que filles de leur sorte ;

La question 11e fut que de savoir Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.

Pour en juger un expert étant pris,

A la moins jeune il accorde le prix,

Puis, l'épousant, lui fait don de son âme.

A son exemple un sien frere est épris De la cadette, et la prend pour sa femme.

Tant fut entre eux à la fin procédé Que par les sœurs un Temple fut fondé Dessous le nom de Vénus belle-fesse,

Je ne sais pas à quelle intention,

Mais c'eût été le Temple de la Grèce Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

LES ARRESTS D'AMOUR

Les Gens tenant le Parlement cT Amours

Informoient pendant les Grands Jours D'aucuns abus commis
en l'isle de Cvthère. Par devant eux se plaint un Amant mal traité,
Disant que de long temps il s'efforce de plaire A certaine ingrate
beauté ;

Qu'il a donné des sérénades,

Des concerts et des promenades,

Item maint collation,

Maint bal et mainte Comédie;

A consacré le plus beau de sa vie A l'objet de sa passion;

S'est tourmenté le corps et l ame Sans pouvoir obliger la Dame
A payer seulement d'un souris son amour; Partant, conclut que
cette belle

3 [o LES ARRESTS D'AMOUR

Soit condamnée à l'aimer à son tour.

Fut allégué, d'autre part, à la Cour Que, plus la Dame étoit
cruelle,

Plus elle avoit d'embonpoint et d'attraits ; Que, perdant ses
appas, Amour perd oit ses trait s Qu'il avoit intérêt au repos de
son ame ;

Que, quand on a le cœur en flamme,

Le teint n'en est jamais si frais ;

Qu'il étoit à propos pour la grandeur du Prince, Qu'elle traitât ainsi toute cette Province,

Fit mille soupirants sans faire un bienheureux, Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes, Augmentât les tributs de l'Empire Amoureux, Qui sont les soupirs et les larmes;

Que souffrir tel procès étoit un grand abus Et que le cas méritoit une amende,

Concluant pour le surplus Au renvoi de la Demande.

Le Procureur d' Amours intervint là dessus Et conclut aussi pour la Relie.

La Cour, leurs moyens entendus,

La renvoya, permis d'être cruelle,

Avec dépens et tout ce qui s'en suit.

Cet arrêt fit un peu de bruit

FRAGMENT DU SONGE DE VAUX

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars, Blés sé par Cupidon d'une flèche dorée,

Après avoir dompté les plus fermes remparts,

Mit le camp devant Cvthérée.

Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la Belle parla.
Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire;
De son ajustement prit d'abord un grand soin. Consul érez-le
en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce seroit pour des jours de tournois, On ne le verroit
pas vêtu d'autre maniéré.

LES AMOURS

L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour;
Sans cela^ fit-on mordre aux géants la poussière.
Il est bien malaisé de rien faire en amour.
En peu de temps Mars emporta la Dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme : Peut-être
conta-t-il ses sièges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles Que les
femmes n'entendent pas,

Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles. Voyez
combien Vénus, en ces lieux écartés,

Aux yeux de ce guerrier étale de beautés !

Quels longs baisers ! La Moire a bien des charmes Mais Mars
en la servant ignore ces douceurs.

Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes Veut
des soupirs et des larmes ;

C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la Déesse avoit même dessein,

Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,

Couvoit plus de feux dans son sein Qu'on n'en voyoit à l'en-
tour de sa tête.

C'étoit un Dieu pourvu de cent charmes divers.

Il étoit beau; mais il faisoit des vers,

DE MARS ET DE VENUS

Avoit un peu trop de doctrine.

Et qui pis est, savoit la médecine.

Or soyez sûr qu'en amours,

Entre l'homme d'épée et l'homme de science,

Les dames au premier inclineront toujours,

Et toujours le plumet aura la préférence.

Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir. Phébus, outré de déplaisir,

Apprit à Vulcan ce mystère;

Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour Lui fit voir avec Mars la Reine de Cythère,

Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'Amour

La peine de Vulcan se voit représentée,

Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :

Il demeure immobile, et son ame agitée Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints Son marteau lui tombe des mains ;

Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,

Frappé comme d'un coup de foudre.

Le voici dans cet autre endroit Qui querelle et qui bat sa femme.

Voyez-vous ce Galant qui les montre du doigt?

Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit,

LES AMOURS

Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La Dame d'un logis, quand elle lait l'amour,

Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.

Dieu sait si les galants lui font aussi la cour!

Ce ne sont que jeux et fleurettes,

Plaisants devis et chansonnettes :

Mille bons mots, sans compter les bons tours, Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours. Celle que vous voyez apportoit une lyre,

Ne songeant qu'à se réjouir;

Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr;

Elle est trop empêchée, et chacun se retire.

Le vacarme que fait Yulcan A mis l'alarme au camp.

Ma is, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme? Quand les coeurs ont goûté les délices d'amour,

Ils iroient plutôt jusqu'à Rome Que de s'en passer un seul jour.

Sur un lit de repos voyez Mars et sa Dame :

Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,

On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.

DE MARS ET DE VÉNUS

Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes :

La Maiti •esse a failli, l'on punit les suivantes; Vulcan veut tout chasser. Mais quels Dragons veillants Pourvoient contre tant d'assaillants Garder une toison si chere ?

11 accuse surtout l'enfant qui fait aimer ;

Et, se prenant au (ils des péchés de la mere,

Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême,

Le voilà qui se plaint au Monarque des Dieux,

Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même Importune sans cesse et la terre et les ci eux. L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,

Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,

Et t[ue de s'en troubler les esprits sont bien fous. Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie !

Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car, pour se voir vengé,

Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :

Un rets d'acier par ses mains est forgé :

Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.

Avec ce rets le galant lui propose

LES AMOURS DE MARS, ETC

D'envelopper nos amants bien et beau ; L'enclume sonne, et
maint coup de marteau, Dont maint chaînon l'un à l'autre s'as-
semble, Prépare aux Dieux un spectacle nouveau De deux amants
qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit;

Et nos amants trouvant l'heure opportune, Sous le réseau pris
en flagrant délit,

De s'échapper n'eurent puissance aucune.

Vulcan fait lors éclater sa rancune :

Tout en dopant le vieillard éclopé Semond les Dieux, jusqu'au
plus occupé, Grands et petits, et toute la sequelle. Demandez-moi
qui fut bien attrapé ?

Ce fut, je crois, le Galant et la Belle.

A LA FONTAINE

LE CONTRAT

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès, Ont été de
tout temps le sujet de la labié :

Ce fertile sujet ne tarira jamais,

C'est une source inépuisable.

A de pareils malheurs tous hommes sont sujets :

Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ; Tel rit d'une ruse d'amour,

Qui doit devenir à son tour Le risible sujet d'une semblable histoire.

D'un tel revers se laisser accabler Est à mon gré sottise toute pure.

* Ce conte et tous ceux qui suivent ne sont pas de La Fontaine ; mais comme ils ont été insérés dans des éditions précédentes, nous ne les avons pas rejetés de celle-ci.

LE CONTRAT

Celui dont j'écris l'aventure Ti •ouva dans son malheur de quoi se consoler. Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage, N'eut pas l'ennui d'attendre trop long-temps Les doux fruits du mariage;

Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants, Une fille d'abord, un garçon dans la suite.

Le fils, devenu grand, fut mis sous la conduite D'un Précepteur, non pas de ces Pédants Dont l'aspect est rude et sauvage;

Celui-ci, gentil personnage,

Grand Maître ès Arts, sur-tout en l'art d'aimer, Du beau monde avoit quelque usage, Chantoit bien, et savoit charmer ;

Et, s'il faut déclarer tout le secret mystère,

Amour, dit-on, l'avoit fait Précepteur.

Il ne s'étoit introduit près du frere
Que pour voir de plus près la sœur.
11 obtient tout ce qu'il desire Sous ce trompeur déguisement :
Bon précepteur, fidele amant,
Soit qu'il régente ou qu'il soupire,
Il réussit également.
Déjà son jeune pupile

LE CONTRAT

Explique Horace et Virgile;
Et déjà la beauté qui fait tous ses désirs Sait le langage des soupirs.
Notre Maître en galanterie Ti 'ès bien lui fit pratiquer ses leçons :
Cette pratique aussitôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre, et le pere irrité Menace, tempête, crie ;
Le Docteur épouvanté Se dérobe à sa furie.
La belle volontiers l'auroit pris pour époux;
Pour femme volontiers il auroit pris la belle. L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux;

Leur tendresse étoit mutuelle,

Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle; L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds.

Elle étoit riche, il étoit gueux;

C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle. Quelle corruption! b siecle ! 6 temps! 6 mœurs! Conformité de biens, différence d'humeurs ! Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,

LE CONTRAT

Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,

Tyran des plus tendres amours ?

Mais faisons treve à la morale,

Et reprenons notre discours.

Le pere bien fâché, la fdle bien marrie;

Mais que faire? 11 faut bien réparer ce malheur, Et mettre à couvert son honneur.

Quel remede ? On la marie,

Non au galant, j'en ai dit les raisons,

Mais à certain quidam, amoureux des testons Plus que de fillette gentille,

Riche suffisamment, et de bonne famille,

Au surplus bon enfant; sot, je ne le dis pas, Puisqu'il ignoroit tout le cas.

Mais, quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette On lui donne à la fois vingt mille bons ducats, Jeune épouse, et besogne faite.

Combien de gens, avec semblable dot,

Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot! Et celui-ci crut prendre une puce! le.

Rien est-il vrai quelle en fit les façons;

Mais, quatre mois après, la savante donzelle Montra le prix de ses leçons :

Elle mit au monde une fille.

LE CONTRAT

Quoi! Déjà pere de famille!

Dit l'époux, étant bien surpris;

Au bout de quatre mois ! C'est trop tôt ; je suis pris ;

Quatre mois, ce n'est pas mon compte.

Sans tarder, au beau-pere il va conter sa honte, Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas.

Le beau-pere sourit, et lui dit : Parlons bas ;

Quelqu'un pourroit bien nous entendre :

Comme vous jadis je fus gendre,

Et me plaignis en pareil cas ;

.le parlai, comme vous, d'abandonner ma femme; C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.

Mon beau-pere défunt, Dieu veuille avoir son ame ! 11 étoit honnête homme, et me remit l'esprit.

La pilule, à vrai dire, étoit assez amere,

Mais il sut la dorer, et, pour me satisfaire,

D'un bon contrat de quatre mille éeus, Qu'autrefois pour semblable affaire 11 avoit eu de son beau-pere,

Il augmenta la dot; je ne m'en plaignis plus.

Ce contrat doit passer de famille en famille :

Je le gardois exprès; ayez-en même soin.

Vous pourrez en avoir besoin,

Si vous mariez votre fille.

LE CONTRAT

A ce discours, le gendre, moins fâché,

Prend le contrat, et fait la révérence.

Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence On console à meilleur marché !

L A C O U T U li 1 È 11 E

PAR M. AUTEREAU

Certaine Sœur dans un Couvent Avoit certain amant en ville,
Quelle ne voyoit pas souvent;

La chose, comme on sait, est assez difficile :

Tous deux eussent voulu quelle lent été moins; Tous deux à
s’entrevoir- apportoient tous leurs soins. Notre Sœur en trouva le
secret la première : Nonnettes en ceci manquent peu de talent.

Elle introduisit le «alant

Sous le titre de Couturière,

Sous le titre et l’habit aussi.

Le tour ayant bien réussi,

Sans causer le moindre scrupule,

Nos amants eurent soin de fermer la cellule,

Et passèrent le jour assez tranquillement

A coudre, mais Dieu sait comment.

LA COUTURIERE

La nuit vint : c’étoit grand dommage, Quand on a le coeur à
l’ouvrage.

11 fallut le quitter : Adieu, ma Soeur, bon soir.

— Couturière, jusqu’au revoir.

Et ma Sœur fut au réfectoire Un peu tard, et c'est là le fâcheux
de l'histoire. L'Abb esse l'aperçut, et lui dit en courroux : Pour-
quoi donc venir la dernière ?

— Madame, dit la Sœur, j'avois la Couturière.

— Vos guimpes ont donc bien des trous, Pour la tenir une
journée entière ?

Quelle besogne avez-vous tant chez vous,

Où jusqu'au soir elle soit nécessaire?

— Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller.

Au métier qu'elle a fait on a beau travailler,

On y trouve toujours à faire.

PAR LE MÊME AUTEUR

Je soupçonne fort une histoire,

Qua nd le héros en est l'auteur; L'amour-propre et la vaine
gloire Rendent souvent l'homme vanteur :

On fait toujours si Rien son compte Qu'on tire de l'honneur de
tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,

A table, au cabaret, avec un camarade,

De gaseonnade en gasconnade,

Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire!
Une grosse Servante, à quatre pas de là,
Prétoit l'oreille à tout cela,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.

Æ GASCON

A l'entendre conter, il n'étoit dans Paris

De Cloris

Dont il ne connût la ruelle,

Dont il n'eût eu quelques faveurs.

Son air étoit le trébuchet des cœurs.

Il aimoit celle-là parcequ'elle étoit belle;

Celle-ci payoit ses douceurs,

Il avoit chaque jour des garnitures d'elle :

De plus s'il étoit fort heureux,

11 n'étoit pas moins vigoureux; belle Dame en étoit ample-
ment assurée;

A tell e autre, en une soirée,

Il avoit su donner jusqu'à dix fois l'assaut.

Ali! pour le coup notre Servante Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :

Malepeste ! Comme il se vante !

Par ma foi, je voudrois avoir ce qu'il s'en faut!

LA

P A R L E M E I M E A U T E U R

Un de ces jours Dame Germaine,

Pour certain besoin qu'elle avoir, Envoya Jeanne à la fontaine.

Elle y courut, cela pressoit ;

Mais en courant, la pauvre créature Eut une fâcheuse aventure ;

Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas, Vint se rencontrer sous ses pas.

A ce caillou Jeanne trébuche,

Tombe enfin, et casse sa cruche.

Mieux eut valu cent fois s'être cassé le cou. Casser une cruche si belle !

Que faire? Que deviendra-t-elle ?

Pour en avoir une autre elle n'a pas un sou.

LA CH UC ILE

Quel bruit va faire sa Maîtresse,

De sa nature très diablesse!

Comment éviter son courroux ?

Quel emportement! Que de coups!

Oserais-je jamais me r'offrir à sa vue ?

Aon, non, dit-elle; enfin il faut que je me lue : Tuons-nous. Par bonheur un voisin près de là Accourut, entendant cela ;

Et, pour consoler l'affligée,

Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put Mais pour bon orateur qu'il fut,

Elle n'en fut point soulagée ;

Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux, Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux ;

Enfin vouloit mourir; la chose é toi t conclue.

Eh bien ! veux-tu que je te tue ?

Lui dit-il. — Volontiers. Lui, sans autre façon, Vous la jette sur le gazon,

Obéit à ce qu'elle ordonne ;

A la tuer des mieux apprête ses efforts,

Leve sa cotte, et puis lui donne D'un poignard à travers le corps.

On a grande raison de dire Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs

TENIR EST UN AUTRE

Jean, amoureux de la jeune Perrette,

Ayant en vain auprès d'elle employé Soupirs, serments, doux jargon d'amourette, Sans que jamais rien lui fut octroyé,

Pour la fléchir s'avisa de lui dire,

En lui montrant de ses mains les dix doigts, Qu'il lui pourroit prouver autant de fois Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.

De tels signaux parlent éloquemment,

Et pour toucher ont souvent plus de force Que soins, soupirs, et que tendre serment. Per rette aussi se prit à cette amorce.

Jtâ ses regards sont plus doux mille fois ; Plus de fierté, l'amour a pris sa place ;

PROMETTRE EST UN

Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.

On souffre Jean, voire même on l'agace,

On lui sourit, on le pince parfois;
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amants tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits, Va plus
avant, et si bien s'insinue,
Qu'il acquitta le premier de ses doigts ;
Passe au second, au tiers, au quatrième ;
Reprend haleine, et fournit le cinquième.
Ma is qui pourroit aller toujours de même ?
Ce n'est pas moi jà, quoique d'âge à cela ;
Ne J ean aussi, car il en resta là.
Perrette donc en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci,
Car j'en eonnois mainte plus haute huppée Qui voudroit bien
être trompée ainsi;
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte D'avoir promis
et de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,

Sans s'émouvoir répond, en la quittant :

PAR M. DU TROUSSET DE VALINCOURT DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Pour garder certaine toison On a beau faire sentinelle ;

C'est temps perdu, lorsqu'une belle Y sent grande démangeaison :

Un adroit et charmant Jason,

Avec l'aide de la donzelle Et de maître expert Cupidon,

Trompe facilement et taureaux et dragon.

La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :

Les surveillants, les verroux et les grilles,

Sont une foible digue à leur tempérament.

A douze ans aujourd'hui point d'Agnès; à cet âge

LE 110 SS 1 G NO

Fillette nuit et joue s'applique uniquement N trouver les moyens
d'endormir finement Les Argus de son pucelage.

Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage, Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage Quand il s'agit d'attraper un

amant.

Je n'en dirai point davantage,

Lecteur ; regardez seulement La finette Cataut jouer son personnage,

Et comment elle met le rossignol en cage;

Après je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,

Dont je n'ai jamais su le nom,

Eut une fille assez jolie :

Son pere étoit Messire Varambon :

Boccace n'en dit point comme Orlan nommoit sa mere Aussi cela n'est pas fort utile à savoir :

La fille s'appeloit Catherine, et pour plaire Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir,

Age de quatorze ans, teint de lis et de roses,

Beaux yeux, belle gorge, et beaux bras ; Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses

LE ROSSIGNOL

Il en manque rarement D'un amant :

Aussi n'en manqua la pucelle.

Richard la vit, l'aima, fil tant en peu de jours,
Par ses regards, par ses discours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle La même ardeur
qu'il ressentoit pour elle.

L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs;

Déjà mêmes langueurs, déjà mêmes désirs :

Désirs de quoi ? besoin n'ai de le dire,

On le peut deviner sans trop d'habileté;

Quand un coeur amoureux à cet âge soupire,

D'un autre soi-même enchanté,

Où sait assez ce qu'il desire.

Un point de nos amants retardoit le bonheur :

La mere aimoit sa hile avecque tant d'ardeur Quelle n'auroit
su vivre un seul moment sans elle; Le jour elle P avoit pendue à
son coté;

Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle.

En peu moins de tendresse, et plus de liberté,

Eut mieux accommodé la belle.

Cet excès d'amour maternelle Est bon pour les petits enfants ;

M ais fillette de quatorze ans

LE ROSSIGNOL

Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.

Catherine un jour de sa vie Ne pouvoit disposer d'un seul petit moment Pour entretenir son amant;

C'étoit pour tous les deux une peine infinie.

Il en étoit réduit à la suivre en tous lieux;

Ne pouvant bien souvent lui parler que des vœux, Langage, à mon sens, ennuyeux Sitôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie. Quelquefois par hasard il lui serroit la main,

Quand il la trouvoit en chemin ; Quelquefois un baiser pris à la dérobée ;

Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela ?

C'est proprement manger son pain à la fumée.

Nos gens étoient trop fins pour en demeurer là.

Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême,

Ils se trouvèrent seuls, sans pere, sans jaloux :

Que vous sert, dit Richai d, hélas, que je vous aime? Que me sert d'être aimé de vous ?

Loin de rendre mon sort plus doux,

Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;

Je vous vois sans vous voir; je n'ose vous parler;

Si je me plains, si je soupire,

LE ROSSIGNOL

Il me faut tout dissimuler.

Ne sauroit-on jamais vous voir sans votre mere ?

Ne sauriez-vous enfin trouver quelque moyen ? Hélas ! vous le pourriez, si vous le vouliez bien : Mais vous ne m'aimez pas. — Si j'étois moins sincère, Je vous répondrois autrement,

Dit Catherine à son amant :

Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.

— 11 faudroit donc, reprit Richard,

Si vous avez dessein de me sauver la vie,

Vous faire mettre un lit dans une chambre à part, Par exemple, en la galerie ;

On vous y pourroit aller voir Sur le soir,

Alors que chacun se retire:

Autrement on 11e peut vous parler qu'à demi;

Et j'ai cent choses à vous dire,

Que je ne puis vous dire ici.

Ce mot fit la belle sourire ;

Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit:

Elle promit pourtant au sire De fai re ce qu'elle pourroit.

La chose n'étoit pas facile,

Mais l'amour donne de l'esprit,

If.

LE ROSSIGNOL

Et sait rendre une Agnès habile.

Voici comment elle s'y prit.

Elle 11e dormit point durant toute la nuit,

Ne fît que se tourner, et mena tant de bruit,

Que ni son pere ni sa mere Ne purent fermer la paupière En
seul moment.

Ce 11'étoit pas grande merveille ;

Fille qui pense à son amant Absent,

Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,

Et 11e dort que fort rarement.

Dès le matin Cataut se plaint de l'insomnie,

Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit. O11 11e sauroit dormir; maman, s'il vous plaisoit Me faire tendre un lit dans
notre galerie

Qui regarde sur le jardin :

11 y fait frais; et puis, soir et matin,

D'un rossignol qui vient chanter sous ce feuillage J'entendrois
le ramage.

J'en dormirois bien mieux. La mere v consentit.

Va trouver son homme, et lui dit :

Cataut voudroit changer de lit.

Afin d'être au frais, et d'entendre

LE ROSSIGNOL

Le rossignol. — Oli ! qu'est-ce ci ?

Dit le bon homme, y peut-011 rien comprendre ? Allez, \ous êtes folle, et votre fdle aussi,

A^ ec son rossignol. Qu elle se tienne ici;

Il fer a cette nuit-ci

PI us frais que la nuit passée :

Puis elle n'est pas, je croi,

PI us délicate que moi ;

J'y couche bien. Cataut se tint fort offensée De ce refus; et, la seconde nuit,

Fit cinquante fois plus de bruit Qu elle 11'avoit fait la première ;

Pleura, gémit, se dépita,

Et dans son lit se tourmenta D'une si terrible maniéré,

Que la mere s'en affligea,

Et dit à son mari : Vous êtes bien maussade,

Et n'aimez guère votre enfant ;

Vous vous jouez assurément A la faire tomber malade :

Je la trouve déjà tout je 11e sais comment.

Demandez-moi, quelle bizarrerie De ne pas la coucher dans
cette galerie ?

Elle est tout aussi près de nous.

LE ROSSIGNOL

V la bonne heure, dit l'époux ;

Je ne saurois tenir contre femme qui crie :

Vous me feriez devenir fou :

Passez-en votre fantaisie,

Et qu'elle entende tout son soûl Le rossignol et la fauvette.

Sans délai la chose fut faite ;

Catherine à son pere obéit promptement,

Se fit dresser un lit, fit signe à son amant Pour le soir. Qui
voudra savoir présentement Combien dura pour eux cette
journée,

Chaque moment une heure, et chaque heure une année C'est
tout au moins. Mais enfin la nuit vint ;

Et Richard lit si bien qu'à l'aide d'une échelle,

Qu'un frippon de valet lui tint,

11 parvint au lit de la belle.

De dire ce qui s'y passa,

Combien de fois on s'embrassa,

En combien de façons l'amant et la maitresse

Se témoignèrent leur tendresse.

Ce seroit temps perdu : les plus doctes discours Ne sauroient
jamais faire entendre Le plaisir des tendres amours;

Il faut 1 avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

LE ROSSIGNOL

Enfin le rossignol chanta toute la nuit;

Et quoiqu'il 11e fit pas grand bruit, Catherine en fut fort
contente.

Celui qui chante au bois son amoureux souci Ne lui parut
qu'un âne auprès de celui-ci.

Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante, Trop foibl es
de moitié pour leurs ardents désirs, Accablés du grand chaud,
d'amour et de plaisirs, S'endormirent tous deux sur le point que
l'aurore Commençoit à s'apercevoir.

Le pere, en se levant, fut curieux de voir Si sa fille dormoit
encore.

Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit Le chant du rossi-
gnol, le changement de lit.

Il entre dans la galerie ;

Et s'étant approché sans bruit,

11 trouve sa fille endormie.

A cause du grand chaud nos deux amants dormants Étoient
sans draps ni couverture,

En état de pure nature,

Justement comme 011 peint nos deux premiers parents Ex-
cepté qu'au lieu de la pomme Catherine avoit en sa main Ce qui
servit au premier homme

LE ROSSIGNOL

A conserver le genre humain,

Ce que vous n'oseriez prononcer sans scrupule. Belles, qui
vous piquez de sentiments si fiers,

Et dont vous vous servez pourtant très volontiers, Si l'on en
croit le bon Catulle.

Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi; Mais, enfin ren-
fermant son chagrin dans son a me, 11 rentre dans sa chambre, il
éveille sa femme : Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi :

.le 11e m'étonne plus pourquoi Cataut vous témoignoit si
grand désir d'entendre Le rossignol. Vraiment ce 11'étoit pas en
vain ;

Elle avoit dessein de le prendre,

Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main.

La mere se leva, pleurant presque de joie :

Un rossignol! Vraiment il faut que je le voie. Est-il grand ?
Chante-t-il ? Fera-t-il des petits ? Hél as ! la pauvre enfant !
Comment l'a-t-elle pris ? — Vous allez voir, reprit le pere :

Mais sur-tout songez à vous taire;

Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu ; Vous gêneriez
tout le mystere.

Qui fut surpris ? Ce fut la mere,

Aussitôt qu'elle eut apperçu

LE ROSSIGNOI

Le rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier, et l'appeler mâtine,

Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira, Peut-être
pis ; l'époux l'en empêcha.

Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire:

Le mal est fait, dit-il ; quand on s'emportera,

Ni plus ni moins il n'en sera.

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on m'aille quérir un Notaire,

Le Curé, le Commissaire ;

Avec leur bon secours tout s'accommodera.

Pendant tout ce discours notre amant s'éveilla;

Et voyant le soleil : Hélas! dit-il, ma chere,

Le jour nous a surpris; je ne sais comment faire Pour m'en aller. — Tout ira bien,

Lui répondit alors le pere.

Or çà, sire Richard, il ne sert plus de rien De me plaindre de vous, de me mettre en eolere. Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen Pour m'appaiser et pour me satisfaire ;

C'est qu'il faut ici devant nous Épouser Catherine; elle est bien Demoiselle;

Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous,

Pour le moins elle est jeune, et vous la trouvez belle.

LE ROSSIGNOL

11 le faut sur-le-champ, sans délai ni refus;

Sinon dites votre « In manus. »

S'exposer à souffrir une mort très cruelle,

Et cela seulement pour avoir refusé De recevoir pour femme une fille qu'on aime, Ce seroit à mon sens être mal-avisé.

Aussi, dans ce péril extrême,

Richard fut habile homme, et ne balança pas Entre la fille et le trépas.

Sa maîtresse avoit des appas ;

Il venoit de goûter, la nuit, entre ses bras Les plus doux plaisirs de la vie;

Ce n'est pas pour avoir envie D'en partir ainsi brusquement.

Or, cependant que notre amant Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire, Cataut, se réveillant à la voix de son pere,

Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi,

Et, du mieux qu'elle put, tirant le drap sur soi, Cacha les trois quarts de ses charmes.

Le Notaire arrivé mit fin à leurs alarmes ;

On écrivit, et l'on signa.

Ainsi se fit le mariage;

Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.

LE ROSSIGNOL

Le pere en les quittant leur dit : Prenez courage, Enfants; le rossignol est maintenant en cage,

Il peut chanter tant qu'il voudra.

Jadis une Chatte., animée D'une amoureuse et pétulante ardeur.

Cherchoit partout un Chat vigoureux et ribleur, Pour éteindre le feu qui l'avoit enflammée.

A cet effet, parcourant les greniers,

Les galetas, les caves, les celliers,

Par mille cris elle se fait entendre,

* Ce conte et les quatre suivants sont tirés d'une mauvaise édition des Contes, imprimée en France, peut-être à Rouen, sans date et sans nom de libraire, avec le privilège du roi de 1667. Selon l'opinion du savant Walckenaer, cette édition qui forme un volume en deux parties in- 12, serait une contre façon de celle que La Fontaine avait publiée lui-même en 1669 pour faire tomber les éditions de Hollande. Mais rien ne prouve à notre avis, que ce soit là une contre façon, et que les cinq contes nouveaux qui s'y trouvent, quoique assez imparfaits, ne soient pas de La Fontaine. Nous nous sommes permis toutefois de corriger plusieurs vers, dénaturés par des fautes d'impression grossières. Paul Lacroix.

Lorsqu'en même temps va descendre Du toit voisin un Chat aventurier,

Qui, serviteur d'un trop avare maître, Cherchoit partout de quoi repaître,

Ne pouvant au logis, quoique adroit au métier, Tromper l'œil vigilant d'une habile servante.

Ce chat, dis-je, poussé par une faim pressante, Ne songeant rien moins qu'à l'amour, Trouva cependant notre Chatte,

Qui l'étreint, le baise, le flatte,

Le caresse et lui fait la cour.

L'Aventurier, voyant cette Chatte importune Qui le presse pour le déduit,

Se sert de sa bonne fortune,

Et la grimpe sans faire bruit.

Eli e-même, observant un paisible silence,

Et songeant seulement d'assouvir son désir, Attend avec impatience Le doux moment de l'amoureux plaisir.

Mais la faim, sur l'amour remportant l'avantage, Fit quitter au matou le plaisant badinage ;

Car, pendant ce même moment,

Un Rat passant, le Chat quitte la Chatte, Poursuit le Rat et l'atteint de sa patte,

Et loin de là le mange goulûment.

La Chatte, se voyant ainsi vilipendée,

De honte et de rage obsédée,

Se sauve, et court, de maison en maison, Aux chattes d'alentour conter son aventure;

Se plaint du fait et de l'injure,

Et demande conseil pour en avoir raison.

Entre elles sur-le-champ se fit une assemblée, Où l'on donna conseil à la Chatte troublée,

De dissimuler son tourment ;

Mais, afin d'éviter désormais telle injure,

D'un mutuel consentement On prit dès lors cette mesure,

Savoir : qu'en l'amoureux déduit,

Et lorsque le plaisir chatouille, presse, flatte,

A l'avenir grande et petite chatte Pousseroit de grands cris, et
feroit un tel bruit Qu'aucun rat, le jour ni la nuit,

Par sa téméraire présence,

IN'oseroit de leurs doux désirs Et de leurs amoureux plaisirs
Troubler l'aimable jouissance.

Cela dit et conclu, chacune, sur sa foi,

Jura d'observer celte loi,

Et d' en avertir les absentes,

Bonnes amies et parentes.

Ainsi, depuis ce remarquable jour,

Les Chattes, dans le fort du plaisir de l'amour, Par mille cris se
font entendre,

Sans que jusqu'à présent personne ait pu comprendre L'extra-
vagan sujet de leurs miaulements,

Qui les met à couvert de tels événements.

LT ii Châtelain ou .luge de village, Homme ribaud et vigou-
reux, Entretenoit un commerce amoureux, Sous prétexte de
compérage,

Avec la femme d'un paysan, Femme blanche, ferme, râblée,
Grasse, dodue et potelée,

Trop belle enfin pour un manant, Puisque dessous la grosse
bure Elle cachoit certains appas,

Que souvent on ne trouve pas A des femmes qui font figure Et
qui portent le taffetas.

Le rusé Châtelain avoit la prévoyance De ménager le temps et
la saison,

Car du Manant il épioit l'absence,

L'ENFANT

Pour faire avec toute assurance La besogne de la maison.

Ainsi prenant les affaires à l'aise,

Dessus le lit un enfant de cinq ans,

Qui regard oit le passe-temps,

Il appaisoit son amoureuse bi 'aise.

Avint un jour (il ne me souvient pas Si e'étoit ou dimanche ou
fête),

Que notre Châtelain à son logis s'arrête, Sans doute pour
quelque embarras, Ou par un effet de paresse,

Si bien, qu'il vient tard à la messe ;

Et, tout le peuple étant à deux genoux,

Il fallut, pour prendre sa place,

Qu'il passât au milieu de cette populace,

Et qu'il fût vu, par ce moyen, de tous.

La femme du Manant, dedans la même Église, Tenoit par la main son enfant,

Et, sans témoigner de surprise, S'aperçut bien de son galant,

Et cl e rien ne fit pas semblant.

Mais pour l'Enfant, regardant le compere, Crut bonnement que son parrain Feroit ce qu'au logis il le vit souvent faire.

COLIN

Colin, faisant préparer sa maison Pour recevoir son épousée,

Trouva sa servante Alison Au plaisir de l'amour fortement disposée.

Sans perdre le temps à songer,

Il se servit de l'heure du berger,

Et commençoit l'amoureux badinage,

Quand sa mere, arrivant, le surprit sur le fait, Et lui dit : Insolent! Ce soir, à ton souhait, N'auras-tu pas un joli pucelage ?

Colin, sans s'étonner, dit : Ma mere, tout beau ! Ne vous mettez pas en colere.

Je ne gête point le mystère;

J'aiguise seulement pour ce soir mon couteau.

L'ESPAGNOL

Un Espagnol avoit clans sa maison Une peste, une fausse
lame,

Un diable familier, c'est-à-dire une femme Qui n'entendoit ni
rime ni raison.

En vain, pour la rendre docile,

Ce mari, passable escrimeur, Emplovoit dans le lit sa force et
sa vigueur; 11 trouvoit cependant son remede inutile.

11 consultoit ses amis, ses parents,

Qui, juges de leurs différens, Terminoient parfois leurs que-
relles, Mais qui, lassés de voir et naître et pulluler Des riottes
continuelles,

Ne voulurent plus s'en mêler.

Il fut contraint de prendre patience,

Et d'imiter ces oiseaux passagers

L'ESPAGNOL

Qui, bâtissant leurs nids même dans les cloelier Ont une si
forte assurance Que, sans s'étonner du grand bruit,

Ils entendent le son des cloches,

Et ne craignent pas les approches Des gens qui sonnent jour et
nuit.

Notre Espagnol, en savant politique, Méditant donc un re-
mede à ses maux, Dissimuloit sa peine et ses travaux,

Et caressoit son diable domestique,

Quand il lui vint un affaire pressant Qui le contraignit
d'entreprendre,

Sans différer et sans attendre,

Un voyage vers le Levant.

Il dresse, à cet effet, son petit équipage,

Et prépare, pour son voyage,

Tout ce qu'il croit qui lui fera besoin.

Mais sa femme, par un caprice,

Dit qu'elle veut l'accompagner si loin,

Et ne le point quitter, pour lui rendre service. L'Espagnol,
étonné du dessein surprenant, S'oppose en vain, dit qu'elle est
une bête, Mais les femmes ont une tête ;

Il fallut consentir, malgré son sentiment.

L'ESPAGNOL

Les voilà donc qui quittent le rivage, Embarqués dans un bon
vaisseau,

Qui par sa vitesse fend l'eau,

Et semble terminer promptement le voyage; Lorsque les
vents, en augmentant les flots, Forment une telle tourmente,

Que les plus hardis matelots Chancellent en voyant une perte
évidente.

Le Commandant, pour sauver le vaisseau, Ordonne de jeter en l'eau Toutes les choses plus pesantes.

La crainte d'une affreuse mort Fait obéir, et l'on jette d'abord Les hardes bonnes et méchantes.

Notre Espagnol, bien plus obéissant,
Voyant l'occasion favorable et propice,
Jette dans la mer, à l'instant,
Sa femme ou bien son étui de malice.

Le vent et le trouble cessé,

Le Commandant prend connoissance, Avec raison, de ce qui s'est passé,

Et veut d'un tel mari punir la violence;

Mais L'Espagnol, interrogé, répond

Que c'est à tort qu'on lui veut faire affront,

L'ESPAGNOL

Et jouant bien son personnage,

Il dit : Ayant jeté ma femme dans la mer, J'ai obéi! Me faut-il donc blâmer?

Rien ne me pesoit davantage.

QUE MOURIR DE FAIM

Fabrice, dès long-temps,

Près d'une belle dame,

Tirait de la poudre aux moineaux;

Et quoiqu'il lit et festins et cadeaux, L'ingrate cependant se moquoit de sa flamme.

Exagérant sa forte passion,

L'excès de son ardeur, la grandeur de sa peine, Il la trouvoit plus inhumaine,

Et son amour tournoit à sa confusion.

Un jour enfin, lassé de sa persévérance,

Voulant de son amour avoir la récompense,

C'est elle il s'en alla pour la pousser à bouillir,

Mais il y rencontra seulement la Servante,

Qui, plus douce et plus indulgente,

370 IL VAUT MIEUX MANGER DU LARD

Facilement lui permit tout.

Ce doux combat, cette amoureuse lice Plut tant au vigoureux Fabrice Ou il ne manquoit, ou de jour ou de nuit, Sous prétexte de voir son ingrate Maîtresse,

De faire naître avec adresse Un rendez-vous pour l'amoureux
déduit ;

Mais, quoiqu'il eût les vœux à Perte, L'affaire, par malheur, fut
un jour découverte,

Et la maîtresse, avec juste raison :

Quoi! vous venez, o Fabrice, dit-elle,

Me faire tenir la chandelle Pour vos plaisirs, jusque dans ma
maison ! Encore, si cette Servante Étoit d'une beauté charmante,

J'excuserois peut-être votre erreur;

Mais une petite souillarde,

Une laidron, une bavarde!

Il y va trop de votre honneur!

Fabrice, voyant donc qu'on lui chantoit sa gamme Poussé d'un
dépît amoureux,

Répondit : Il est vrai, j'ai failli ; mais, Madame,

Ne suis-je pas bien malheureux?

Pour vos beaux yeux je soupire sans cesse,

QUE MOURIR DE L'AMOUR

Sans obtenir une seule caresse ;

M'avez-vous soulagé même d'un doux regard?

Tj o

Faisant ce que j'ai fait, l'offense est-elle grande? Et ne vaut-il pas mieux se repaître de lard,

Que de mourir de faim près d'une bonne viande?

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

L'amitié, de tous temps, fut le lien des hommes ; De tous temps, on a vu des illustres amis Se tenir plus qu'ils ne s'étoient promis,

Et pour de petits prêts rendre de grosses sommes. Mais l'on n'est pas toujours heureux Lorsque l'on est si généreux,

Car celui qui, par pure offrande,

Donne plus qu'on ne lui demande,

Est fort sujet à recevoir

Bien plus qu'il ne vouloit avoir :

Témoin Compere George et le Compere Biaisé,

* Ce Conte et les trois suivants ne se trouvent que dans l'édition on contrefaçon de 1710, Amsterdam, Henri Desbordes, 2 vol. petit in-8°. L'indication cc conte tiré des Cent Nouvelles » est fausse ; il en est de même pour les prétendues pièces des Contes suivants, qui n'ont rien de commun avec Boccace, Marot, Machiavel, etc. — P. L.

LES DEUX COMPERES

Qui n'eurent pas sujet d'être fort aise Des avis qu'ils s'étoient donnés,

Dont ils lurent fort étonnés Et dont ils eurent de la honte.

Je vais vous en faire le conte.

Les filles bien souvent se dérangent un peu, Surtout à certain âge où le sang leur pétille,

Où dans le Iront les yeux leur brille,

Enfin lorsque l'amour leur fait sentir son feu. Compere Biaise en avoit une,

Qui cherchoit déjà sa fortune,

Et qui mangeoit des yeux les venants et allants, Pour se procurer des galants,

Non pas de ceux desquels on joue à la toupie,

M ais dont l'on joue à d'autres jeux Que savent bien les amoureux.

Elle s'acquit enfin un drôle vigoureux Et qui n'avoit pas la roupie.

George s'en appercut, et les vit plusieurs fois Qui s'entre-cha-touilloient les doigts.

11 crut devoir en avertir le pere :

Je suis trop votre ami, lui dit-il, mon Compere, Pour ne pas vous donner avis De tout ce qui vous touche et qui peut avoir suite

LES DEUX COMPERES 375

Votre lille a plusieurs amis ;

Ma is surtout un, qu'il faudra qu'elle évite :

Richard est riche; il n'est que trop bien fait ;

Mais ce n'est pas là votre fait,

Car vous savez bien que ce drille N'est pas dans le dessein
d'épouser votre fille :

Elle n'est pas de sa condition;

Vous devriez empêcher la conversation.

J'ai pourtant apperçu qu'elle en étoit coëffée :

Richard pourroit avoir été trouver la Eée

Pour un Philtre amoureux, pour un Sort, que sait-on ?

Il est bon d'écouter le vieux Qu'en dira-t-on;

Votre lille est coquette un peu, ne vous déplaie.

— Grand merci de l'avis, répond compere Rlaise,

Je suivrai vos conseils. V quelques jours de là,

Biaise rencontra George, et ainsi lui parla :

Vous m'avez averti des amours de ma fille;

Je vous suis obligé des soins de ma famille,

Et je serois ingrat, en ne vous disant pas

Un certain cas

Qui grandement vous touche;

Mais je crains bien qu'aussi vous ne preniez la mouche,

Car, en effet,

1! n'est plus de remede, et le mal est tout fait.

LES DEUX COMPERES

— Non, parlez hardiment, dit le Compere George Je ne sonnerai mot, ou le Diable m'égorge!

— Puisque vous me le permettez,

Dit Biaise, et que vous promettez De n'en avoir jamais contre moi de rancune,

Je vous dirai, sans fourbe aucune,

Que Jeanne vous a fait gros oiseau du printemps. Chez la grosse Cataut, souvent, à la maraude,

Eli e s'en va prendre ses passe-temps.

Vous connoissez bien la Ribaude ?

Mettez-v l'ordre, ou bien vous vous déshonorez;

Je vous en avertis, Compere.

— Vous en avez menti, répond George en colere,

Et vous me prouverez

Que ma femme a hanté chez une Maquerelle,

Ou vous éprouverez

La vigueur de mon bras! — Vous me cherchez querelle Dit
Biaise, et vous fâchez, contre votre serment?

Si je la vis moi-même avecque son amant,

Que direz-vous ?

GEORGE

Pour un époux,

Cela passe le mot pour rire.

LES DEUX COMPERES 377

il faut me le prouver et me le faire dire;

Autrement, point d'amis.

BLAISE

Je suis d'un autre avis,

Et, si vous voulez faire Ce que je vous dirai, dès cette même
nuit,

Elle même fera le détail de l'affaire,

Et nous éviterons le bruit.

— Je le veux, répond George. Et s'étant bien instruit Du per-
sonnage qu'il doit faire,

Ils attendent la nuit Pour découvrir tout le mystère.

Biaise se cache sous le lit,

Avant que Jeanne fût couchée;
Jeanne vient et se couche, et son époux aussi,
Mais d'une posture fâchée,
Comme un homme plein de souci :
Il lui tourne le dos, soupire, crache, tousse,
Elle veut l'embrasser, alors il la repousse.

JEANNE

Qu'avez-vous donc, mon cher époux ?
Vous trouveriez- vous mal ? Vous prenez des airs mornes.

LES DEUX COMPERES

GEORGE

Va, n'augmente pas mon courroux,
Ou je pourrais passer les bornes,
Et te rouer de mille coups!

JEANNE

Eli ! quoi donc ? Etes-vous jaloux ?

GEORGE

Je suis bien pis, car j'ai des cornes, Puisque tu cours le guilledou.

JEANNE

Quoi ! mon époux, êtes-vous fou ?

GEORGE

C'est toi, mordieu! sur ma parole,

Qui n'es qu'une impudique folle!

Chez la grosse Cataut, vas-tu pas au Bocan ?

JEANNE

Ali ! Quoi ? Comment ? Avec qui ? Quand Je n'y fus jamais de ma vie.

Je suis une femme d'honneur...

Je vous délie

De me nommer le rapporteur?

LES DEUX COMPERES

GEORGE

Jures-en donc, mais de la bonne sorte 1

JEANNE

l'on je n'y Tus jamais, ou le Diable m'emporte

GEORGE

Menteuse ! Après un tel serment, Oserois-tu tant seulement Aller d'ici jusqu'à la porte?

JEANNE

Oui-da, j'y vais, tout de ce pas.

Cela dit, elle met un de ses pieds à bas,

D'une effronterie incroyable; biaise saisit la jambe, et l'em-
poigne bien fort; Elle, plus pâle que la mort,

Se croit entre les mains du Diable, Saute au cou du mari, lui
demande pardon, S'accroche à lui, le mouille de ses larmes, Car
c'étoient là les seules armes Ou elle avoit pour sortir des griffes
du démon Et de ses cruelles alarmes :

Hélas ! dit-elle en rehaussant sa \ oix,

Je n'y fus jamais qu'une fois;

LES DEUX COMPERES

Encore, n'y fus-je pas trop aise ;

J'y pris peu de contentement;

Et j'y allois tant seulement Pour tenir compagnie à la femme
de Biaise,

Qui tous les jours va pour y voir son amant. Jugez un peu de
la surprise Du pauvre Biaise sous le lit,

Quand clairement il entendit Ce ([ue la Commere avoit dit!

Le cœur lui faut : il Lâche prise ;

Lors, Jeanne délivrée approche son époux,

Le caresse, le baise, et tendrement l'embrasse :

Mon mari raccommodons-nous ?

Une première faute est digne d'une grâce;
Je n'aimerai jamais que vous Dans tout le reste de ma vie.
Pardonnez-moi, je vous en prie!
Cependant George est toujours sourd,
Et dès le matin qu'il lit jour,
L'on vit l'un et l'autre Compere S'accoster de grande colere :
George dit : Qu'aviez-vous sur ma femme a chercher
Et vous, répondit Biaisé, à vouloir rechercher Sur la conduite
de mes hiles ?

LES DEUX COMPERES

Laissons les secrets des familles;
J'en tiens bien plus que vous; Cependant vengeons - nous Sur
la grosse Cataut, qui tient bordel infâme 11 faut couper le nez de
cette sale Dame ?

GEORGE

Allons, je le veux bien.

BLAISE

Mais attendez, n'en faisons rien ;
Un procès on nous pourroit faire.
Ail ons plutôt au Commissaire;
Nous lui conterons notre affaire;

11 réparera notre honneur.

GEORGE

Allons chercher un Procureur; Disons-lui nos raisons.

BLAISE

Oui-da, je vous en pr Faut-il à tant de gens dire notre infamie?

Crovez-moi, nous ferons bien mieux De laisser la vengeance
aux Dieux,

Pour ne pas apprêter au public à médire

LES DEUX COMPERES

Et de nous à s'en rire,

Car vous savez bien qu'en tel cas Le voisin ne s'épargne pas.

11 faut mettre en repos nos âmes Sur la conduite de nos
femmes.

Allons-nous-en, ne disons rien;

Car j'ai lu d'autrefois dans certaine sentence, Ou traité de l'art
de prudence,

Ou' en tel cas le meilleur est de 11e dire mot ; Car qui de son
malheur a pleine connoissance. S'il se tait, est cocu; s'il éclate, est
un sot.

LES NOCES DE GU ILLOT

CONTE TIRÉ DE MACHIAVEL

Dans les noces toujours se disent les bons mots, Car la joie et l'amour vont d'une même route :

Tous deux ouvrent l'esprit sans doute;

Et si dans ces endroits il s'y fait quelques sots,

Si r on y voit germer les têtes Des bêtes,

C'est pour le compte des traitants;

Car le reste des assistants Ne songe qu' à manger et l ire.

Sur ce sujet, il me souvient D'un Conte qu'on m'a fait, qui fort à propos vient, Et tel qu'on me l a fait, je m'en vais vous le dire. Aux noces d'un certain Guillot,

Je sais s'il \ fut fait sot;

Mais je sais que grosse cohorte De sens de différente sorte

LES NOCES DE G U I L L O T

Et de différent sexe aussi,

Y goba maint chasse-souci Surtout de certaines Commeres,

Fort friandes des bonnes elieres,

Et de certains encolletés,

S'y tinrent tous pour invités,

Car la le te jamais ne se trouveroit bonne, Surtout quand femme il y a,

Si quelque Abbé n'assistoit en personne Pour entonner
PAlleluia,

Ou pour cajoler. Tant y a,

Que dans cette noce-ci Trois Commeres sans souci ;

Un homme et sa femme aussi,

Et certain Porte-soutane,

S'y trouvèrent en caravane.

L'Abbé étoit rêveur, triste comme la mort ; Mais il n'avoit pas
tout le tort,

Puisque I on enleve sa mie :

C'est sa tonton qui se marie.

C'étoit assez pour en devenir fol Et pour s'aller casser le col.

Enfin, après bon vin, bon pain et bonne chere, La femme parla
la première ;

LES NOCES DE GUILLOT

De la nouvelle épouse elle dit les bijoux,

La dot qu'elle porte à l'époux,

Ses fonds, ses biens et ses cliévances,

Ses qualités, ses alliances,

Enfin que les conjoints sont à jamais heureux :

Il n'est que moi de malheureux,

Dit le mari d'un ton fort pitoyable ;

Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul Diable... — Ecoutez-le
! dit la femme en courroux ; Sachez, mon très-ingrat époux,

Que je n'ai pas porté la corne d'un seul Diable, Mais mille
cornes d'autres gens,

Dont nous tirons bien de l'argent.

Cependant la Commere Aimée,

Du jus de Bacchus animée,

Lors s'écrie en riant : Je vois en ce réduit

Un lit,

Qui servira, toute la nuit,

De champ à sanglante bataille,

Mais pourtant de celles qu'on baille Sans grand courroux et
sans grand bruit. Nos champions déjà semblent se mettre en
ordre; Leurs yeux commencent leur débat ;

Ils se défient au combat,

II

LES NOCES DE GUILLOT

Ils enragent de s'entre-mordre,

Et; comme de vrais inhumains;

Ils désirent d'en être aux mains.

Voyez comme les yeux leur brillent !

Pour le combat comme ils pétillent !

Je crains qu'en cette occasion Il n'y ait quelque effusion De sang humain ou de quelque autre chose Qu'ici vous étaler je n'ose.

— Oh ! pour moi; Lucrèce reprit;

Je n'ai pas beaucoup de l'esprit;

Mais je n'ai jamais pu comprendre mme une jeune fille; et délicate et tendre, Peut se résoudre de coucher Avec un garçon en chemise,

Et je serois bien entreprise S'il me venoit ainsi toucher.

— Voyez-vous la sainte Nitouche !

Interrompit Clarisse à ce moment :

Vous ne diriez pas qu'elle y touche!

Elle fait la petite bouche,

Mais on sait bien ses sentiments ;

Elle préfère ses serments De ses amants

LES NOCES DE GUILLOT

A tous les actes de Notaire.

Mais ce n'est pas là tout l'affaire, Continua Clarisse, et d'un ton goguenard;

Car je gage une grosse somme Quelle va refuser un parfait honnête homme,

De peur d'épouser un cornard !

— Eh ! tout doux, ma bonne Connere ? Répondit Lucrèce en colere ;

Retenez mieux votre courroux :

Que mon fait point ne vous tourmente ! .le n'en agis point comme vous,

Qui, dès lors que le eoeu chante, N'oseriez approcher un bois,

Sans prendre une grande épouvante, Croyant de votre époux entendre alors la voix. Aussitôt la Commere Aimée,

En voyant les fers s'échauffer,

Que leur bile étoit enflammée,

Qu elles alloient se décoë ffer,

S'avisa, en femme de bien,

D'y mettre ordre en rompant le chien:

Quoi! vous ne dites rien, dit-elle, mon Compere (En s'adressant à Messire l'Abbé)?

Oh ! vous ne nous estimez guère !

LES NOCES DE GUILLOT

Vous n'avez point encor parlé ?

Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne ; Car, à vous voir 11e dire mot,

L'on vous prendroit bien pour un sot ; Oui, l'on diroit d'abord que vous avez pris corne. Quittez-moi cet air de soupir !

Çà, cà, pour me faire plaisir,

Faites-moi vite un petit Conte!....

— Madame, dit l'Abbé, trop d'honneur me but honte Et sans doute vous vous trompez :

Je 11e suis ni Marquis ni Comte;

Faire je 11e vous puis que des petits Abbés.

Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose.

A tant finit ici la glose,

Car l'on finit bientôt ; bientôt o11 s'en alla,

Et de ceci ni de cela Jamais personne 11e parla.

TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Syl vie, «Autrefois opilée,

Avoit repris un teint si frais Que Cloris, en étant charmée,

S'en vint sur ce sujet l'entretenir exprès.

Cloris a ses raisons pour consulter Sylvie :

Elle sentoit venir la même maladie,
Et vouloit y trouver un remede certain.
Que vous «avez changé ! lui dit-elle, ma mie,
Et que je vous trouvai jolie,
En vous rencontrant ce matin !
Depuis que vous voyez l'épouse de Climène,
Sans doute, par sa belle humeur Elle aura ramené la joie en
votre cœur?
Elle en aura chassé ce qui lui faisoit peine ?
— Mon mal, répond Sylvie, est à présent guéri;
Ce n'est pas, grand merci ! l'enjouement de Climène, Mais la
vigueur de son mari.

NOUVELLE TIRÉE DE MAROT

Le Duc d'Albe, dit-011, homme à grand'bigotaire, (J'entends parler du favori Du fameux Charles-Quint), fut d'humeur tant austere Que l'on publie encor qu'il n'avoit jamais ri.

Si sais-je bien pourtant tout le contraire, Puisque j'ai lu, dans certain commentaire,

Ou vieux grimoire D'histoire,

Qu'un jour il a ri fortement,

Et je vais vous dire comment.
Certain jour de fête, en Décembre,
Son Valet, son homme de chambre,
Jeune homme à ne pas mépriser,
Étant venu pour le raser Et sa bigotaire friser,

LE DUC D'ALBE

L'ayant placé bien à son aise Sur une riche et molle chaise,
Sous son menton attache un linge blanc et net,
Met ses cheveux sous son bonnet,
Puis descend à l'Office y chercher de l'eau chaude, Mais il n'y
trouva, ce dit-on,
Ni Cuisinier ni Marmiton :
Tous étoient allés à maraude;
Ce fut à lui d'aller au potager Faire chauffer son eau. Pendant
qu'elle y pétille, Tournant la tête, au travers d'une grille Qui ré-
pond au garde-manger,
Il voit certain objet qui n'est pas étranger,
Car du Maître d'hôtel c'étoit l'aimable fille,
Qui le fait souvent enrager.

Lora, c'étoit son nom ; son bu meur, fort coquette, Et Joseph lui faisoit l'amour;

Mais la fine Soubrette Lui jouoit toujours quelque tour,

Lorsqu'il s'en approchoit pour lui conter fleurette. Lora, de son côté,

Regardoit du poisson qu'on avoit apporté ;

Et prenant un brochet d'une fort belle taille : Voyez, ce dit-elle au garçon;

LE DUC D AUBE

Voilà-t-il pas un Beau poisson ?

— 11 est beau, répond-il; mais il est plein d'écailles. J en porte un qui n'est pas ni si grand ni si gros,

M ais qui n'a point plus d'écaille que d'os ;

Aussi, vaut-il bien mieux... Ne crois pas que je raille? 11 est plus savoureux que ni perdrix ni caille; Jamais on ne peut voir un morceau si friand.

— Vous avez un poisson ? dit la belle en riant :

Montrez-le-moi, je vous en prie,

Car, de le voir, je meurs d'envie.

Joseph, sans faire de façon,

De la grille s'approche,

Et, tout à côté de sa poche,

Va sortir un certain poisson,

Que bientôt le brochet accroche :

Ainsi Joseph fut pris par son propre hameçon.

Dans ce temps, le Duc d'Albe, ennuyé tant d'attendre, S'avisa de descendre,

Pour voir ce que faisoit son maraud de garçon, Jurant entre ses dents qu'il falloît faire pendre;

M ais, quand il vit la plaisante façon Dont le drôle étoit pris, d'abord il se retire,

Ne pouvant s'empêcher de rire.

LE DUC DAUBE

Ainsi, cet homme tant vanté Perdit, pour ce moment, toute sa gravité :

Aussi, dans pareille aventure,

Un hypocondre eut ri, 11e fût-il qu'en peinture.

LE COUP DE CORNE

Il 11'est cabane ni palais,

Où l'Amour 11e lance ses traits;

Il n'est fort, ni château, ni maison bien cloîtrée,

Où l'Amour n'ait entrée.

Parcourez l'univers de l'un à l'autre bout ; L'Amour est bienvenu partout.

Belles, à qui ce Dieu, peut-être, 11e peut plaire Qu'enveloppé d'un voile épais,

Je 11e puis aujourd'hui PolFrir avec ses traits,

Que sous une gaze très-claire.

S'il m'eût fallu représenter l'Amour Tel qu'on le voit à la ville, à la Cour,

Je 11'aurois pu vous le faire paroître

* Ce Conte 11e se trouve que dans l'édition de 1702, en deux volume in- 12 (Amsterdam , Etienne Lucas). — IL L.

LE COUP DE CORNE

Sans un peu de déguisement,

Mais il est ici sous un hêtre ;

Vous l'allez voir tout naturellement.

Lucas, avec gentille et tendre ménagère,

Y i voit content dans sa chaumière.

Ils avoient une vache; elle donnoit du lait,

Et sur le produit du laitage,

Ainsi que celui du vêlage,
Les bonnes gens, aidés d'un seul Valet,
T louvoient assez de quoi faire aller le ménage ;
Bien entendu, que Nature parfois Les secouroit encor de raisins et de noix.
il faut savoir qu'en cet endroit champêtre Nul n'habitoit séparément ;
La vache, le Valet, la Maîtresse, le Maître,
Tous avoient même logement :
O gens de Cour, dont la fortune est belle, S'écrioit quelquefois Lucas,
Vous croyez posséder tous les biens d'ici-bas; Erreur! J'ai plus que vous, dessus mon escabelle, Car j'ai femme fidele,
Et vous 11e l'avez pas.

LE COUP DE CORNE

Su r ces réflexions, notre époux, (l'ordinaire,
Se couclioit et ronfloît auprès de sa moitié.
Biaise, leur bon Valet, gaillard, vigoureux Prere,
Du conjugal lien n'ayant nulle pitié,
Au premier ronflement, enfiloit la ruelle,
Et, de concert, venoit jouir de Péronnelle,

Sans parler ; un seul mot eut troublé leurs plaisirs. Que le sexe est prudent au fort de ses désirs!

Il a raison ; dans l'amoureux mystère,

Tout gît en ces deux points : se prêter et se taire.

Mais, comme de tels passe-temps Ne régner pas toujours sans quelques accidents,

Et que l'amour, d'une ardeur indiscrete, S'exprime quelquefois trop haut,

Lucas, au bruit de la couchette,

Une nuit, s'éveille en sursaut :

Que diable faites-vous? dit-il à Péronnelle;

Vous remuez sans cesse, et depuis quelque temps J'entends toujours pareils trémoussements.

— C'est la vache, répondit-elle,

Qui, chaque nuit, se plaît à me lécher le eu :

foutes les fois que sa langue elle passe,

C'est un chatouillement qui rend mon cœur ému. — Parbiieu ! de ce plaisir je serai convaincu !

LE COUP DE CORNE

Dit aussitôt Lucas; mettez-vous à ma place? Péronnelle obéit, mais, liélas ! en tremblant.

Elle ne put du cas avertir son amant,

Oui, dès qu'il eut ouï son Maître, Adroitement avoit su disparoitre;

M ais il revint au bruit du ronflement Car c'étoit le signal du serviteur fidele).

11 s'approche du lit, sent une croupe à l'air,

La croit à Péronnelle,

Et plus prompt qu'un éclair,

L'attaque de plus belle.

Ab ! s'écria Lucas, au diable l'animal !

— Eh! qu'as-tu donc? lui répondit sa femme, Qui de frayeur trembloit dans lame;

C'est de sa langue un coup... Est-ce qu'il t'a fait mal ? — Oh! de pardieu! dit-il, ce coup est trop brutal : C'est bien un coup de corne, et non un coup de langue Mais, continua-t-il, Unissons la harangue;

Reprends la place auprès de l'animal velu :

Je ne prétends jouter avec telles especes;

Souffre, si tu le peux, la corne entre tes fesses,

Je ne veux plus l'avoir au eu.

Péronnelle reprit sa place en diligence;

1Æ COUP DE CORNE

Sans demander pourquoi, ni sans inordre ses doigts, Car, pour
se faire dire une chose deux fois,

Elle avoit trop de complaisance.

Biaise, au cri de 1 mcas, connoissanl son erreur, Demeura
dans un trouble extreme ;

Mais, jugeant bien ([ue quelque stratagème Avoit pu donner
jour à ce coup de malheur,

Ainsi qu'au changement de place,

11 fut atteint d'une nouvelle audace,

Et, voulant regagner ce qu'il avoit perdu,

Il s'achemine à la ruelle,

Et tâte et reconnoît sa eliere Péronnelle,

Dont la moitié du corps au bord du lit tendu,

Et la chemise avec soin relevée,

Lui firent aisément voir, à son arrivée,

Qu'avec impatience il étoit attendu.

C'est alors que l'Amour, piquant à toute bride,

Des plaisirs égarés vient ramener le guide;

Tout cède aux efforts de ce Dieu :

11 tonne, il met en feu La rustique ruelle :

Le lit semble fendre en éclats,

Et la tête de Péronnelle

LE COUP DE CORNE

Donne clans le dos de Lucas.

Lui se réveillant, dit : Parbieu ! j'en suis bien aise !

Sur mon honneur! la corne a fait jouer son jeu.

— Je n'en sens point de mal, reprit notre Niaise.

— C'est jouer de bonheur, dit-il. Bonsoir, adieu!

C'est de cette façon que Biaise et Péronnelle

Pri rent ensemble leurs ébats,

Et, lorsqu'au remuaient se réveillait Lucas :

C'est la vache, lui disoit-elle.

— Prends bien garde à la corne ? - — Oh ! j'en ai la crainte pas.

Lucas, vous pouvez bien, avec Seigneurs et Princes Vous
mettre à présent de niveau,

A leur richesse près, témoin votre escabeau ;

Mais, sans tous leurs châteaux et toutes leurs provinces, Je
vous estime autant heureux :

Vous avez des cornes comme eux.

LES DEUX TESTAMENTS

Une femme aimait son mari ;

Telles femmes ne vivent guères.

Celle-ci, qui n'avoit enfants, ni sœurs, ni freres, Sur le point de mourir, fait venir un Notaire ; Elle veut tout donner à son époux chéri,

Mais le moyen; la loi, la coutume est contraire. On songe. Il faut, dit-on, quelque ami généreux Dont on fasse un dépositaire,

Sous le titre de légataire :

Moi, dit le mari, j'en ai deux :

L'un, d'une sagesse exemplaire,

D'une exemplaire piété,

L'autre, moins dévot, moins sévère,

* Ce Conte inédit

se trouve

dans les manuscrits de Trallage à 1

Bibliothèque de l'Arsenal. — P. L.

LES DEUX TESTAMENTS

Mais fort homme de probité ;

Le choix fait la difficulté.

— Faites mieux, dit quelqu'un ; pour plus de sûreté (On n'en sauroit trop prendre en une telle affaire), Faites deux testaments en lidéicommis,

Tous deux chargés du nom de vos amis,

L'un fait dans la forme ordinaire,

L'autre fait pour le révoquer,
Car que sait-on ? Tout se peut faire.
Ainsi dit, ainsi fait. Le mal, rendu plus fort,
Réduit en peu de temps la malade à la mort.
On scelle ; les parents, ardents à l'héritage,
Déjà par souche entre eux en régloient le partage, Mais l'un
des testaments, bien en forme produit,
De leur partage vain fait perdre tout le fruit.
O n avoit déclaré pour légataire unique Un homme de vertu,
de sagesse authentique,
Un grave Magistrat, qui, nouvel héritier,
Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier.
Le mari, cependant, après quelques journées,
A la cérémonie, à sa douleur donnée,
Va trouver son ami pour tacher à peu près De savoir quel
usage il veut faire du legs.
Dès qu'il en touche un mot, le Magistrat en garde :

LES DEUX TESTAMENTS

Dieu, dit-il, par sa grâce, eu pitié me regarde. J'étois chargé
d'enfants dans sa crainte élevés;

Mais vous voyez, par moi, jusqu'où ses soins atteignent Et
comme il est prodigue envers ceux qui le craignent. 11 a, par sa

bonté, prévenu mes besoins,

Et cela, du côté que j'espérois le moins.

C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de pere,

Et qu'il veut qu'en effet en lui seul on espere. Attachons-nous à lui ; c'est Tunique moyen D être riche. Avec Dieu, Ton ne manque de rien. Le sermon achevé, *le mari, sans mot dire,

Mal content du prêcheur, se leve, se retire,

Puis, chez lui de retour, il cherche à profiter Des leçons qu'on lui donne et qu'il vient d'écouter. D'un second testament il voit alors l'usage,

Et combien le conseil en fut prudent et sage.

Sous de fideles clefs, il l'avoit enfermé ;

Il T en tire et le donne à l'héritier nommé,

Qui, sans avoir besoin d'une plus ample glose, Entend à demi-mot et voit où va la chose;

Qui, muni de la pièce, actif et diligent,

En charge cà l'heure même un ha bile S argent.

Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille,

Dont souvent aux plaideurs l'accès est difficile,

LES DEUX TESTAMENTS

Le jeton à la main, le grave Magistrat,

Des biens de la défunte examinait l'état ;

11 a dessus sa table un ample et long mémoire, Qu'il lit avec plaisir et qu'il a peine à croire.

Tant de biens différents, qu'il y voit contenus, L'étonnent par le fonds et par les revenus ;

Il en fait plusieurs parts en pere de famille ;

11 en destinoit une à marier sa fdie,

11 achète de l'autre une charge à son fds,

Et déjà, par avance, il se débat du prix.

De cent autres projets il flattoit sa pensée,

Et calculoit la somme à ses besoins laissée,

Lorsque, par un papier, sur la table apporté,

Les projets, le calcul, tout est déconcerté.

Il y voit, au moyen d'un dernier codicille.

Tout autre Testament devenir inutile.

Le mal est sans remede : il cède à sa douleur,

Et le deuil désormais n'est plus que dans le cœur.

LES EFFETS DE LA NATURE

Quel est l'époux exempt de cocuage ?

Il n'en est point, ou très-peu, je le gage.

Ainsi tranchons des discours superflus.

Quoique l'on ait une femme fort sage,

Par elle on se voit mis au rang des fronts cornus. La chair sur la sagesse eut toujours le dessus.

Dans un canton de la Champagne,

Etoit un jeune gars habitant de campagne.

Un Champenois ou cruche, on dit que c'est tout un. Celui-ci, du pays, étoit tout le plus bête;

Jamais marque d'esprit ne sortit de sa tête,

Mais, de tout l'univers, c'étoit le plus beau brun.

* Ce Conte a paru dans l'ouvrage anonyme intitulé : Le Voyage de M. de Cléville, Londres, ij50,in-i2, avec l'indication que ce Conte serait le premier qu'aurait rimé La Fontaine. — P. L.

LES EFFETS DE LA NATURE

A peine notre aimable rustre Entroit sur son cinquième lustre
Qu'il éprouva des mouvements d'amour Qu'il prit pour une mala-
die Qui pourroit lui coûter la vie;

Il ne dormoit ni nuit ni jour.

Il se met dans la fantaisie De consulter un Médecin Sur son
douloureux mal, que mainte belle Daine Auroit voulu guérir, du
meilleur de son ame.

Il prend son essor, un matin ;

Il va chez un Docteur et lui conte sa peine :

Pargué ! Monsieur, dit-il, daignez me secourir.

J'ai certain mal qu'il vous faut me guarir,

Mal pis cent fois que la lièvre quartaine,

Et dont je tremble de mourir.

— Donnez-moi votre pouls ?.. Grande est la maladie?

— Morgué! ce n'est pas là... Mon bras n'a point de mal Mais i
ons dans cet endroit un cartain animal

Qui me fait enrager ma vie;

Il s'anime avec tant d'ardeur Qu'il me fait à moi-même peur.

Tenez, guarissez-moi cela, je vous en prie ?

Le Médecin, riant, lui dit : Eli bien!

LES EFFETS DE LA NATURE 407

Je vous guérirai cette enflure,

Mais payez-moi ? Sinon, je 11e commence l ien.

— Combien vous faut-il d'aventure?

— Dix écus ! Je 11e puis pas à moins, je vous jure; Peut-être
encore y mettrai-je du mien.

— Notre Monsieur, prendrez-vous bien, Pour vous nantir, ces
deux écus à compte?

— Donnez ! Mais dès demain apportez le restant.

Il mouille dans beau froide un grand linge à finstant, Dont il
couvre le mal, et l'enflure fut prompte

A déguerpir. Que vous êtes savant!

S'écria le pauvre ignorant.

Grand Médecin, Dieu vous bénisse !

Vartigué, l'excellent onguent !

— Allez, mon bon ami, le Seigneur vous guérisse ! Venez encor demain, qu'on vous en fasse autant. Surtout, n'oubliez pas le reste de l'argent ?

Le Médecin, le cœur plein d'aise,

Courut conter à sa moitié L'innocence du pauvre Biaise ;

Pas un mot n'e fut oublié.

L'Hippocrate pour elle avoit de l'amitié,

Même jusqu'à la jalousie,

Mal qu'à l'hymen on voit toujours lié,

408 LES EFFETS DE LA NATURE

Lorsque Lon a femme jolie.

La belle avoit été sage toute sa vie,

De nul amant jamais elle n'eut de pitié,

Mais il lui vint en fantaisie De guérir du beau gars la tendre maladie. On eût vu notre Médecin S'en aller trouver maint voisin,

Et de conter à tous l'histoire de l'enflure,

Et la croustilleuse façon

De sa subite guérison.

Il fut bien ri de l'aventure.

La femme cependant rouloit dans son esprit Du «arçon la grande innocence,

Et de son mal la corpulence.

Voici ce que la Dame fit,

Pour en avoir la jouissance.

Le soir, son époux de retour,

Elle lui dit : Mon cher amour,

Pour un malade d'importance On est venu tantôt implorer la science;

Cours-y demain, d'abord qu'il sera jour, On te promet très-grande récompense.

Elle lui dit des noms en l'air,

LES EFFETS DE LA NATURE

Et mit à bien grande distance L'endroit où le mari ne manqueroit d'aller : Pas n'y faudrai, ma bonne, ma chere ame, Quoique ce soit bien loin d'ici.

Mais, si notre nigaud alloit venir aussi,

Qu'y ferois-tu, petite femme ?

— Allez, mon poulet de mari !

Sur moi j'en prends tout le souci.

Le Dieu qui répand la lumière A peine commençoit sa
brillante carrière,

Que voilà notre Médecin,

Bien botté, la bride à la main,

Qui, sur sa jument poulinière,

Enfile au trot le grand chemin.

Sitôt qu'il fut parti, notre amoureuse Dame Sortit du lit, toute
de flamme,

Mit aussitôt du linge blanc ;

La propreté sied beaucoup à la femme.

Dès qu'elle fut coëffée, arrive le manant;

La belle tressaillit de joie, en le voyant.

Serviteur, lui dit-il, Madame !

Je voudrions parler au Médecin,

LES EFFETS DE LA NATURE

Qui me médecinit si bien hier au matin.

La Dame, qui sentoit tout Paphos dans son ame, Trouva ce
rustre jouvenceau Mille fois encore plus beau Que nétoit la belle
peinture,

Dont son époux lui lit le dangereux tableau;

J'entends pour lui, non pour la créature.

Elle fit faire au gars le récit de nouveau De son épouvantable enflure.

Il le lui fit, D ieu sait comment,

Sans carder nulle modestie.

La Belle, à son discours, brûloit d'un feu charmant Que je plains votre maladie !

Dit-elle au gars, le flattant doucement ;

Je vous aime, et je veux vous guérir promptement. Là-dessus, on eut vu la Belle Le conduire dans sa ruelle,

Et là, sans aucun compliment,

Elle fembrasse tendrement;

Elle caresse son enflure,

Qui grossissoit même à mesure Qu elle y touchoit légèrement.

Bornons ici cette peinture,

LES EFFETS DE LA NATURE

Il faut garder en tout quelque ménagement.

Notre rustre n'eut pas, sur si douce monture, Fait trois voyages seulement Qu'il sentit du soulagement.

Quand Madame fut satisfaite...

Que dis-je! satisfaite? En a-t-on satisfait?

Quand le gars ne put plus fournir aucune traite, Elle le renvoya, le priant du secret.

Mais en a-t-on dans l'amoureux mystère ?

On risque tout, plutôt que de se taire;

Même j'en connois sur ce point,

Qui disent bien souvent ce qu'ils ne savent point. Le gars, s'en allant plein de joie, Rencontra dans sa même voie Le Médecin fort en courroux De n'avoir point trouvé sa proie;

11 n'avoit pas tort, entre nous.

Monsieur, dit le Paysan, je reviens de dieu vous Où votre femme, sur ma vie,

A d'un remede des plus doux M is bon ordre à ma maladie ?

Je pensons bien que de longtemps

LES EFFETS DE LA NATURE

Je n'aurons pas besoin de vos vilains onguents. Votre femme a pensé nous faire mourir d'aise, Quatre ou cinq fois ; elle est, morgué, toute amiqué. De dépit, le cornard alloit assommer Biaise,

Mais le gaillard leva le pié.

Que d'hommes sont cocus d'un rustre, d'un Nicaise! Mais qu'importe de qui, dès le moment qu'on l'est ! Au cocuage encor je n'ai point d'intérêt ;

Que j'y vienne, voici ma thèse :

Que le sot en murmure et le sage se taise !

Le Médecin, de retour au logis,

Fit, dit-on, d'effroyables bruits.
Les voisins surent l'aventure,
Et maint conte fut fait au sujet de l'enflure.
Vous qui tremblez pour votre front,
M'aris jaloux, cessez de tourmenter vos âmes ;
Que vous importe tant que l'on aime vos femmes ? Un mal
commun n'est pas affront.

DU TOME SECOND

Les Oies de Frere Philippe. Nouvelle tirée de Boccace. Page i Richard Minutolo. Nouvelle tirée de Boccace. q

Les Cordeliers de Catalogne. Nouvelle tirée des Cent Nouvelles nouvelles. iq-r-v

Le Berceau. Nouvelle tirée de Boccace. Si

L'Oraison de Saint-Julien. Nouvelle tirée de Boccace. \\

Le Villageois qui cherche son veau. Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles. 57

L'Anneau d'Hans Carvel. Conte tiré de Rabelais. 5q

L'Hermite, ou Frere Luce. Nouvelle tirée de Boecace. 63

Mazet de Lamporecliio. Nouvelle tirée de Boecace. 73

La Mandragore. Nouvelle tirée de Machiavel. 83

Les Ptémois. 97

La Courtisane amoureuse. 1 07

Nicaise. 121

Comment l'esprit vient aux filles. i33

L'Abbesse malade. i3p

Les Troqueurs. 147

Le Cas de conscience. 1 55

Le Diable de Papefiguiere. 1 63

I^éronde, ou le Purgatoire. 173

Le Psautier. 1 83

Le Roi Candaule, et le Maître en droit. 19 1

Le Diable en Enfer. 207

La Jument du compere Pierre. 217

Les Lunettes. 227

Le Cuvier. 23 7

La Chose impossible. 241

Le Bât. 257

Le Faiseur d'oreilles et le Pvacommodeur de moules. Conte
tiré des Cent Nouvelles nouvelles, et dé un Conte de Boecace. 25p

Le Fleuve Scamandre. 269

La Confidente sans le savoir, ou le Stratagème. 275

Le Remede. 285

Les Aveux indiscrets. 291

J[^]es Quiproquo. 297

Conte tiré d'Athénée. 807

Imitation d'un livre intitulé : Les Arrests d' Amour. 809

Les Amours de Mars et de Vénus. 3,3

Epitaphe de La Fontaine, faite par lui-même . 3 19

CONTES

ATTRIBUÉS A LA FONTAINE

Le Contrat. 323

La Couturière, par M. Autereau. 32 9

Le Gascon, par le même auteur. 33 1

La Cruche, par le même auteur. 333

Promettre est un et tenir est un autre. 33y

Le Rossignol, par M. Lamblin , conseiller au Parlement de Dijon et par M. du Troussel de V alincourt , de V Académie française . 34 1

Miaulement des Chattes. 355

L'Enfant. 35q

Colin. 363

L'Espagnol. 365

Il vaut mieux manger du lard que mourir de faim. 36q

Les deux Compères, conte tirée des Cent Nouvelles nouvelles.

3^3 Les Noces de Guillot, conte tiré de Machiavel. 383

Les Opilations de Sylvie, conte tiré des Cent Nouvelles
nouvelles. 38q

Le Duc d'Albe, nouvelle tirée de Marot.

Le Coup de Corne.

Les deux Testaments.

40i

Les Effets de la Nature.

Achevé d'imprimer à Evreux Le 3i octobre 1882, par Charles
Hérissej

Pour le compte

De J. Lemonnj'er, éditeur a Paris.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/contesdelafontaio2lafo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.